Sr: Joseph Rajot 1817

LETTRES
CURIEUSES
DE
LITTERATURE
ET
DE MORALE.

310

Par Mr. l'Abbé de BELLEGARDE.

Nouvelle Edition revue & corrigée exactement.

A LEIPSIC,
Chés les Héritiers LANKISCH.
M. DCC. LX.

AVERTISSEMENT.

IL n'eſt pas néceſſaire de faire une longue Préface pour expliquer le deſſein, l'économie, le ſujet de cet Ouvrage, les matieres qu'il contient, & l'occaſion qui l'a fait naître. Les Lettres addreſſées à l'Auteur ſont autant de Préfaces particulieres, qui font voir d'un coup d'oeil ce qu'on va lire dans les Réponſes. On y voit d'abord, qu'une Dame de la Cour, qui aime à lire, & qui a du goût pour les belles-Lettres, ſe voyant obligée de paſſer quelques mois à la campagne, pour embellir le Châ-

Château d'une Terre qu'elle a auprès de Paris, en craignant de s'y ennuyer, s'avisa de demander à l'Auteur quelques réflexions sur des matieres qu'elle choisit elle-même, & qu'elle crut propres à l'amuser, & à la divertir, au milieu des Manoeuvres, des Peintres, & des Vitriers, qui travailloient dans sa maison. La Personne pour qui ces Lettres ont été écrites, & qu'elle regardoit d'abord comme un pur amusement, est persuadée, qu'elles peuvent être de quelque utilité, & que les sujets que l'on y traite, ont quelque agrément: Elle a souhaité qu'on les rendît publiques, en les faisant imprimer; croyant, que la matiere de ces Lettres est toute propre à entrer dans les conversations des Personnes polies. On a remarqué dans les *Réflexions sur le Ridicule,*

cule, que la raiſon pourquoi les femmes aiment tant à parler, c'eſt qu'elles ne ſavent rien: Cette maxime qui paroît d'abord un paradoxe, eſt cependant très-véritable: Comme elles n'ont rien dans l'eſprit, tout ce qui frappe leurs ſens, les occupe, & devient la matiere de leurs entretiens: Ce qu'elles voient, ce qu'elles entendent, ce qui les environne, leurs joies, leurs chagrins, leurs affaires domeſtiques, dont le Public n'a nul beſoin d'être informé, leurs intrigues, leurs querelles, ſont pour elles des fonds inépuiſables: Pourvu qu'on ne parle que de bagatelles, elles ont toujours de quoi fournir à la converſation: Au contraire, les Perſonnes qui ſavent beaucoup, & qui ont la tête remplie de faits, d'événemens, d'hiſtoires, & de mille choſes curieuſes & recher-

chées, ne ſe hazardent pas ſi aiſément à parler ; ce qui ſe préſente d'abord à leur eſprit, ne leur paroît pas aſſés conſidérable pour être débité dans une compagnie de Perſonnes choiſies ; ils aiment mieux garder le ſilence, que de dire des choſes triviales. Les Dames pourront donc trouver dans ces Lettres de quoi s'entretenir avec quelque ſorte d'agrément ; afin de n'être pas obligées de parler toujours de juppes & de manteaux, de la pluie & du beau tems, & de mille autres choſes frivoles, qui ne méritent ni d'être dites, ni d'être écoutées. Il ne faut pas auſſi faire le ſavant en converſation ; ceux qui préparent tout ce qu'ils doivent dire ; ces gens tout paîtris de phraſes, & de jolies expreſſions, ennuient ſouvent avec leurs tours ſi recherchés ; il faut

ſe

ſe laiſſer aller au torrent, & parler de ce qu'on dit ; ſans tirer la converſation par les cheveux, pour la faire rouler ſur ce que l'on a appris de mémoire. Cependant quand on a quelque choſe de bon à dire, il en faut faire part ſans façon à l'Aſſemblée pour la réjouïr, ſans craindre de paſſer pour Pédant. Les ſujets que l'on traite dans ces Lettres, l'Hiſtoire, les Pieces de Théatre, & les autres matieres conviennent aux Perſonnes de qualité, qui aiment à dire & à entendre des choſes raiſonnables.

pris envie de lire quelque chose de nouveau. Après avoir cherché longtemps les sujets, qui nous seroient le plus de plaisir, & qui seroient plus capables de remplir le vuide de notre temps, & de nous desennuyer, nous nous sommes arrêtées *sur le bon goût.* Nous avons aussi délibéré quelque temps sur la personne, que nous choisirions pour nous écrire quelque chose sur cette matiere. Comme je ne veux point vous flatter, je vous dirai sans façon, que le hazard tout pur en a décidé. Nous lisions, ma sœur & moi, à une grande Princesse qui nous honore de son amitié, & dont nous respectons infinîment le rang & le mérite, les Réflexions que vous avez faites *sur le Ridicule,* & *sur la Politesse:* Nous sommes convenues toutes trois, que vous étiez l'homme que nous cherchions. E'crivez-nous donc quelque chose *sur le bon goût; sur le goût dépravé; sur les moyens de le régler; sur les différences des goûts & des caracteres, & d'où vient*

cette

cette différence. Nous ne vous demandons point une Dissertation raisonnée, & dans toutes les regles de l'Art; car nous ne voulons rien qui nous applique; nous ne cherchons qu'à nous amuser. Traitez ce sujet d'une maniere aisée, par des réflexions détachées; nous ne nous soucions pas de l'arrangement. Au reste ne vous parez point d'une fausse modestie; une Princesse qui souhaite quelque chose, veût être obéie; n'alléguez point d'excuses, car je n'en recevrai aucune; quittez tout pour faire ce qu'on vous demande. On souhaiteroit d'avoir cela dans trois semaines pour nous divertir pendant le voyage que nous allons faire. On m'accuse d'être impatiente; il est vrai que je le suis au souverain degré, jusqu'à en être incommode à moi-même & à mes amis: J'aime mieux convenir de mes défauts, que d'être refusée; car afin que vous le sachiez, j'ai donné ma parole à la Princesse, que je vous engagerois à faire ce qu'elle souhaite; ainsi tirez-vous d'affaire le plus promtement

& le mieux que vous pourrez: je vous remercie des Livres que vous m'avez envoyés ; ils m'ont fort amusée ; je crois que je vais devenir Philosophe, car je trouve beaucoup de goût à lire votre Traduction d'*Epictete*, quoique sa Morale me paroisse fort austere. Adieu, Monsieur, je suis

Votre très-humble servante la Marquise de . . .

A Versailles le 2. jour de Mars.

LET-

LETTRE
DE
Mr. L'ABBE'
DE BELLEGARDE

A une Dame de la Cour, qui lui avoït demandé quelques Réflexions sur le bon Goût.

MADAME,

JE vous avoûrai avec beaucoup d'ingénuïté, que je ne me sens nullement capable de satisfaire sur le champ, à ce que vous voulez absolument exiger de moi. Je ne suis point accoutumé à faire des *impromptus* ; & quoiqu'il semble que j'écrive d'une maniere aisée, & avec une grande facilité; il est vrai cependant, que ce que je donne au Public, me coûte des soins & du travail.

Pour vous en convaincre, je vous dirai, Madame, qu'avant que d'entreprendre un Ouvrage, je lis exactement tous les Auteurs qui ont travaillé sur la même matiere, anciens, modernes, Grecs, Latins; je les parcours tous, pour me remplir l'esprit de pensées, qui aient quelque rapport au sujet que je veux traiter; c'est la méthode que j'observe, quand je veux écrire; de sorte que me trouvant maintenant à la campagne pour rétablir ma santé, n'ayant aucun livre, & n'étant point même en état d'en lire avec quelque application, je ne crois pas pouvoir réussir dans ce que vous m'ordonnez. Voilà, Madame, des excuses qui seroient legitimes, si vous vouliez vous payer de raisons. Mais vous dites d'un ton impérieux, que vous voulez être obéie promptement, & que la Princesse qui vous a engagée à m'écrire, n'est pas accoutumée à des refus: A cela, je n'ai pas le mot à dire; je vous obéirai, Madame, j'écrirai au hazard ce qui me viendra en pensée sur cette matiere.

san

ſans obſerver une méthode exacte, ni une grande régularité; ſuivant la maniere libertine, & le même deſordre qui paroît dans les Réflexions que j'ai données *ſur le Ridicule & ſur la Politeſſe.* Si cela vous ſatisfait, à la bonne heure; ſi vous n'êtes pas contente, je vous prie au moins, Madame, de me tenir compte de mon obéïſſance, & du dévoûment aveugle que j'aurai toujours pour tout ce qu'il vous plaira m'ordonner.

Vous l'avez ſouvent entendu dire, Madame, qu'il ne faut point diſputer des goûts; on répete, à tous momens, cette maxime ſans ſavoir bien préciſément ce que l'on dit. Pourquoi n'en diſputeroit on pas, puiſqu'il y a tant de goûts bizarres & dépravés, & tant de ſottes gens, qui ne décident que de travers, & qui prennent toujours le mauvais parti? Je crois, Madame, que vous n'êtes pas trop perſuadée de cette maxime triviale, puiſque vous ſouhaitez avec tant d'empreſſement, de connoître en quoi conſiſte le bon goût, &

ce qui le diſtingue du mauvais goût. Vous connoiſſez une Dame qui trouve du ragoût à manger des feuilles de chêne, de la cire d'*Eſpagne*, de la chaux & du plâtre; l'Hiſtoire fait mention d'un homme, qui ne pouvoit ſouffrir le chant des roſſignols, qui étoit charmé du bruit des grenouilles: Pour avoir jour & nuit le plaiſir de cette Muſique, il ſe fit bâtir une maiſon ſur le bord d'un grand étang, dans un lieu déſert & ſauvage, dépouillé d'arbres, de peur que les oiſeaux n'en puſſent approcher, parce que leur ramage lui paroiſſoit moins agréable que le bruit confus des grenouilles. Peut-on, avec quelque raiſon, approuver des goûts ſi ridicules? C'eſt donc une fauſſe maxime, & qui ne ſe débite qu'au hazard, qu'il ne faut pas diſputer des goûts.

Le bon goût eſt d'une grande étendue, & ſuppoſe de rares qualités, il entre dans tout, & aſſaiſonne toutes choſes; mais il n'eſt pas auſſi commun qu'on le penſe; mille gens ſe flattent de l'avoir très raffiné, quoiqu'ils ne ſui-

ſuivent que leurs caprices & leurs préjugés : il eſt presque impoſſible de guérir des perſonnes entêtées de la ſorte, à cauſe de la répugnance naturelle que l'on ſent, à convenir que l'on ſe trompe, & que l'on juge mal. Ceux qui ont un goût exquis, ſe laiſſent moins ſéduire par leur amour propre, & ne ſont point éblouis de leurs talens, quelque rares qu'ils ſoient. Une perſonne qui a de la beauté, ſent bien qu'elle eſt belle, mais elle convient ſans peine, que d'autres ont encore plus d'agrémens. Un homme habile dans ſon Art, ne ſe regarde pas comme un phénix, & il rend juſtice au mérite des autres. Le bon goût regle nos ſentimens & nos idées, & fait que nous nous connoiſſons tels que nous ſommes.

Le croiriez-vous, Madame, que le goût dépend plus du cœur que de l'eſprit, quoique la plupart des hommes ſe perſuadent, que c'eſt plutôt une réflexion de l'eſprit, qu'un mouvement du cœur ? Le goût ſuit pour l'ordinaire notre inclination & notre penchant :

voilà ce qui fait que dans la plupart des affaires, on ſe conduit moins par raiſon que par tempérament. Si vous voulez, Madame, que je vous diſe ma penſée en deux mots, pour diſtinguer les perſonnes de bon goût d'avec les autres; je croi que le goût eſt exquis, quand il eſt réglé par la raiſon; & que ceux qui ne ſuivent que leur inclination pour guide, ont d'ordinaire le goût mauvais, parce qu'ils reſſemblent en quelque maniere aux bêtes, qui n'agiſſent que par inſtinct & par tempérament. Le bon goût eſt l'effet d'une raiſon droite & éclairée, qui prend toujours le bon parti dans les choſes douteuſes ou équivoques. Après cela, il ne faut plus s'étonner qu'il ſoit ſi rare, & que mille gens qui ſe piquent de l'avoir excellent, ſe flattent très-mal-àpropos. Mais ils n'abuſent pas long-temps le monde; ils laiſſent bientôt entrevoir leur foible & leur mauvais goût, quand ils veulent ſe mêler de juger ou de décider. Ce que je trouve de plus incommode & de plus ridicule, c'eſt qu'ils

yeu-

veulent absolument qu'on leur applaudisse, & qu'on entre dans leurs sentimens, quelque bizarres qu'ils soient. Je conviens cependant que chacun a du goût à sa maniere, quoiqu'il soit resserré dans une sphere plus bornée ; car tout le monde n'a pas des lumieres fort étendues : Ainsi nous ne devons pas aisément condamner le goût des autres, quoiqu'il soit contraire au nôtre. Si nous voyions les objets dans le même point de vue, & dans les mêmes attitudes où ils les envisagent, nous trouverions que leurs raisonnemens & leurs décisions sont justes. Avant que des les condamner, il faudroit connoître toutes les raisons qui les engagent à juger comme ils font ; on pourroit encore s'y méprendre après toutes ces précautions ; car il y a dans chaque affaire plusieurs circonstances opposées qui en changent la situation. C'est donc une grande témérité de censurer ceux qui en jugent autrement que nous ; on s'expose à faire voir qu'on a un mauvais goût, en condamnant celui des autres.

Je me souviens, Madame, de l'étonnement que vous fites paroître, lorsqu'un certain homme d'une condition assés obscure, mais qui a fait une grande fortune, quoiqu'il n'ait qu'un médiocre esprit, combattoit avec tant de hauteur & d'opiniâtreté sur une matiere qu'il n'entendoit point, & qui est bien au dessus de son génie, les sentimens d'un Homme de mérite, & d'une érudition profonde, qui proposoit ses raisons avec beaucoup de modestie. Les sots applaudissoient au Financier, & se laissoient étourdir par son bruit, & par l'audace de ses décisions ; mais vous, Madame, vous les portiez sur les épaules, & vous ne pouviez assés vous étonner de leur mauvais goût, & d'une complaisance si ridicule.

On peut dire en général, qu'il n'y a personne qui n'ait du goût pour quelque chose ; les gens mêmes de la lie du peuple, qui n'ont nulle éducation, & qui paroissent stupides, raisonnent juste sur leurs propres affaires, & paroissent raffinés, quand il s'agit de leur intérêt.

L'es-

L'essentiel est de connoître ses talens, & de s'y renfermer, sans vouloir sortir de sa sphere; mais soit dégoût, caprice, ou bizarrerie, on aime à raisonner des choses les plus sublimes, & bien au dessus de sa capacité. Mille gens ressemblent à ce Cordonnier que le célebre *Apelle* ne dédaigna pas de peindre. Cet Artisan habile dans son métier, trouva quelque défaut à la chaussure du portrait: *Apelle* écouta ses raisons, s'y rendit, & réforma ce qu'il y avoit de défectueux; mais comme cet Artisan voulut aussi censurer l'attitude de la jambe, *Oh! mon ami,* lui répondit le Peintre, *vous vous oubliez; ce que vous dites, passe votre connoissance.*

Il me semble, Madame, que je m'oublie aussi, & que je m'écarte un peu trop de mon sujet; mais je vous l'ai dit d'abord, que je me servirois de la liberté que donne le genre épistolaire, sans observer aucun arrangement, & sans examiner si ce que j'ai dit dans un endroit, seroit mieux placé dans un autre; enfin bannissant toute contrainte, & la ma-

maniere servile que demande une méthode exacte & réguliere.

Le goût entre dans la plupart des actions des hommes ; c'est ce qui les détermine à une profession plutôt qu'à une autre ; les uns ont du goût pour la Musique, & pour la Symphonie ; les autres d'un tempérament plus brusque aiment quelque chose de tumultueux, le bruit des trompettes & des tambours les anime. Si vous demandiez pourquoi tant de gens prennent des emplois qui paroissent rebutans ; on ne pourroit en rendre d'autre raison, sinon qu'ils suivent leur goût & leur penchant, car ils pourroient embrasser une autre profession ; mais on ne sauroit mieux se déterminer qu'en suivant son inclination ; car on réussit presque toujours à tout ce que l'on fait avec goût.

C'est le goût qui embellit toutes choses ; les productions de l'Art & de l'invention ne sont excellentes, qu'à proportion que le bon goût y regne. C'est ce qui releve les tableaux des *Carraches*, des *Titiens*, & des autres Pein-

Peintres célebres au dessus des Peintres médiocres : c'est ce qui fait que la Musique de *Lulli* est si recherchée, & que toute autre Musique paroît fade & languissante en comparaison de celle-là. Le goût se montre jusques dans les bagatelles ; certaines femmes en simples grisettes, parce qu'elles s'habillent de bon air, paroissent plus que d'autres avec des habits relevés d'or, & enrichis de broderie qui ne sont point d'un bon goût. Quoiqu'on ait bien de la peine à déterminer en quoi il consiste, il ne faut pas croire, qu'il ne dépende que de l'imagination ou de la fantaisie ; c'est quelque chose de réel ; c'est un certain je ne sai quoi, que l'on sent qui fait plaisir, & que l'on ne sauroit définir bien nettement. C'est par le goût que l'on juge des couleurs, des odeurs, des Sciences, des habits, des bâtimens, des productions de l'Art & de la Nature ; il nous sert de guide, & il nous conduit partout. La Nature est une espece d'harmonie, qui par un assemblage divers, fait impression dans nos sens, dans

notre

Voilà, Madame, une Philosophie dont vous vous seriez bien passée, il y a long-temps que vous êtes instruite de tous ces mysteres, puisqu'il n'y a rien de curieux dans *Descartes* ou dans *Gassendi*, ni dans les autres Philosophes modernes qui se dérobe à vos lumieres.

Ce ne sont pas seulement les saveurs, qui font des impressions différentes sur l'organe du goût; il est probable que les autres objets font à peu près le même effet: peut-être que ce qui paroît blanc à *Sosie*, est apperçû d'*Achille* sous une autre couleur: de même que le signal d'une bataille fait pâlir & trembler un lâche, & redouble le courage d'un homme généreux. Enfin on ne sauroit décider surement, si les yeux ne sont pas comme autant de verres taillés diversement, qui changent les couleurs des sens comme des esprits, qui pensent différemment sur chaque matiere. Ceux qui ont le discernement juste & délicat, conçoivent les choses sous des idées nettes, & telles qu'elles sont en elles-mêmes: les esprits bornés s'ar-

s'arrêtent à la ſuperficie des objets; les eſprits ſubtils raffinent trop, s'évaporent en de vaines imaginations: la différence qui ſe remarque dans les eſprits, vient de la diſpoſition des organes, & de la diverſité du tempérament, des fibres du cerveau, & de la ſubſtance dont il eſt rempli. Je ſuis aſſés du ſentiment d'un honnète Homme que vous connoiſſez, Madame, & qui a donné tant de beaux Ouvrages au Public: il dit que la vivacité & le bon ſens, la délicateſſe & la force, ſont les qualités eſſentielles d'un bon eſprit; que ces qualités dépendent d'une tête bien faite & bien proportionnée, d'un cerveau bien tempéré, & rempli d'une ſubſtance délicate, d'une bile ardente & lumineuſe, fixée par la mélancolie, & adoucie par le ſang. La bile donne le brillant, & la pénétration; la mélancolie donne le bon ſens & la ſolidité; le ſang donne l'agrément & la délicateſſe. On ne peut douter que toutes ces choſes, quoique purement matérielles, ne contribuent à la beauté, à la netteté, à

la

la vivacité de l'esprit, parce que l'ame tandis qu'elle est engagée, & comme enveloppée dans la masse du corps, dépend des organes ; ces organes quand ils sont bien disposés, lui sont d'un plus grand secours pour bien faire ses fonctions. Quelque habile que soit un Peintre, il a besoin d'un bon pinceau, quand il veut tirer des traits fins & délicats.

Selon les principes de cette Philosophie, vous comprendrez aisément, Madame, pourquoi les personnes de qualité ont d'ordinaire plus de finesse, plus de vivacité, plus de brillant, plus de délicatesse, que les personnes d'une condition obscure : car outre que la bonne éducation contribue infinîment à polir, & à perfectionner l'esprit ; il est certain que les bons alimens, & que les sucs des viandes exquises, qui se mêlent avec le sang & les autres humeurs du corps, les subtilisent, & les rendent plus propres aux fonctions de l'esprit. C'est peut-être aussi pour cela, que les personnes spirituelles ont je ne sai quel feu, & je ne sai quel brillant dans

dans les yeux, qui les distingue des personnes stupides, dont les yeux mornes & languissans marquent la pesanteur, & la grossiéreté de leur génie. Il semble que l'esprit ne dépende pas moins de la disposition du Climat, que de la disposition des humeurs & des organes : En effet les peuples du Nord ont l'esprit plus grossier, plus pesant, moins vif, moins actif que les Orientaux : la *Grece* & l'*Italie* ont plus produit de Génies sublimes & d'Auteurs célebres en toutes sortes d'Arts & de Sciences, que toutes les autres parties du monde ensemble.

Je ne sai, Madame, si vous me passerez aisément cette proposition; car vous dites souvent, que les Ouvrages des Grecs & des Romains vous touchent moins, & vous font moins de plaisir, que les Livres des Auteurs de notre Nation, où vous trouvez plus de justesse, plus de sel, un meilleur goût, plus de délicatesse, plus d'ordre, & plus de méthode que dans les autres. Quoiqu'il en soit, car je ne veux pas disputer

con-

contre vous, Madame, la température du Climat n'est pas d'un médiocre secours pour la perfection de l'esprit. Ce qui m'embarrasse le plus dans cette matiere, & je vous avoue de bonne foi, que j'ai bien de la peine à le comprendre, c'est que les peuples d'un même païs sont polis, & spirituels en de certains siecles, qui deviennent grossiers & à demi stupides, sans goût, & sans délicatesse en d'autres. Les siecles d'*Alexandre*, d'*Auguste*, de *Louis* le Grand ont été de ces siecles heureux, & féconds en esprits rares : Il semble que tout l'esprit du monde passe dans un païs, & que le reste de la terre devienne barbare. On peut dire, sans trop nous flatter, que la *France* est maintenant la mieux partagée, & que les Arts & les Sciences y sont mieux cultivées, que parmi toutes les autres Nations de l'*Europe*.

Le bon goût a ses vicissitudes comme l'esprit, il n'y a pas long-temps, que le goût étoit fort dépravé en *France* : le Phébus, les manieres précieuses, les tur-

turlupinades, avoient banni le bon ſens : les pointes, les équivoques, les jeux de mots, tenoient lieu de véritables beautés dans les Ouvrages ; les bouts rimés, le burleſque, les fades plaiſanteries, faiſoient les délices de la populace & de la Cour même ; la droite raiſon demeuroit comme enſévelie & comme étouffée ſous le fatras des mauvaiſes productions : ce n'eſt qu'après bien des combats, que le bon ſens a repris ſa place, & s'eſt remis en honneur.

Le peu de ſoin, que l'on prend de former la raiſon des hommes, eſt cauſe qu'ils n'ont pas le goût délicat : on donne aux enfans des Maîtres pour le Chant, pour la Danſe, pour leur apprendre à faire une révérence de bonne grace, à marcher de bon air ; mais perſonne n'eſt chargé du ſoin de leur former l'eſprit ; on n'y penſe pas ; c'eſt ce qui fait que la plupart des hommes ſe conduiſent plutôt par caprice, & par l'impétuoſité d'une humeur bizarre, que par les lumieres de leur raiſon qui n'eſt pas aſſez cultivée. Il faut encore ajoû-

ajoûter, que peu de gens cherchent de bonne foi à se guérir de leurs passions; toute leur application ne va qu'à trouver des raisons pour les justifier; ou quand ils sont contraints d'avouer qu'ils ont tort, ils disent qu'ils ne sauroient faire autrement. Ce n'est pas assés de connoître les devoirs de son état, si l'on n'a assés de courage pour les remplir: mais souvent nous nous flattons, que le monde n'a rien à nous reprocher, quoique des fautes grossieres nous exposent avec justice à la censure publique: la vanité & la présomption nous empêchent de nous connoître tels que nous sommes, & de nous rendre justice à nous mêmes; c'est que nous n'avons pas le goût & le discernement du vrai, & que notre amour-propre nous suggere mille faux raisonnemens, pour nous rendre nos défauts imperceptibles.

Ce seroit sans doute une entreprise bien délicate, & bien hardie, que de vouloir réformer le goût de la plupart des hommes; il faudroit pour cela, chan-

changer le tour de leur esprit: Ce projet est aussi difficile à exécuter, que si l'on entreprenoit de changer les traits de leur visage. Mais comme l'on peut adoucir le téint, le blanchir, l'embellir, ôter les taches du visage, par les soins qu'on y apporte; on peut aussi redresser l'esprit, en lui ôtant ses préjugés pour le détromper, & lui proposant de bons modeles, sur lesquels il puisse sûrement se régler. L'usage du monde est d'un grand secours pour former l'esprit; la plupart des gens de Cour, qui ne sont pas toujours des génies sublimes, jugent sainement de tout, parlent juste & raisonnablement sur chaque chose, parce qu'ils ont toujours devant les yeux ce qu'il y a de plus excellent: un homme avec un esprit médiocre & un grand usage du monde, brille où un autre qui a plus d'esprit, & plus de savoir, mais qui ne connoît point le monde, paroît tout déconcerté. Ceux qui ne sont pas faits aux manieres délicates, & mistérieuses des gens de la Cour, ne savent bien

ſouvent que leur dire avec tout leur ſavoir : ils ont la tête remplie de Grec & de Latin, de ſyllogiſmes en bonne forme, d'argumens, & démonſtrations; ils ſavent ce qu'il y a de plus raffiné & de plus recherché dans les Mathématiques, & mille autres choſes, qui n'entrent guères dans le commerce du monde; mais ils n'ont nul goût de tout ce qui regarde les agrémens, & les bienſéances de la vie.

Je vous ai ſouvent entendu vous plaindre, Madame, qu'un certain homme qui a dans le monde la réputation d'être fort ſavant, vous ennuïe toutes les fois qu'il vient vous voir; vous le trouvez fâcheux & incommode, & même un peu ridicule; vous vous en voulez mal à vous-même, & vous regardez votre dégoût, comme l'effet d'une fauſſe délicateſſe. Ce n'eſt point à vous, Madame, qu'il faut vous en prendre, de l'ennui qu'il vous cauſe; c'eſt à votre Docteur même : ce que je vais vous dire, vous paroîtra peut-être un paradoxe : La plupart de ces Meſſieurs

ſieurs que l'on honore du titre de *Savans*, ont un mauvais goût, & ne jugent que de travers; ils ont l'entretien peſant & faſtidieux, à moins qu'on ne leur parle des quatre prémiers ſiecles de l'Egliſe; leur langage eſt une eſpece de jargon, qui ſe reſſent de l'impoliteſſe de leurs mœurs; l'étude engendre une craſſe dans l'eſprit, & le gauchit, à moins que le commerce des honnètes gens ne l'épure, & ne le redreſſe. Il ſert de peu à ces ſortes de gens, d'avoir du mérite; parce qu'ils n'ont point l'art de plaire; leur mérite devient fâcheux & incommode.

La Science, qui apprend à vivre parmi les honnètes gens, eſt, à mon ſens, préférable à toutes les autres: les préceptes de cette Science ſont en petit nombre; mais la pratique eſt d'une pénible exécution, & demande des ſoins & de la force d'eſprit; il faut prendre ſur ſoi, & diſſimuler ſon dépit, & ſon chagrin ſous l'apparence de belle humeur & d'enjoûment: *Savoir vivre, c'eſt ſavoir ſe contraindre ſans contrain-*

 dre

dre les autres: voilà en abregé le meilleur moyen pour plaire, & le chemin le plus court pour gagner la bienveillance de tout le monde. Il faut savoir se façonner, & se plier au goût des gens que l'on pratique; & comme ils sont assés souvent d'un goût farouche & bizarre, on est contraint à tous momens, d'essuyer leurs caprices, & leur mauvaise humeur.

L'extrême délicatesse de certaines gens, que la moindre chose offense, est souvent la marque de la foiblesse de leur esprit, qui grossit les objets, pour leur fournir des sujets chimériques de chagrin. C'est aussi quelque-fois par faute de goût & de discernement, que l'on croit avoir un grand mérite. La sotte vanité est une espece d'yvresse, qui empêche les réfléxions de l'esprit: elle fait à peu près le même effet que l'excès du vin; ceux qui ont trop bu, voient tous les objets doubles; ainsi les personnes vaines se persuadent aisément d'avoir d'éminentes qualités, & d'effacer tous leurs rivaux: leur folie est

eſt de n'eſtimer qu'eux ſeuls, & d'avoir un grand fonds de mépris pour tout le reſte du genre humain: S'ils ſont contraints d'avouer qu'ils ont quelques défauts, ils s'en conſolent, parce qu'ils les voient effacés par de rares perfections: c'eſt ainſi que leur amour-propre les ſéduit; mais s'ils ont pour eux-mêmes une extrême indulgence, ils traitent les autres avec la derniere ſévérité, & ne leur pardonnent rien; ils goûtent un plaiſir malin à parler mal de ceux que leur mérite perſonnel éleve au deſſus d'eux. C'eſt le rôle d'un Pédant, plutôt que le rôle d'un honnête homme, que de cenſurer impitoyablement des choſes, pour qui l'on pourroit avoir un peu plus d'indulgence; mais les Critiques ſont des gens impitoyables, qui font toujours les dégoûtés: Il eſt bon de les conſulter quelque-fois; mais ſi l'on s'en rapportoit à tous leurs caprices, il faudroit effacer les meilleurs endroits des plus beaux ouvrages. Comdamner tout d'un ton déciſif, n'eſt pas la marque d'un goût exquis; c'eſt

ſouvent l'effet d'une extrême bizarrerie, d'une ignorance groſſiere, ou d'une ſuffiſance outrée ; on veut, à quelque prix que ce ſoit, paſſer pour Connoiſſeur ; on eſtropie les termes de l'art, que l'on place mal-à-propos, & l'on étourdit les duppes avec ce galimatias ; Les ſots qui ne demêlent point le faux mérite du véritable, ſe laiſſent éblouïr par de fauſſes lueurs ; ils admirent tout ce qui paroît au deſſus de leur portée ; & louent ſans choix & ſans diſcernement les mauvais endroits, comme les bons, car il y a cela de malheureux dans les ouvrages d'eſprit, que peu de gens s'y connoiſſent, & que tous veulent ſe mêler d'en décider.

Vous êtes, Madame, bien éloignée de ce défaut ; vous parlez juſte ſur toutes ſortes de ſujets ; mais vous ne vous hazardez guères à dire votre ſentiment, ſi l'on ne vous en preſſe ; & quand vous le faites, c'eſt avec tant de retenue & de circonſpection, que l'on n'eſt pas moins charmé de votre pénétration & du bon ſens, qui paroît dans vos

vos réponſes, que de votre modeſtie. Les perſonnes les plus éclairées ne hazardent point leurs ſuffrages, & ne parlent des ouvrages des autres, qu'avec une timidité modeſte, afin qu'on ne les accuſe pas de s'en faire accroire, & de chercher à étaler leur ſavoir. C'eſt la marque d'un bon goût, que de n'affecter pas d'avoir plus d'eſprit que ceux que l'on pratique ordinairement; ſi nous voulons qu'ils ſoient contens de nous, & qu'ils trouvent de l'agrément dans notre commerce, il faut ſe proportionner à leur capacité pour ſe mettre au niveau d'eux, & leur ménager adroitement des occaſions pour mettre au jour ce qu'ils ſavent.

C'eſt le caractere d'un honnête-homme, & qui ſait vivre, de contribuer autant qu'il le peut, à faire en ſorte que tout le monde ſoit content: il faut ſurtout qu'il évite avec ſoin de ne rien dire qui puiſſe chagriner les gens. C'eſt un mauvais talent, que celui d'une raillerie piquante & outrée; les perſonnes de ce tempérament n'épargnent pas

leurs meilleurs amis, ils ne s'épargnent pas eux-mêmes. J'ai dit, d'une raillerie piquante & outrée; car le sel de la fine raillerie fait tout l'agrément de la Societé civile; mais il faut répandre ce sel avec beaucoup de circonspection: de même que l'on gâte un ragoût, en y jettant trop de sel; on se fait aussi haïr, quand la raillerie est trop amere. Ceux qui veulent se mêler de railler, doivent avoir un goût exquis de ce qui peut plaire aux personnes raisonnables. J'en dis tout autant de ceux qui s'ingerent à donner des louanges: Car ceux qui flattent grossierement & à découvert, qui prostituent les louanges sans discernement & sans choix, ne plaisent gueres aux personnes de bon goût mais comme la plupart des hommes sont aveuglés par l'a-mou -propre, & par la complaisance qu'ils ont pour leur propre mérite, ils ne s'apperçoivent pas qu'on les flatte, & font assés connoître par l'air content dont ils reçoivent les loüanges, que ce qu'on leur dit d'obligeant, leur fait un extrê-

me

me plaiſir : car les perſonnes vaines ne peuvent gueres s'empêcher de laiſſer voir le ridicule de leur vanité ; mais ceux qui la nourriſſent par des éloges de contrebande, devroient être punis comme des empoiſonneurs ; il faut que la complaiſance, pour être légitime, ſoit également éloignée de l'adulation & de la rudeſſe. L'empreſſement à faire plaiſir, la politeſſe, la civilité, ſont les parties eſſentielles, des gens de la Cour, qui veulent ſ'élever au deſſus du commun, & acquerir l'eſtime & l'approbation du public ; mais je ne leur pardonne point les embraſſades, les baſſes flatteries, les vaines offres de ſervices dont ils endorment ceux qui leur font la cour. Ces manieres trop flatteuſes ſont de mauvais goût, & ne leur conviennent nullement ; elles les rabaiſſent au deſſous d'eux mêmes, & de ceux qui ſont obligés, par leur état, de leur céder en toutes choſes.

Il eſt dangereux de trop ſe familiariſer ; on ſe dégrade en quelque maniere, & l'on ſe fait moins eſtimer, en perdant

un certain caractere de dignité que donne un air sérieux & réservé. Il ne faut pas cependant se parer d'une gravité affectée; un sérieux trop sombre, ou qui dure trop long-tems devient ennuyeux. Il faut se démasquer quelquefois, et revenir à son naturel; car il n'est pas toujours à propos de se cacher sous un dehors affecté. J'approuvai fort ce que je vous entendis dire dernierement, Madame, d'un homme distingué par son rang & par ses emplois, & dans qui l'on trouve de l'esprit, du mérite, & un grand air qui convient à sa haute naissance: Vous disiez, Madame, qu'il a dans sa personne, je ne sai quoi de Comédien, qui vous choque, & qui ne sent point l'honnète-homme.

Les personnes de bon goût sont bien éloignées de rien affecter; leurs manieres, leurs actions, leurs discours ont un air aisé & naturel, qui coule de source, & qui fait beaucoup de plaisir. Je crois que c'est principalement dans le langage, qu'il faut éviter l'affectation: ces diseurs éternels de beaux mots; ces

Puri-

Puriſtes tout paîtris de phraſes, & de locutions recherchées, ſont inſupportables ; on parle toujours bien, quand on parle naturellement ; il faut choiſir des termes convenables à la matiere que l'on traite, & qu'il y ait de la proportion entre la penſée & l'expreſſion : comme il ſeroit ridicule de donner à un nain l'habit d'un géant ; il ne le ſeroit pas moins de chercher de grands mots, & de grandes périphraſes pour exprimer des choſes triviales.

Le croiriez-vous, Madame, que le bon goût paroît juſques dans la débauche ? On a dit de ce fameux Epicurien, qui faiſoit les délices de la Cour de *Néron*, & qui étoit l'arbitre de tous ſes plaiſirs, avant que ce Prince ſe fût proſtitué à de honteuſes voluptés ; on a dit de ce fameux Epicurien, qu'il faiſoit profeſſion d'un luxe poli & étudié : c'étoit un homme voluptueux & ſpirituel, qui raffinoit ſur les plaiſirs : bien éloigné de reſſembler à ces débauchés à ces yvrognes, qui ne ſavent, que ſe remplir groſſierement de vin, & de

viandes, & qui parlent à tous momens du grand nombre de bouteilles de vin qu'ils ont englouties; ils s'en vantent comme d'un bel exploit, & fondent ſur cela une partie de leur mérite. Les jeunes-gens d'aujourd'hui donnent aſſés dans ce vice, que l'on pardonneroit plus aiſément à des perſonnes de la lie du peuple, qu'à des gens de qualité; peut-être que dans un âge plus avancé, ils auront des ſentimens plus raiſonnables, & un meilleur, goût, quand ils ſeront moins emportés par l'impétuoſité de la jeuneſſe.

Le mauvais goût, ſi l'on n'y prend garde, infecte tout, & ſe répand comme un poiſon ſur toutes ſortes d'états, d'âges, & de conditions. Quelques uns croient avoir un goût fort exquis, & fort raffiné; qui ne ſont que dégoûtés; ils ont une délicateſſe bizarre, que rien ne contente, & qui trouve à redire à tout. Le chagrin & la bizarrerie font toujours juger de travers. On voit des gens qui ont un fonds de mauvaiſe humeur, capable d'empoiſonner toutes les

les joies du monde; tout ſe reſſent de la noirceur de leur mélancolie; il ſemble qu'ils trouvent du ragoût à jetter le trouble & la diviſion par tout, & à brouiller les meilleurs amis; ils ont toujours quelque choſe de fâcheux à raconter des uns & des autres; & quand ils les ont aigris, ils ſe font un plaiſir malin de leur deſunion, & s'en applaudiſſent en ſecret. D'autres moins méchans, mais à mon ſens auſſi incommodes, gémiſſent perpetuellement ſur leurs infortunes, ſe plaignent ſans ceſſe de leur deſtinée, & veulent qu'on les plaigne toujours ſur leurs malheurs; c'eſt leur folie. Que l'année ſoit abondante ou ſtérile; que l'on faſſe la paix ou la guerre; que l'on double, ou que l'on diminue les impôts; c'eſt pour eux un fonds inépuiſable de lamentations.

Le mauvais goût paroît principalement dans le jugement que l'on fait du mérite, vrai ou faux, & dans la diſtribution des faveurs. Il ſert de peu d'avoir des talens, du ſavoir, de rares qualités, d'être appliqué au travail; il faut

encore avoir des prôneurs d'un certain caractere qui vous épaulent, & qui fassent valoir votre mérite: sans cela des gens sans mérite, sans talens, qui ne travaillent, ni pour l'Eglise, ni pour l'Etat, mais qui ont de bons Patrons, effaceront les personnes du plus grand mérite, & l'emporteront toujours dans la dispensation des graces. Un homme qui n'a en partage que beaucoup d'esprit & de savoir, ne tient guères contre un rival fort riche, fort pécunieux, & fort sot: c'est une pure sottise de le mettre en parallele, & de le préférer à un homme rare & distingué par son mérite personnel; les femmes qui sont naturellement intéressées, donnent assez souvent dans ce panneau. Un Amant riche & libéral, quelque fat qu'il puisse être, est préféré à un honnête-homme, qui n'est pas en état de fournir à leurs folles dépenses: elles ont banni de leur commerce ces Soupireurs éternels, qui passent toute leur vie à dire des douceurs à des femmes, & qui ne font de dépenses qu'en tendresse, elles deman-

dent

dent quelque chose de plus réel & de plus solide. Je ne sai pas pourquoi on reproche aux femmes de notre siecle d'être plus émancipées, plus immodestes, plus conquettes que jamais. C'est une injustice qu'on leur fait; pour peu que l'on consulte les Histoires des temps passés, on trouvera que les femmes ont toujours été de même tempérament, & que de tout temps, elles se sont servies de leurs charmes pour plaire aux hommes. Il y a dixsept siecles que *Juvenal* faisoit aux Dâmes Romaines les mêmes reproches que l'on fait aux Dames de ce temps-ci: Je crois même, que les modernes ont encore plus de retenue. Si l'on remonte dans les siecles plus reculez, on trouvera les mêmes foibles, les mêmes attachemens, le même penchant dans les deux sexes; ainsi c'est une phrase usée de dire, que les Dames n'ont jamais été si libertines; & que le vice n'a jamais paru avec tant de licence. Je n'approuve nullement celles qui se décrient elles-mêmes de gayeté de cœur, par des ma-

nieres trop évaporées; elles font paroître en cela leur mauvais goût; la gêne du sexe oblige les femmes à de grands égards, & elles ne doivent jamais s'en dispenser, si elles veulent qu'on les estime, & conserver leur réputation: Elles s'abusent si elles croient que la gloire d'une femme consiste dans le bruit que fait sa beauté; elle consiste dans la régularité de sa conduite. Une sévérité scrupuleuse sied bien à une femme de mérite, qui ne doit jamais permettre que l'on s'émancipe devant elle, ni que l'on sorte des regles, que la bienséance préscrit: Je ne prétens pas dire par-là, qu'elles doivent vivre comme des sauvages, ni regarder tous les hommes comme autant de séducteurs; elles peuvent recevoir avec honnêteté les éloges qu'ils leur donnent, & les hommages qu'ils rendent à leur mérite. Les femmes qui donnent du côté de la sévérité, sont d'ordinaire trop façonnieres; mais l'affectation de sagesse qu'elles font paroître, surtout quand leur conduite n'est pas tout-à-fait

fait réguliere, les rend encore plus meprisables: on auroit pour elles plus d'indulgence, si elles ne vouloient point absolument qu'on les regardât comme des Vestales. Leur réputation ne dépend pas du caprice des hommes, ni des applaudissemens qu'on leur donne; elle doit être fondée sur leur mérite, & sur leur vertu. Le rengorgement de certaines femmes fieres & suffisantes, qui ont une haute estime d'elles-mêmes, ne leur donne pas un grand relief, & ne fait pas qu'on les révère davantage. Ces prudes outrées ont je ne sai quoi de sombre sur le visage, & une impression de mauvaise humeur, qui leur dérobe une partie de leurs charmes, en diminuant leur enjoûment; mais quand elles ont pris le parti de la pruderie, elles veulent le soutenir hautement, & bien faire les honneurs de leur caractere.

Je commence à m'appercevoir, Madame, que ma Lettre est d'une longueur démesurée; en parlant sur le mauvais goût de certaines femmes, je suis moi-même tombé dans un défaut, qu'on

qu'on leur reproche aſſés ſouvent d'aimer à parler long-temps ſur tous les ſujets qui ſe preſentent; En tout cas, ſi cette Lettre vous paroît trop longue, & trop ennuyeuſe, vous pouvez, Madame, vous diſpenſer aiſément de la lire; j'aurai pour vous toute l'indulgence & tous les ménagemens poſſibles; vous m'avez tenu le pied ſur la gorge, pour m'obliger à vous écrire ſur le ſujet, & ſur le plan que vous m'avez tracé; je ne vous traiterai pas avec cette rigueur impitoyable, & ſi ce que j'ai écrit, vous ennuïe, vous finirez, quand il vous plaira, la lecture de l'ouvrage.

Si ma lettre n'étoit point déja trop longue, j'aurois encore mille choſes à vous dire, Madame, ſur la même matiere, ſur les différences des goûts, ſur les cauſes du mauvais goût, ſur les moyens de le redreſſer & de le rectifier; Vous ſavez, par expérience, Madame, que s'il y a des gens, qui ont le goût délicat, naturel, juſte, ſûr, il y en a bien auſſi qui l'ont bizarre, extravagant, gauche, louche, de travers, ridicule;

la

la prévention qu'ils ont de leur mérite, & de l'étendue de leurs lumieres, leur présomtion par laquelle ils se mettent, sans balancer, au dessus de tout le monde; les préjugés qui les séduisent, quand il faut décider sur quelque chose; la précipitation qui les emporte, & qui les empêche d'entrer dans tous les détails, & dans toutes les circonstances d'une affaire; tout cela leur gâte le goût, & fait qu'ils prennent toujours le mauvais parti, & de fausses mesures, quand il faut opter sur quelque matiere équivoque; & quand ils se sont déclarés, leur obstination les endurcit contre toutes les remontrances qu'on leur peut faire: ils font & disent cent extravagances, pour soutenir leur mauvais goût: semblables à ceux, qui défendent quelque opinion d'école sur les bancs, ils disputent à toute outrance, de peur de voir la vérité; ils ne se mettent pas en peine, si ce qu'ils disent, est soutenable: le point d'honneur est de ne pas céder: ils croient avoir reçu le dernier affront, quand on les oblige

par

par de bons raisonnemens de souscrire à la vérité. Tel est l'effet d'une prévention ridicule, d'une mauvaise honte, & d'une sotte fierté.

Quand on dispute des goûts, & que l'on ne peut s'accorder, au lieu de soutenir le sien avec opiniâtreté, il faut se servir de la méthode dont on use pour éclaircir les doutes, qui peuvent survenir sur le langage : il faut avoir recours à un sûr arbitre, & s'en rapporter au jugement des bons Auteurs ; de même que l'on s'en rapporte aux fins Connoisseurs pour juger de la qualité du vin. Pour vous, Madame, vous n'avez pas besoin de toutes ces précautions : vous prenez toujours le bon parti, & vous ne vous écartez jamais des regles de la droite raison. Si l'on pouvoit vous reprocher quelque chose, ce seroit peut être une timidité trop scrupuleuse : car vous êtes toujours disposée à renoncer à vos propres sentimens, pour souscrire à celui des autres, & l'on n'a jamais vu ensemble tant de docilité & tant de lumieres.

Voilà,

Voilà, Madame, un partie des Réflexions, qui me ſont venues ſur le ſujet que vous m'avez propoſé; je me ſuis aſſés bien ſervi de la liberté que vous m'avez donnée, Madame, de jetter ſur le papier les penſées comme elles ſe préſenteroient à mon eſprit, ſans obſerver ni ordre ni méthode: peut-être ai-je dit beaucoup de choſes hors d'œuvre, éloignées du ſujet, & qui ne rentrent pas bien l'une dans l'autre: mais j'ai cru qu'un arrangement plus exact, ou des tranſitions mieux ménagées n'étoient pas abſolument néceſſaires dans une Diſſertation de cette nature. Avec tout cela, je ſouhaiterois, Madame, que vous fuſſiez contente, & que mon travail pût vous agréer, & aux deux illuſtres Perſonnes, qui ont eu la même envie, que vous: le reſpect que j'ai pour elles, eſt infini, & elles peuvent toujours compter ſur mon obéiſſance dans toutes les choſes qui dépendront de moi. Si j'avois pu penſer quelque choſe de plus fin & de plus exquis ſur ce ſujet, je ne vous

aurois

aurois rien caché ; mais j'ai mieux aimé brusquer la matiere, & risquer un peu ma réputation ; que de ne vous pas envoyer cette bagatelle précisément dans le temps, que vous m'aviez marqué. Je vous demande pardon, Madame, si j'ai fait quelques réfléxions qui ne sont pas à la louange des Dames ; mais je n'attaque que celles qui ont le goût dépravé : je crois que vous les abandonnerez aisément à ma Critique, puisque j'aurai toute ma vie de profonds respects pour celles, qui ont un véritable mérite, qui sont comme vous, Madame, des modéles de toutes les vertus, & qui font honneur à leur sexe. Je suis avec une très-profonde vénération,

Madame,

Votre très-humble & très-obeïssant serviteur, l'Abbé de BELLEGARDE.

LET-

LETTRE

D'une Dame de la Cour, à Monsieur l'Abbé de Bellegarde.

MONSIEUR,

Nous sommes toutes trois fort satisfaites, & afin que vous n'en doutiez pas, je vous dirai, sans vouloir vous dire une turlupinade, que ce que vous nous avez envoyé sur le bon goût, nous a mises en goût de voir encore quelque chose de vous sur d'autres matieres. En mon particulier, je me trouve si bien de votre commerce, & de votre complaisance, que je ne craindrai pas de la mettre encore à l'épreuve. Je veux bâtir à une Terre, que j'ai à trois lieues de *Paris*; cela m'obligera de passer plusieurs mois à la campagne; je crains beaucoup de m'y ennuyer; il me semble que la lecture de l'Histoire sera un bon retranchement contre le chagrin, que cause la solitude, quand on n'y est

pas

pas accoutumée ; & comme je songe à tout, & que je prévois les choses de loin, je crois encore, que ce sera un bon remede contre le dégoût de la vieillesse ; on est bien aise de pouvoir s'entretenir avec plaisir avec les morts, quand on ne peut plus être au goût des vivans. Voilà qui est donc résolu, je veux apprendre l'Histoire ; mais on est bien neuve, quand on commence quelque chose ; je ne sai par où m'y prendre : cependant je voudrois bien mettre mes lectures à profit, & ne pas perdre mon temps. Mandez moi donc, Monsieur, quels Auteurs je pourrai lire, & dans quel ordre il faut que je les lise, pour le faire avec fruit. On m'a dit qu'il faut faire des remarques en lisant l'Histoire ; dites-moi ce qu'il faut principalement remarquer ; & citez moi plusieurs exemples de remarques curieuses, tirées des meilleurs Auteurs, afin que je me regle sur ces modeles. Avant que de m'embarquer dans cette étude, je voudrois bien avoir quelques regles sur le génie des Hi-

Hiſtoriens, & ſur la maniere, dont une Hiſtoire doit être belle; car je voudrois bien, par moi-même, pouvoir faire le diſcernement des bons Auteurs d'avec les médiocres: mais comme je n'ai nulle teinture de tous ces miſteres, faites moi part de vos lumieres, & ne craignez pas de deſcendre dans de trop grands détails; car je ne ſai rien du tout. Je vous prie auſſi de me dire, s'il eſt permis à une femme de la Cour, qui a paſſé vingt-cinq ans, de lire les Romans; ç'a été autrefois ma paſſion dominante; mais cette paſſion eſt maintenant beaucoup rallentie; je regrette d'y avoir perdu trop de temps; la lecture de ces mauvais livres ne laiſſe que des chimeres dans l'eſprit, & peut gâter le cœur des perſonnes un peu ſuſceptibles: je quitte donc la fable pour la vérité. Quoiqu'on m'ait dit aſſés ſouvent, qu'il y a bien des fables mêlées parmi les Hiſtoires véritables, il n'importe, l'Hiſtoire ancienne & moderne va deſormais faire le principal amuſement de ma vie; je me flatte, que

cette lecture sera fort agréable pour moi, & qu'elle m'aidera à me passer du monde, quand il faudra faire la retraite. Vous voyez bien, Monsieur, que je prends mes mesures de bonne-heure; car je ne serai pas sitôt décrépite, & je puis dire aussi bien que Madame *de la Fayette*, que je compte encore par vingt.

LETTRE

De M. l'Abbé de Bellegarde, *à une Dame de la Cour, qui lui avoit demandé quelques Réfléxions sur l'Histoire.*

MADAME,

Le desir que vous avez de vous appliquer à l'Histoire, est très-louable, & digne d'une personne de votre rang, & de votre esprit. Cette occupation est fort amusante, & l'on est bien payé de sa peine par les nouvelles découvertes que l'on fait chaque jour. Pour réus-

ſir dans cette étude, il faut la faire avec ordre & avec méthode; car l'eſſentiel n'eſt pas de ſe remplir la tête de faits extraordinaires & ſurprenans; il faut entrer dans le génie des nations, dont on lit l'Hiſtoire, afin de bien connoître leurs mœurs, leur caractere, les différens reſſorts de leur politique, & par quel eſprit elles ont agi pour faire réuſſir les événemens, qui ſe trouvent dans le corps de leur Hiſtoire. Vous voudriez auſſi, dites-vous, Madame, avoir quelques notions ſur les Romans, ſur les petites Hiſtoires, qui ont été ſi recherchées pendant quelque temps; ſur les Nouvelles qui ſont ſi propres à amuſer les gens oiſifs, & qui ont eu aſſés de vogue depuis quelques années. Je vous avoue, Madame, que je n'ai pas aſſés lu ces ſortes de livres pour en parler ſavamment, ſoit que j'aie manqué de loiſir, ou que je n'aie pas de goût pour les Fables; ainſi je ne crois pas pouvoir, de mon fonds, vous dire quelque choſe de raiſonnable ſur cette matiere; mais pour ſuppléer à mon défaut,

faut, je vous ferai part des Réfléxions d'un Homme fort habile, & fort entendu, qui a fait sur cela une Dissertation avec beaucoup d'art & de délicatesse. Je crois, Madame, que c'est le meilleur moyen, dont je puisse me servir, pour m'acquitter de la commission que vous me donnez, & pour n'être pas tout-à fait indigne de l'honneur que vous m'avez fait, de me consulter. Les prieres des personnes de votre rang sont des loix, qui demandent une obéissance aveugle, & dont un honnète-homme ne doit jamais se dispenser.

Les Romans ont fait long-temps en *France* les amusemens & les délices de tout le monde. Les personnes de la Cour ont donné dans cette manie; le peuple même, tout peuple qu'il est, a lu ces sortes d'ouvrages avec une avidité surprenante; mais cette fureur s'est bien rallentie, & l'on est entierement revenu de cet étourdissement. Les petites Histoires ont pris la place des grands Romans, dont le nombre pro-

prodigieux de volumes étoit capable de laſſer & de rebuter les perſonnes les plus entêtées. Ces petits ouvrages qui ont banni les Romans, ſont bien plus convenables à l'humeur bruſque & impétueuſe des *François*, qui ne doivent pas naturellement avoir du goût pour les ouvrages de longue haleine; car ils n'ont pas plutôt commencé un livre, qu'ils en voudroient voir la fin. La longueur prodigieuſe des anciens Romans; ce mélange de faits extraordinaires; le grand nombre d'Acteurs qui paroiſſoient ſur la Scene; la vraiſemblance qui y eſt ſi peu ménagée; tout cela a inſpiré du dégoût aux perſonnes de bon ſens, & fait tomber les Romans dans le décri, ou nous les voyons aujourd'hui. Les faiſeurs de Nouvelles Hiſtoriques, qui ont reconnu ce deſordre, n'ont pas donné dans le même écueil; ils ne prennent pour le fond de leur Hiſtoire, qu'un ſeul événement principal, & ne le chargent point de trop d'épiſodes, qui iroient à une longueur exceſſive: mais ils ſont tombés

 dans

dans un autre défaut que je ne leur pardonne pas ; car pour piquer, par la variété, le goût du Lecteur, ils mêlent des Histoires particulieres avec l'Histoire principale ; c'est en quoi ils raisonnent mal, ce me semble : En effet la curiosité de celui qui lit, est trompée par ce détour, qui retarde le plaisir qu'il auroit à voir la fin d'un événement : il sent un secret dépit contre l'Auteur, qui lui fait perdre de vue des personnes, à qui il commençoit à s'intéresser ; outre que ce grand nombre d'Acteurs, qui ont des intérêts tout differens, embarrasse sa mémoire, & lui cause quelque confusion dans l'esprit ; car il faut que l'imagination travaille à se rappeller les intérêts & les rôles des personnes, dont on a parlé, & dont on a interrompu l'Histoire.

Pour mieux attacher l'esprit du Lecteur, il ne faut pas choisir des événemens trop anciens, ni des Héros inconnus, qu'on aille chercher dans un païs barbare, & trop éloigné ; on ne s'intéresse guères à ce qui s'est passé il y a mille ans, chez les *Tartares*, ou chez les *Abyss-*

Abysſins; il faut encore que les noms des Héros aient quelque choſe de doux; un nom barbare bleſſe la vue & l'imagination: Comme l'Hiſtorien peint ſes Héros à ſon gré, il faut qu'il leur donne des qualités, qui affectionnent le Lecteur, & qui l'attachent à ſa fortune. Mais il doit principalement obſerver partout avec ſoin la vraiſemblance, qui conſiſte à ne dire que ce qui eſt moralement croyable. Il y a des vérités qui ne ſont pas toujours vraiſemblables. Par exemple, c'eſt une vérité conſtante dans l'Hiſtoire *Romaine*, que *Néron* a fait mourir ſa mere; mais c'eſt une choſe contre la vraiſemblance qu'un fils trempe ſes mains dans le ſang de ſa propre mere. Il n'eſt pas moins contre la vraiſemblance, qu'un Capitaine ait arrété ſeul, à la tête d'un pont, une Armée toute entiere; quoiqu'il ne ſoit pas contre la vraiſemblance, qu'un fort petit nombre de ſoldats arrête dans des défilés, des Armées prodigieuſes, parce que la ſituation du terrain les favoriſe, & rend les choſes à

peu près égales. Celui qui écrit une Hiſtoire vraie, doit rapporter les événemens comme ils ſont arrivés, ſans ſe mettre en peine de les adoucir, pour les rendre plus croyables, parce qu'il n'eſt pas obligé de répondre de leur vraiſemblance : mais celui qui compoſe une Hiſtoire à ſa fantaiſie, donne à ſes Héros le caractere qu'il lui plaît, & amene les incidens, comme il le juge à propos, ſans qu'il craigne d'être démenti par d'autres Hiſtoriens ; ainſi il eſt obligé de ne rien dire contre la vraiſemblance. Il faut cependant l'avouer, qu'un Hiſtorien fait paroître l'élévation de ſon génie, lorſqu'avançant des faits contre la vraiſemblance il leur donne des couleurs, & des apparences capables de perſuader.

L'une des choſes à quoi l'Auteur doit le plus prendre garde, eſt de bien conſerver le caractere des perſonnes qu'il introduit. Les Faiſeurs de Romans donnent à toutes leurs Héroïnes des vertus extraordinaires, exemptes de toute foibleſſe, & bien au deſſus de leur

leur ſexe. Il eſt néceſſaire qu'elles ſoient vertueuſes pour mériter l'eſtime & l'affection du Lecteur, mais il faut ménager leur vertu, & ne la mettre pas à toutes ſortes d'épreuves. Il ne ſeroit nullement vraiſemblable, qu'une jeune perſonne éperdûment aimée d'un homme, qui auroit un grand mérite, & pour qui elle auroit une tendreſſe réciproque, ſe trouvant à tous momens ſeule avec lui, dans des lieux qui favoriſeroient leur amour, pût toujours reſiſter à ſes attaques : ce ſont des occaſions trop délicates ; un Auteur n'obſerveroit pas aſſés les bienſéances, s'il y expoſoit ſes Héroïnes ; c'eſt une faute, où les Faiſeurs de Romans tombent à chaque page : ils veulent éblouir le Lecteur par ce merveilleux ; mais il faut que le merveilleux ſoit croyable, pour faire quelque impreſſion ſur l'eſprit des perſonnes raiſonnables : Les caracteres ſont mieux ménagés dans les Nouvelles Hiſtoriques, que l'on écrit aujourd'hui ; on ne les remplit plus de grandes avantures, ni d'événemens extra-

extraordinaires ; l'action la plus simple peut attacher le Lecteur par les circonstances dont elle est revêtue ; il entre dans tous les mouvemens, & dans toutes les inquiétudes de l'Acteur, quand on lui en a bien exprimé le caractere. S'il est jaloux, un regard de la personne qu'il aime, un souris, un tour de tête, la moindre complaisance pour un rival, le jettent dans de grandes agitations, que les Lecteurs sentent par contrecoup : S'il a une grande vertu, & qu'il tombe dans le malheur, sans se l'être attiré par sa faute ou par quelque indiscrétion, on en est attendri, on le plaint, on compatit à son infortune ; car la crainte & la pitié dans les Romans, comme dans la Tragédie, sont les deux ressorts qui remuent toutes les passions ; on se met, en quelque maniere à la place de ceux que nous voyions en quelque danger ; la part qu'on y prend, & la crainte de tomber dans de semblables malheurs, fait que l'on s'intéresse davantage à leurs avantures, parce que ces sortes d'accidens peuvent arriver

à

à tout le monde ; & ils nous touchent d'autant plus, qu'ils ont plus de rapport avec nous, & qu'ils sont des effets ordinaires de la nature.

Les Héros des anciens Romans n'ont rien de naturel ; tout est outré dans leurs caracteres, toutes leurs avantures tiennent du prodige, toutes leurs actions ont du merveilleux ; enfin ce ne sont pas des hommes. Un Prince seul attaqué par un grand nombre d'ennemis ou de brigands, bien loin de céder à la foule, fait des efforts incroyables de valeur, les bat, les met en fuite, délivre tous les prisonniers, & met à mort une infinité de gens pour mériter le titre de Héros. Un Lecteur sensé ne prend nulle part à ces avantures fabuleuses, ou du moins il n'en est que médiocrement touché, parce qu'elle ne sont point naturelles, & qu'on ne les croit pas. Les Héros des Romans modernes sont mieux caractérisés ; on leur donne des passions, des vertus, ou des vices, qui se sentent de l'humanité ; ainsi tout le monde se retrouve

dans ces peintures, qui doivent être précises, & marquées par des traits qui expriment nettement le caractere du Héros, afin que l'on ne s'y trompe pas, & que l'on connoisse d'abord sa qualité prédominante qui doit donner le branle à tous ses mouvemens & à toutes les actions de sa vie. C'est ce qui inspire au Lecteur de la curiosité, & une certaine impatience de voir la fin des incidens, dont la lecture cause un plaisir fort exquis, quand ils sont finement maniés. Les mouvemens du cœur en donnent encore davantage; mais il faut que l'Auteur ait une grande pénétration pour les bien démêler, & pour ne point se perdre dans ce labyrinthe: la plupart des Auteurs se contentent de peindre les hommes en général; ils les représentent avares, courageux, ambitieux, sans entrer dans le détail, & sans spécifier le caractere de leur avarice, de leur valeur, ou de leur ambition; ils ne sentent point ces différences délicates que les connoisseurs remarquent dans les passions: En effet le tem-

tempérament, les humeurs, les conjonctures donnent aux vices de nouvelles attitudes ; le tour de l'esprit, les mouvemens du cœur, les affections, les intérêts changent la nature des passions, qui sont différentes dans tous les hommes ; le génie de l'Auteur paroît merveilleusement, quand il développe nettement ces différences, & qu'il met sous les yeux du Lecteur des matieres presque imperceptibles, & qui échappent à la vue de la plupart des Auteurs ; parce qu'ils n'ont pas une connoissance assés exacte des replis, & des mouvemens du cœur humain ; & qu'ils ne connoissent que le gros des passions, dont ils ne font que des peintures générales.

Celui qui écrit une Histoire, vraie, ou fausse, doit marquer d'abord le temps, & la Scene, où les événemens se sont passés, afin que le Lecteur ne soit pas long temps en balance. Il faut aussi qu'il trace en peu de mots, le portrait des personnes qui ont une part considérable dans son Histoire, pour

 affec-

affectionner & intéresser le Lecteur. C'est une chose qui ne releve guères le mérite d'un Héros, que de le louer par les traits de son visage; ce détail bas & trivial rebute les personnes de bon goût: ce sont les qualités de l'ame qui doivent le rendre recommandable, & ce sont elles aussi qu'il faut décrire plus en détail, surtout dans le principal Héros; car il y a des Acteurs du second ordre, qui ne servent qu'à nouer l'intrigue; on ne doit pas les faire entrer en parallele avec les prémiers, ni leur donner des qualités qui les fassent également estimer. Ce n'est point par des expressions outrées, ni par des louanges entassées les unes sur les autres que l'on acquiert à ses Héros, l'estime du Lecteur; leurs actions doivent parler pour eux; c'est par-là, qu'ils se font connoître, & qu'ils se peignent eux-mêmes. Quoiqu'ils doivent avoir de rares qualités, ils ne les ont pas tous dans un degré égal; il est impossible qu'ils n'aient quelques imperfections, puisque ce sont des hommes; mais il ne

ne faut pas que leurs imperfections détruisent le caractere qu'on leur attribue. Si on les dépeint braves, généreux, liberaux, on ne doit pas leur attribuer des bassesses ni des lâchetés, parce que les actions démentiroient le caractere, & la vertu prédominante du Héros. Ce n'est pas que *Saluste*, qui est si heureux à bien peindre les hommes, dans le Portrait qu'il a fait de *Catilina*, ne le dépeigne en quelque façon prodigue, & avare tout ensemble: car il dit que cet homme ambitieux faisoit des profusions de son propre bien, & qu'il ravissoit le bien d'autrui avec une avidité extrême. Mais ces deux mouvemens qui paroissent contraires, étoient inspirés par le même esprit; c'étoient des effets de l'ambition deméfuré de *Catilina*, & du desir qu'il avoit de s'éléver par le secours de ses créatures sur les ruïnes de la République Romaine: un projet si vaste ne pouvoit être exécuté qu'avec de grandes sommes d'argent; ce qui obligeoit *Catilina* à faire toutes sortes de vexations pour en amasser de tous côtez. Tout

Tout Historien doit être extrémement desintéressé; ce n'est point à lui à louer, ni à blâmer les personnes dont il parle; il doit se contenter d'exposer les faits, laissant une liberté entiere au Lecteur, d'en juger comme il lui plaira, sans qu'il prenne le soin de disculper ses Héros, ou de faire leur apologie. Il n'est pas le juge du mérite de ses Héros; son emploi est de les représenter tels qu'ils sont, & de faire la peinture de leurs sentimens, de leurs mœurs, de leur conduite: il sort en quelque façon de son caractere, & de ce parfait desintéressement, quand il ajoûte aux noms des personnes qu'il introduit, des épithetes pour les blâmer, ou pour les louer. Il est peu d'Historiens, qui suivent exactement cette regle, & qui conservent cette indifférence dont ils ne peuvent s'éloigner, sans se rendre suspects de partialité.

Quoiqu'il faille beaucoup de génie pour bien écrire une Histoire; il ne faut pas cependant que l'Historien se serve toujours de tout son esprit, ni qu'il

qu'il s'épuise en Réfléxions délicates & spirituelles ; c'est une faute, que l'on reproche avec quelque justice, à *Corneille Tacite*, qui ne se contente pas de raconter les faits ; il emploie les Réfléxions de la politique la plus raffinée, pour trouver les raisons secrettes, & les causes cachées des événemens ; il y a cependant une différence à faire entre le rôle de l'Historien, ou du Héros ; car si c'est le Héros qui parle, il doit s'exprimer plus naïvement sans y affecter aucun raffinement, des pointes, des tours recherchés, parce qu'il parle sans préparation ; mais quand l'Auteur parle de son chef, il peut se servir d'un langage plus étudié, & choisir ses termes, pour mieux exprimer les choses, qu'il veut faire sentir. Les Réfléxions morales, les maximes, les sentences sont plus propres dans les discours faits pour instruire, que dans les Nouvelles Historiques, dont le but principal est de plaire ; ou si l'on y trouve quelques instructions, c'est plutôt par les peintures qu'elles font, que par les préceptes qu'elles donnent. Un

Un Historien habile ne doit pas se servir de la même méthode à la fin, qu'au commencement de son Histoire; il peut d'abord étaler des maximes, ne rapportant que peu de faits; mais quand il approche de la fin, la curiosité du Lecteur augmente, & il sent une secrette impatience de voir le dénoûment des actions. Un Historien, qui s'amuse alors à moraliser ou à faire des peintures, rebute un Lecteur impatient, qui s'empresse pour voir la fin des intrigues. Il faut aussi qu'il se serve d'un différent stile, dans le corps de l'ouvrage, que dans les conversations, qui doivent être écrites d'une maniere facile & naturelle. Les belles expressions, les tours élégans, ne conviennent guères au stile des conversations, dont le principal ornement consiste dans la naïveté & la simplicité, l'air naturel & sincere est préférable à une grande exactitude. On voit dans les anciens Auteurs, des exemples assés fréquens d'une espece de conversation qui semble choquer le bon sens; car il n'est pas natu-

naturel qu'un homme s'entretienne avec ſoi-même; on ne parle que pour communiquer aux autres ce que l'on penſe. Outre qu'il eſt aſſés difficile à comprendre comment un Auteur qui rapporte mot pour mot de pareilles converſations, a pu en être inſtruit pour les répéter avec tant d'exactitude. Ces ſortes de converſations ſont encore bien plus impertinentes, quand elles roulent ſur des ſujets étrangers, & qui ne ſont pas indiſpenſablement liés à l'Hiſtoire que l'on traite. Si ces converſations ſont longues, elles ennuient indiſpenſablement, parce qu'elles font perdre de vue, des perſonnes pour qui l'on s'intéreſſe, & qu'elles interrompent la ſuite de la narration.

C'eſt une néceſſité indiſpenſable de finir une Hiſtoire, pour terminer les inquiétudes du Lecteur qui s'eſt intéreſſé à la fortune des perſonnes dont on lui a décrit les avantures: on le prive d'un plaiſir fort délicat, quand on ne lui fait pas voir la fin d'une intrigue, qui lui a cauſé de l'émotion, & dont il attend

attend le dénoûment, soit qu'il soit heureux ou malheureux. Le but principal de l'Histoire est d'instruire; & d'inspirer aux hommes l'amour de la vertu ou l'horreur du vice par les exemples qu'on leur propose. Ainsi la conclusion de l'Histoire doit toujours renfermer quelque trait de Morale, qui affectionne à la vertu. Les personnes qui ont une vertu plus épurée ne sont pas toujours les plus heureuses; mais leur malheurs donnent de la pitié aux Lecteurs, & les attendrissent. Quoique le vice ne soit pas toujours puni, cependant on le dépeint avec des couleurs, qui en marquent la difformité, & qui font assés connoître, qu'il n'est digne que de châtimens.

Voilà, Madame, quelques Réflexions, qui pourront vous donner une idée générale de la méthode, que l'on doit observer en écrivant l'Histoire; ce n'est pas un Traité complet sur cette matiere; ce sont seulement quelques notions, qui pourront vous aider à faire le discernement des bons Auteurs d'avec

d'avec les médiocres, qui n'obſervent ni regles, ni bienſéances, qui confondent les caracteres, & qui les ſoutiennent mal, pendant tout le cours de leur Hiſtoire. Les Hiſtoriens modernes ne ſe mettent guères en peine de toutes ces maximes; ſoit qu'ils ne les connoiſſent pas, ou qu'ils manquent de génie; auſſi tout ce qu'ils écrivent, paroît ſi languiſſant & ſi ennuyeux, qu'il eſt impoſſible de réſiſter au dégoût que cauſe la lecture de leurs ouvrages. Il ne faut point qu'ils ſe diſculpent ſur la ſécchereſſe de notre Hiſtoire, qui eſt très-belle de ſon fond, & remplie de grands événemens. Si nous avions un corps d'Hiſtoire, écrit du même goût & du même ſtile, que les *Mémoires* de Mr. *de la Rochefoucault* ſont écrits; nous y trouverions le même agrément & le même plaiſir, que nous ſentons en liſant *Tite-Live*, *Sallufte*, ou *Corneille Tacite.*

Vous voulez, Madame, que je vous diſe, ſi la lecture des Romans doit être permiſe à une femme de la Cour qui a

paſſé

paſſé vingt-cinq ans : mon ſuffrage n'eſt pas d'un grand poids, Madame ; un homme qui n'a nul caractere, ni nulle autorité dans le monde, & qui n'eſt point Docteur, ne doit pas ſe mêler de décider ; ainſi je vous propoſerai mon ſentiment, bien moins comme une déciſion, que comme un ſimple éclairciſſement pour répondre à votre doute. Il me ſemble que les perſonnes raiſonnables ne doivent pas trouver un grand goût à lire des Fables faites à plaiſir, & qui ne ſont fondées, que dans l'imagination de l'Auteur, quoiqu'il raconte ces faits fabuleux, comme ſi c'étoient de véritables Hiſtoires. La Vérité eſt, à proprement parler, la nourriture de l'entendement ; il eſt dangereux de s'accoutumer à aimer la fauſſeté, & on s'y accoutume par la lecture des Romans. Car quoique les Héros des Romans ne ſoient pas toujours fabuleux ; quoiqu'une partie des actions qu'on leur attribue, ſoient des Hiſtoires véritables, cependant elles ſont accompagnées de tant de circon-

ſtances

ſtances fabuleuſes, qu'on ne peut plus diſtinguer la vérité, de la la fiction. Mais ce qui rend la lecture des Romans plus pernicieuſe, c'eſt que l'amour regne toujours dans ces ſortes de livres qui donnent de dangereuſes leçons à la jeuneſſe: L'Amour eſt une paſſion que nous ſommes obligés de combattre, & qu'il ne faut nullement flatter; les hommes ne ſont déja que trop foibles, pourquoi augmenter encore leur foibleſſe en la flattant par des exemples? Les Faiſeurs de Romans excuſent tout en faveur de l'amour, les paſſions les plus folles & les plus extravagantes ſont privilégiées; les actions les plus injuſtes ſont excuſées, pourvu que l'amour les autoriſe. Les expreſſions tendres & paſſionnées dont les Romans ſont remplis, font de mauvaiſes impreſſions ſur le cœur des jeunes perſonnes, qui ſe flattent de pouvoir inſpirer des paſſions auſſi violentes, que celles qu'on leur dépeint, & de mériter de pareils hommages & de pareils ſacrifices. Ce que je plains davantage, eſt le temps

que

que l'on perd à lire ces ſortes de livres, qu'on lit avec tant d'attachement, & qu'on ne peut quitter, quoiqu'ils ne contiennent qu'un tiſſu de contes inutiles, & qu'on n'y trouve que des perſonnages purement imaginaires. Si les Romans ont été recherchés & lus avec tant d'empreſſement, on ne doit pas conclure pour cela, que ce ſoient de bons livres ; Il faut bien plutôt conclure, que le nombre des ſots, des gens oiſifs & deſoccupés eſt plus grand que celui des ſages & des perſonnes raiſonnables. S'il y a un endroit par où les Romans puiſſent mériter quelque eſtime, c'eſt que les ſentimens y ſont touchés avec aſſés de délicateſſe ; ce ſont des tableaux, qui expoſent aux yeux ce qu'il y a de plus caché & de plus myſtérieux, dans les penſées & dans le cœur des hommes. On trouve quelquefois dans ces ſortes de livres, de très-beaux ſentimens de Morale, & des maximes d'une haute vertu, ſoutenues par des exemples, qui ne manquent jamais de faire quelque impreſ-

ſion

ſion ſur l'eſprit des Lecteurs. Enfin comme l'eſprit humain ne peut pas toujours être attaché à des occupations ſérieuſes, je crois que l'on peut, en quelque maniere, permettre aux honnètes gens, la lecture de ces Fables, pour ſe délaſſer, pourvu qu'ils ne les liſent que par amuſement, & non pas avec une avidité qui leur faſſe négliger tout le reſte. A le bien prendre, on pourroit retirer la même utilité de la lecture des Romans, que de la Tragédie; quoique les perſonnages, & les événemens ſoient purement de l'invention de l'Auteur, nous ne ſommes pas tant excités à la vertu par l'autorité des perſonnes qui l'ont pratiquée, que par l'attrait de la vertu même. Les Héros ne ſont repréſentés dans les Romans que par leurs beaux côtés; on n'y montre point leurs défauts; on releve l'éclat de leurs vertus par les circonſtances qu'on y ajoûte, parce que l'Auteur n'eſt pas gêné à ne dire préciſément que la vérité comme dans l'Hiſtoire. Ces Hommes extraordinaires,

que l'on propose comme des modeles de vertu, doivent se sentir des foiblesses de l'humanité, comme les autres hommes; mais il faut que leur vertu soit toujours plus forte que la passion. Si l'amour & l'ambition sont les principes de toutes les grandes actions des Héros que l'on introduit dans les Romans; c'est qu'en effet ces deux passions sont les grands ressorts de la plupart des événemens de la vie humaine; ce sont des passions nobles, qui excitent de grands sentimens dans les hommes, & qui les animent à faire des actions héroiques. L'amour des Héros de Romans est exemt de toute grossiéreté, & ne les porte jamais à rien faire contre leur devoir. Si quelq'un s'oublie, on le dépeint avec des couleurs capables de lui attirer les mépris de tout le monde; enfin pour donner plus d'horreur du vice, on ne le laisse jamais impuni. Sur ce principe la lecture des Romans n'est peut-être pas aussi dangereuse que mille gens se l'imaginent: mais il faut les lire avec quel-

quelque précaution, & comme une espece d'amusement, sans que cette lecture puisse préjudicier à nos occupations essentielles. Voilà, Madame, à peu près, ce que je pense de la lecture des Romans; mais pour permettre ou pour défendre ces sortes de livres, il faudroit connoître en particulier le tempérament de chaque personne; il faut raisonner en cela comme de la Comédie & des autres Spectacles: bien des gens les voient innocemment, & sans que leur vertu en soit blessée; mais cette regle n'est pas générale; car il est certain qu'ils font de très-mauvaises impressions sur le cœur de bien d'autres, qui en sortent l'imagination gâtée, & toute occupée de ce qu'ils ont vu & senti. Pour vous, Madame, qui êtes naturellement sérieuse, & réservée; qui vous appliquez à tous vos devoirs, qui entrez dans le détail de toutes vos affaires, qui ne vous écartez jamais des regles d'une exacte bienséance; je crois que pour vous amuser, & pour vous délasser l'esprit de la gêne que donne

une vie toujours appliquée, vous pouvez lire quelquefois des Romans sérieux, quand ils ne blessent point les bienséances, & les bonnes mœurs, tels que sont ceux que l'on a attribués à Mr. *de la Rochefoucault*, & à Madame *de la Fayette*: & assister de temps en temps aux Spectacles, quand les piéces que l'on y représente, sont bien épurées, & telles que sont la plupart de celles que le célebre M. de *Corneille* a données au Public.

C'est une connoissance digne de votre curiosité, Madame, que de vouloir apprendre en quel temps les Monarchies ont commencé, & depuis quand les hommes ont bien voulu se donner des Maîtres. Depuis *Adam* jusqu'au déluge, c'est-à-dire pendant l'espace de plus de seize cens ans, les hommes vécurent dans une parfaite liberté, & une parfaite indépendance. Chaque famille étoit comme un petit Etat, dont le pere étoit le Chef, qui ne connoissoit point d'autre Superieur. Comme ces prémiers hommes encore tout bru-

brutes, & tout grossiers vivoient sans ambition ; leurs desirs étoient bornés par les limites de leurs héritages ; ils n'avoient pour toutes richesses que quelques troupeaux, qui servoient à les nourrir, & à les vêtir. C'est une erreur de croire que ces prémiers hommes vécussent dans une grande innocence ; ils étoient si méchans & si corrompus ; ils commettoient des crimes si noirs & si abominables, que Dieu fut obligé de les exterminer dans un déluge universel. Depuis ce temps-là les trois enfans de *Noé*, que Dieu avoit conservés avec leurs femmes, pour repeupler le monde, partagerent entre eux la terre, & furent les Chefs des différens Peuples, qui se répandirent dans tout l'univers. Ce fut environ ce temps-là, que les hommes perdirent leur liberté. *Nemrod*, homme remuant, & l'ennemi du repos, ne se contentant pas de son patrimoine, voulut usurper les terres de ses voisins, & après avoir envahi leurs héritages, il les soumit à sa domination, & se fit une espece d'Empire à

Babylone. Ce n'est donc point par leur choix, que les hommes se sont donné des Maîtres; ils ont été mis sous le joug, par la force, & par la violence des prémiers Conquérans. Le mauvais exemple de *Nemrod* encouragea encore quelques autres qui se firent Rois aux dépens de la liberté publique. Les armes que les hommes avoient d'abord inventées pour se défendre contre les bêtes farouches, furent tournées contre les hommes mêmes, & servirent à les assujettir. *Ninus*, fils de *Bel*, fonda le prémier Empire des *Assyriens*, dont le siége fut établi à *Ninive*, ville ancienne, & déja célebre. Quelques Auteurs ont cru que l'Empire des prémiers *Assyriens* a duré pendant treize cens ans. Ce fameux Empire tomba par la mollesse de *Sardanapale* qui se plongea dans toutes sortes de débauches & de voluptés. Les *Medes* se revolterent les prémiers contre ce Roi efféminé; tous les autres peuples, ses sujets, le mépriserent, à leur exemple, & reduisirent *Sardanapale* à de si grandes

des extrémités, qu'il fut contraint de ſe bruler lui-même avec ſes femmes complices de ſes débauches. Trois Royaumes ſe formerent des débris de ce grand Empire ; le Royaume des *Medes* fut très floriſſant. Peu des temps après la mort de *Sardanapale*, le ſecond Empire *Aſſyrien* commença, dont *Ninive* fut la Capitale. Le Royaume de *Babylone* eſt très célebre dans l'Hiſtoire-ſainte, parce que Dieu ſe ſervit ſouvent des armes de ces Rois idolâtres pour châtier l'idolâtrie, & les autres crimes de ſon peuple. *Achaz*, Roi de Juda preſſé par ſes ennemis implora le ſecours du prémier Roi d'*Aſſyrie*, ou de *Ninive*, & apprit, par ce moyen, aux *Aſſyriens* le chemin de la *Judée*, qu'ils ravagerent pluſieurs fois, & dont ils firent enfin la conquête : ils pillerent le fameux Temple de *Salomon*, où ils trouverent des richeſſes immenſes, & un amas prodigieux de vaſes d'or & d'argent deſtinés aux ſacrés Myſteres ; ils emmenerent à *Ninivé* & à *Babylone* les Juifs captifs ; *Salmanazar* renverſa de

 fond

fond en comble le Royaume d'*Israël*. *Romulus* & *Rémus*, sortis de Rois d'*Albe*, fonderent la ville de *Rome*, Capitale de l'Empire Romain environ 753 ans avant JESUS-CHRIST. *Cyrus* Général de l'Armée de *Cyaxare*, que le Prophete *Daniel* appelle *Darius le Mede*; *Cyrus*, dis-je, fils de *Mandane*, & de *Cambyse*, Roi de *Perse*, après plusieurs grandes victoires, réunit le Royaume des *Perses* à celui des *Médes*, devint le Maître de tout l'*Orient*, & fonda le plus fameux Empire qui eût été jusqu'alors dans le monde. Quoique les *Medes* fussent déja puissans avant que *Cyrus* eût réuni les deux Monarchies; cependant leur puissance n'égaloit pas à beaucoup près celles des Rois de *Babylone*, que *Cyrus* vainquit par les forces réunies des *Medes* & des *Perses*. Ce grand Prince ne se vit pas plutôt Maître de ce vaste Empire, qu'il permit aux Juifs, captifs depuis plusieurs siecles, de retourner en *Judée* sous la conduite de *Zorobabel*, & de rebâtir le Temple de *Jerusalem*. La Famille de

Cyrus

Cyrus s'éteignit au bout de quelque temps. *Darius* fils d'*Hystaspe*, que quelques-uns croient avoir été l'*Assuérus*, dont il est parlé au livre d'*Esther*, fut élevé à l'Empire. Ce fut pendant le regne de *Darius*, que *Rome* & *Athenes* devinrent des Républiques, après avoir chassé leurs Tyrans. La mort de *Lucrece*, qui avoit été violée par *Sextus*, fils de *Tarquin* le Superbe, anima les *Romains* à la vengeance, & leur inspira le dessein de se mettre en liberté; les Rois furent bannis pour toujours; & *Rome* devenue libre, fut gouvernée par des Consuls. Peu s'en falut qu'*Athenes* ne fût accablée par la puissance des *Perses* dès le commencement de sa liberté; *Darius* envoya une Armée formidable contre la *Grece*; mais cette Armée fut détruite dans la plaine de *Marathon* par *Miltiade*, qui ne commandoit que dix mille hommes. *Xerxès*, fils de *Darius* fit de nouveaux efforts pour vanger l'affront que les *Perses* avoient reçu par une si grande défaite; mais il n'eut pas un meilleur succès

que ſon pere: ſon Armée composée de onze cens mille hommes, fut arrêtée au paſſage des *Thermophyles* par trois cens *Lacédémoniens*, que *Léonidas*, Roi de *Sparte*, conduiſoit. L'Armée navale de *Xerxès* fut battuë auprès de *Salamine*; *Xerxès* lui-même fut tué la même année par *Artaban* ſon Capitaine des Gardes. Cependant les *Macédoniens*, deſtinés à renverſer l'Empire des *Perſes*, commençoient à ſe ſignaler ſous *Philippe*, pere d'*Alexandre* le Grand: & après vingt ans de victoires, il ſe rendit enfin Maître de toute la *Grece*, par la Bataille de Cheronée, qu'il gagna ſur les *Athéniens* & ſur leurs Alliés. *Alexandre*, qui n'avoit alors que dix-huit ans, fit des prodiges de valeur pendant la Bataille. Après tant de ſuccès, *Philippe* forma le deſſein d'abattre la puiſſance des *Perſes*, & ſe fit nommer Capitaine Général des Troupes de la *Grece*; mais il fut aſſaſſiné au milieu d'un Feſtin par *Pauſanias*. *Alexandre*, qui n'avoit pas moins de courage, ni d'ambition que ſon pere, ſe mit à la tête

tête de ſes *Macédoniens*, & des autres *Grecs* qui s'attacherent à ſa fortune ; il attaqua *Darius* Roi de *Perſe* qu'il vainquit en trois Batailles rangées ; & après avoir porté ſes armes victorieuſes juſqu'aux *Indes*, il vint mourir à *Babylone* à la fleur de ſon âge, & au milieu de ſes triomphes.

Vous voyez, Madame, d'un coup d'œil, comment les Monarchies ont ſuccedé les unes aux autres, & quels ont été les Empires, qui ſe ſont rendus les plus célebres, en commençant peu de temps après le déluge ; car pendant ſeize cens ans, les hommes avoient vécu ſans Rois. Les *Aſſyriens*, les *Medes*, les *Perſes*, les *Grecs*, & les *Romains*, ſe ſont rendus tour à tour redoutables par la grandeur de leur puiſſance, & par le nombre de leurs victoires. Depuis que l'ambition de certains hommes leur inſpira le deſſein de s'élever au deſſus des autres, & de les aſſujettir, le peuple a toujours été la victime des plus forts, qui ſe ſont diſputé l'Empire du monde, & qui ont cimenté leur autorité par le ſang des malheureux.

Après la mort d'*Alexandre*, on ne trouva personne capable de lui succeder, & de réunir sous un même Chef une puissance si étendue. Ce vaste Empire fut partagé en plusieurs Roiaumes; ses plus fameux Capitaines partagerent sa depouille, & massacrerent tous ses proches, son frere, sa mere, ses femmes, ses enfans, ses sœurs, pour se maintenir avec plus de sureté dans leur usurpation. Les *Romains* après avoir dompté toute l'*Italie*, songerent à étendre leurs conquêtes au dehors, & formerent le dessein d'abattre la puissance de *Carthage*, qui leur paroissoit formidable. *Regulus* la réduisit à de grandes extrémités; mais enfin il fut battu & pris par *Xantippe*, *Macédonien*, qu'ils avoient appellé à leur secours, & fait Général de leur Armée. Cependant *Carthage* fut obligée de céder, & de payer tribut à la République *Romaine*. *Hannibal* fils d'*Hamilcar* mit tout en œuvre pour réparer les pertes de sa Patrie, & pour lui faire reprendre l'ascendant qu'elle avoit eu autrefois sur la Répu-

République *Romaine.* Il n'avoit que 25. ans, lorſqu'on lui donna le commandement des Troupes Carthaginoiſes, après la mort d'*Haſdrubal.* Il abandonna l'*Eſpagne* où il étoit Gouverneur, & vint fondre comme un torrent, ſur l'*Italie.* Quatre grandes batailles qu'il gagna, ne purent abattre entierement la puiſſance Romaine; mais ſes Généraux, malgré tant de pertes, la ſoutinrent contre la puiſſance, le courage, l'adreſſe, & le bonheur d'*Hannibal.* Le jeune *Scipion*, à l'âge de 24. ans, pour diviſer les troupes & les forces des *Carthaginois*, alla porter la guerre en *Eſpagne*, où ſon Pere & ſon Oncle venoient de périr. En peu de temps, il chaſſa d'*Eſpagne* les *Carthaginois*; il les pourſuivit juſque dans l'*Afrique*; de ſorte que *Carthage* au deſeſpoir eſt contrainte de rappeller d'*Italie Hannibal* comme ſa derniere reſſource: il ne put ſauver ſa Patrie: ce vieux Guerrier fut vaincu par un jeune Conquérant: il tâcha de ſoulever tout l'*Orient* contre les *Romains*;

mais ils défirent tous ceux qui oserent se déclarer pour *Hannibal*, qui s'empoisonna de desespoir, pour ne pas tomber vif entre les mains de ses ennemis, qui vouloient obliger *Prusias* Roi de *Bithynie* à le leur livrer. Depuis que *Carthage* eut été renversée, les *Romains* ne trouverent plus de puissance capable de leur résister. La plupart des Royaumes devinrent des Provinces *Romaines : Paul-Emile* s'empara de celui de *Macédoine*, qui avoit duré sept cens ans. *Attalus*, Roi de *Pergame*, fit, par son testament, le Peuple Romain héritier de ses Etats. L'Empire s'agrandissoit & florissoit au dehors, les divisions intestines le mirent souvent à deux doigts de sa perte; les *Gracques*, Tribuns du Peuple, qu'ils corrompoient par des largesses excessives, firent tous leurs efforts pour renverser la République; mais ce dessein les fit périr. *Marius* & *Sylla*, si fameux par leurs victoires, conçurent le même dessein, que les *Gracques*, & firent couler, pour contenter leur ambition, des ruisseaux de

de ſang. *Sylla* eut l'avantage ſur *Marius*, & devint le Tyran de ſa Patrie; mais enfin il renonça volontairement à la Dictature qu'il avoit uſurpée par la force, & ſe remit dans l'ordre de ſimple Citoyen: mais ſon abdication volontaire ne fit pas ceſſer le mal. *Sertorius*, dans l'*Eſpagne*, *Catilina*, dans l'*Italie*, prirent les armes contre *Rome* dans le deſſein de l'aſſervir. *Sertorius* fut battu par le grand *Pompée*; l'éloquence du Conſul *Cicéron*, plutôt que ſon courage, ruina les forces & le parti de *Catilina* dans l'*Italie*. L'ambition ou la jalouſie de *Pompée* & de *Céſar*, renouvella toutes les factions; le prémier avoit aſſujetti l'*Orient*; l'autre avoit réuni les *Gaules* à l'Empire Romain; ces deux rivaux ne pouvoient ſe ſouffrir; ils déciderent de l'Empire du monde dans la Bataille de *Pharſale*; ce jour fut le dernier de la République *Romaine*, qui perdit ſa liberté, & qui fut éteinte ſans reſſource. Tout l'Empire fut contraint de plier ſous l'autorité de *Céſar*, que les *Romains* maſſacrerent

rent dans le Sénat même, pour s'affranchir de sa tyrannie ; mais la mort de ce grand Capitaine, bien loin de leur rendre la liberté, les plongea dans un labyrinthe de malheurs, dont ils ne purent jamais sortir. *Marc-Antoine*, *Lépide*, *César-Octavien*, qui fut dans la suite surnommé *Auguste*, partagerent entre eux toute l'autorité, & remplirent *Rome* & l'Empire de sang pendant le Triumvirat.

Auguste après s'être défait de ses Rivaux, demeura seul Maître des affaires, & de la République ; après plusieurs victoires signalées qu'il remporta par lui-même, ou par ses Généraux, il remit le calme dans l'Univers, & ferma le Temple de *Janus*. Ce fut durant le regne de ce Prince pacifique, que JESUS-CHRIST vint au monde, pour pacifier le Ciel avec la Terre, environ 4000. ans depuis la création d'*Adam*. *Auguste* seul Maître du monde adopta *Tibere* pour son successeur à l'Empire, qui devint héréditaire dans la maison des *Césars*, & s'y maintint avec gloire pen-

pendant plus de cent cinquante ans, juſqu'à ce que la foibleſſe des derniers Empereurs le laiſſa inonder par les Barbares. Les *Gots*, autrefois appellés les *Getes*, entrerent dans l'*Europe*; l'Orient ſe vit déſolé par les *Scythes* Aſiatiques & par les *Perſes*. Ce qui fut de plus déplorable, c'eſt que trente Tyrans qu'on vit s'élever tout d'un coup dans l'Empire, le démembrerent entierement, & firent partout d'horribles ravages; les *Germains*, & les *Francs* n'en firent pas moins de leur côté pour tâcher d'entrer dans les *Gaules*. Le grand nombre de Barbares, qui attaquoient l'Empire Romain, fut cauſe que *Dioclétien* aſſocia *Maximien* pour Collegue; ces deux Princes adopterent encore *Conſtantius-Chlorus*, & *Galérius*. *Dioclétien* rebuté de tant de fatigues & de mauvais ſuccès, qu'il avoit eus, en perſecutant les Chrétiens, dont le nombre redoubloit à meſure que l'on en faiſoit mourir davantage, ſe démit tout à fait de l'Empire, ſoit qu'il le fît volontairement, ou qu'il y eût été forcé par *Galérius*

lérius ſon Gendre: *Maximien* ſuivit l'exemple de *Dioclétien*, qui l'avoit adopté; mais il s'en repentit bientôt après. Chacun de ces Empereurs avant que de renoncer à l'Empire, créa un Céſar pour lui ſucceder; mais ce grand nombre d'Empereurs & de Céſars étoit fort à charge à l'Empire, & cauſoit de grandes diviſions. *Conſtantius-Chlorus*, pere du jeune *Conſtantin*, eut en partage l'*Eſpagne*, les *Gaules*, & la *Grande Bretagne*; ſon fils que Dieu avoit deſtiné pour faire ceſſer les perſécutions, en embraſſant le Chriſtianiſme, épouſa *Fauſta*, fille de *Maximien*, qui avoit quitté ſa retraite, pour reprendre le ſoin des affaires; il reçut humainement ſon Beaupere auprès de lui dans les *Gaules*, où il s'étoit retiré pour chercher un azyle après avoir été chaſſé de *Rome* par ſon propre fils. Le grand *Conſtantin* après avoir délivré l'Empire, des tyrans qui le déchiroient, embraſſa publiquement le Chriſtianiſme; mais ſoit que le ſéjour de *Rome* lui fût deſagréable, ou que le Sénat lui fût ſuſ-

ſuſpect, il ſe retira à *Byzance*, qu'il fit rebâtir, & qu'il appella *Conſtantinople*. En mourant, il partagea l'Empire entre ſes trois fils, *Conſtantin*, *Conſtance*, & *Conſtant*, qui firent la guerre pour les limites de leurs partages. Ces guerres qui ſe perpetuerent ſous leurs Succeſſeurs, furent funeſtes au bonheur, & au repos de l'Empire, & donnerent occaſion aux Barbares d'y entrer de tous côtés. Les *Gots* ravagerent l'*Italie*; les *Vandales* occuperent une partie de la *Gaule*, & de l'*Eſpagne*, laiſſant dans tous les lieux, où ils paſſoient, des marques ſanglantes de leur barbarie. *Alaric*, Prince Arien, prit & ravagea *Rome*; il épouſa *Placidie*, ſœur de l'Empereur *Honorius*, dont l'humeur douce & complaiſante adoucit extrémement l'humeur féroce de ſon Epoux. Les *Francs* qui avoient été pluſieurs fois repouſſés, firent de nouveaux efforts pour s'ouvrir les chemins des *Gaules*, & y reüſſirent ſous la conduite de *Pharamond*, fils de *Marcomir*. Ce fut environ l'an 420, depuis la naiſſance de JESUS-CHRIST,

CHRIST, que la Monarchie Françoise s'établit sur les débris de l'Empire Romain, qui étoit alors réduit à de grandes extrémités.

Vous pouvez, Madame, voir dans les Historiens *François* l'établissement, les progrès, la grandeur de cette célebre Monarchie, qui est la plus célebre & la plus ancienne de toutes celles qui sont au monde. Mais dans le dessein, où vous êtes, Madame, d'apprendre parfaitement l'Histoire, pour vous amuser, dites-vous, quand vous serez vieille, & que vous aurez moins de goût, & moins d'empressement pour le monde: je ne vous conseille pas de commencer cette étude par la lecture des Historiens particuliers. Je crois qu'il seroit plus à propos de remonter un peu plus haut, & de commencer par l'Histoire *Grecque*; car vous m'avez dit, Madame, que les Héros de ce païs-là étoient plus à votre goût, que tous les autres; & qu'à l'exemple d'une Dame fort illustre, vous aviez une merveilleuse tendresse pour *Alexandre* le Grand,

Grand. Lisez donc, Madame, *Hérodote*, *Thucydide*, & *Xénophon*. La précaution que vous avez prise d'apprendre le Latin, ne vous sera pas inutile pour la lecture des Historiens, qui ne sont pas encore traduits, ou qui le sont mal; quoiqu'il y ait peu de bons Auteurs, qui n'aient été traduits en notre Langue; & nous pouvons dire, sans trop flatter notre Nation, qu'un *François* peut devenir habile en quelque genre d'Erudition que ce soit, sans le secours des Langues étrangeres. Vous avez-déja lu *Plutarque*, Madame; si vous voulez le parcourir une seconde fois, & reprendre les Vies de ses Hommes illustres, ne les lisez pas de suite comme vous avez fait; mais lisez-les à mesure qu'ils entreront dans le corps de l'Histoire que vous lirez actuellement. Ce qui vous embarrassera davantage, Madame, dans la lecture de l'Histoire, c'est le peu de connoissance, que vous avez de la Géographie & de la Chronologie; deux choses absolument nécessaires pour avoir une connoissance exacte de l'Histoire, & pour se former une idée nette

nette des temps & des lieux, où les événemens se sont passés. Il est bon de vous avertir, Madame, qu'il faut lire *Hérodote* avant *Thucydide*, pour garder un ordre méthodique; vous n'oublìrez pas de lire *Quinte-Curse*, quoiqu'on doute si c'est une Histoire ou un Roman fait à plaisir; mais vous prenez trop de part aux avantures de votre Amant le Grand *Alexandre*, pour ne pas lire avec plaisir tout ce qui peut vous faire souvenir de lui. Quoique vous ayez moins de goût pour les *Romains*, que pour les *Grecs*; je ne doute nullement, Madame, que vous ne trouviez leur Histoire plus belle; elle est mieux écrite, avec plus d'ordre, & plus de délicatesse. Si vous commencez par *Justin*, il vous donnera une idée de l'Histoire universelle. *Plutarque* ne vous sera pas d'un moindre secours, pour l'Histoire *Romaîne* que pour la *Greque*, & vous le lirez en observant la même methode, c'est-à dire, en lisant les Vies particulieres de ses Hommes illustres, à mesure qu'ils entreront dans l'Histoire

toire générale. Quel plaiſir ne trouverez-vous point, Madame, dans la lecture de *Tite-Live*, qui eſt, à mon ſens, le meilleur, le plus ſenſé, & le plus agréable de tous les Hiſtoriens qui aient jamais écrit: ſon ſtile a une douceur, & une grace inimitable; ſes raiſonnemens ſont ſolides, ſes portraits ſont vifs & reſſemblans, ſes vues & ſes lumieres ſont étendues, ſes connoiſſances n'ont point de bornes, car il parle de tout avec la même facilité, & le même agrément; enfin toute ſon Hiſtoire ſe reſſent de la beauté de ſon génie. La ſeconde Décade de cette excellente Hiſtoire ne ſe trouve plus: c'eſt une perte, que l'on ne ſauroit aſſés regretter; l'épitome, qui nous reſte, ne la remplace qu'imparfaitement; ne laiſſez pas de la lire, auſſi-bien que les cinq livres de *Polybe*. Liſez *Saluſte*, Madame, c'eſt un Hiſtorien agréable, & fleuri; ce ne ſont que des morceaux d'Hiſtoire, mais qui ſont traités avec beaucoup d'art & de délicateſſe: la conjuration de *Catilina*, & les portraits qu'on

qu'on y trouve, sont, à mon sens, autant de chef-d'œuvres. Les *Commentaires de César*, de la guerre des Gaules, & de la guerre civile, vous feront aussi beaucoup de plaisir. Vous avez déja lu, Madame, les lettres de *Cicéron* à son ami *Atticus*; lisez-les encore une fois, Madame, par rapport à l'Histoire; elles vous apprendront les causes cachées de plusieurs événemens très-curieux; vous y trouverez des détails que l'on ne trouve point partout ailleurs: ce grand Homme découvre sans façon à son ami, les sentimens qu'il avoit de la guerre civile, & fait le portrait des Personnes considérables, qui y avoient le plus de part, & découvre les secrets ressorts, qui les faisoient agir par rapport à leurs intérêts particuliers, sans se soucier des malheurs, qu'ils alloient attirer sur la République par la guerre intestine, dont elle devoit être déchirée. Après avoir lu *Florus*, qui conduit son Histoire jusqu'au commencement d'*Auguste*, vous lirez dans *Suétone* la Vie des douze prémiers Césars. De

tous

tous les Historiens Romains, celui qui m'a le plus touché, c'est *Velleius Paterculus*, il est inimitable à bien peindre les hommes: son Livre n'est pas une Histoire suivie, quoiqu'on y trouve un abregé de l'Histoire depuis les prémiers temps du monde jusqu'à la seizième année de *Tibere*; mais il faut l'avouer, que les lambeaux de cette Histoire, si l'on peut parler de la sorte, sont préférables à un Ouvrage de longue haleine. Il n'est pas besoin, Madame, de vous recommander les Annales de *Tacite*; il y a long temps que vous connoissez, & que vous chérissez cet Historien. *Dion* a commencé son Histoire aux derniers temps de la République, & la conduit pendant plus de deux siecles. L'Histoire d'*Hérodien* rentre en partie dans celle de *Dion*; il décrit les causes de la décadence de l'Empire Romain, de la destruction de la République, & de l'établissement de la Monarchie.

Voilà les Auteurs qui méritent d'être lus avec plus d'attention; il y a en-

 core

core plusieurs autres Historiens, que vous ne passerez pas sans leur faire l'honneur de les lire. Je vous recommande principalement les Antiquités Judaïques de *Joseph*, & la guerre contre les Juifs par *Vespasien*. Vous ne trouverez pas, Madame, le même goût ni le même agrément dans nos Historiens, que dans les *Grecs* & les *Romains*; il faut cependant lire l'Histoire de *France*; car il seroit honteux de savoir ce qui s'est passé à *Athenes* & à *Rome*, & ignorer ce qui s'est fait de plus grand & de plus considérable aux environs de *Paris*. Vous lirez donc *Mezeray*, malgré l'ennui & le dégoût que vous causera cet Historien, mais contentez-vous d'en lire l'abrégé.

Pour ce qui regarde les Remarques historiques, que l'on doit faire en lisant les Auteurs, & dont vous me demandez des exemples, Madame, chacun les fait à son goût : les uns qui aiment la Chronologie, se contentent de remarquer les dattes des événemens : les autres sont plus touchés de la Morale, & de

de tout ce qui concerne les mœurs ; d'autres ne veulent retenir que des faits ſurprenans, des gains de bataille, des renverſemens d'Empires, des captivités de Rois qui ſont chaſſés de leurs Etats ; Pour moi, j'aime fort à connoître le génie, le goût, les mœurs des Nations, & à m'inſtruire de leurs loix, de leurs coutumes, de leurs manieres, de leur Politique, de leur Religion. Comme il eſt impoſſible de retenir tout ce que l'on lit, il faudra, Madame, marquer ſur votre Recueil, & ſur une eſpece de Journal, les actions principales que raconte votre Auteur, & le temps auquel ces actions ſe ſont paſſées. Puiſque vous voulez abſolument que je vous cite des exemples, je vous rapporterai quelques traits tirés de l'Hiſtoire ancienne & moderne, ſans y garder aucun ordre ni de Chronologie, ni de Géographie, les jettant ſur le papier, à meſure qu'ils ſe preſenteront à ma mémoire. Peut-être même que cette confuſion & ce deſordre rendra ces citations plus agréables. Je vous l'avoue, Madame,

dame, que je ſuis fort touché du flegme & de la fermeté que *Philippe II.* fit paroître, lorſqu'on lui vint dire que ſa Flotte, qui lui avoit tant coûté de millions, & qu'il nommoit l'*invincible*, avoit péri aux côtes d'*Angleterre*; ce Prince étoit alors dans ſon cabinet, où il écrivoit une Lettre; il dit avec un grand ſang froid, à celui qui lui apprenoit la déroute de ſa Flotte, & ſans marquer aucune émotion; „Qu'il ne l'avoit pas „envoié combattre contre les vents; & il continua d'écrire avec ſa prémiere tranquillité. Voilà ſans doute un exemple d'une rare modération; & il faut être bien Maître de ſoi & des mouvemens de ſon cœur, pour ne faire paroître aucune impatience dans une avanture ſi extraordinaire. Vous pourrez, Madame, remarquer auſſi bien que moi, en liſant l'Hiſtoire *Greque*, une belle réponſe, que fit un jour *Agéſilas* à quelqu'un de ſes amis à qui il avoit promis une grace: mais ce grand homme ayant reconnu depuis, que ce qu'on lui demandoit, bleſſoit les loix de l'équité,

quité, il répondit à cet ami, qui le pressoit de lui tenir parole: „Si ce que „vous demandez, est juste, je l'ai promis; s'il ne l'est pas, je ne me suis pas „engagé à vous l'accorder: en effet quoique la parole d'un Prince doive être inviolable, ils ne sont point obligés de la tenir, quand ce qu'ils ont promis, est injuste ou déraisonnable, ou que l'on s'est servi de quelque artifice pour les surprendre. L'Empereur *Auguste* fit paroître un jour combien il étoit humain & facile. Un soldat qui l'avoit bien servi pendant la guerre contre *Marc-Antoine*, pria l'Empereur de le défendre contre l'injustice de ses ennemis, qui tâchoient de l'opprimer, & qui lui avoient suscité un Procès injuste. L'Empereur donna l'un de ses Courtisans au soldat, pour le mener chez ses Juges; le soldat ne fut pas content de la démarche d'*Auguste*, & lui dit avec la liberté d'un soldat Romain: „Seigneur, je n'en ai pas usé de la sorte „à votre égard, lorsque vous étiez en „péril dans la Bataille *Actiaque*: j'ai

„combattu en perſonne pour vous ; & „j'ai eu tout le corps couvert de bleſ- „ſures. Cette eſpece de reproche, loin de chagriner *Auguſte*, l'affectionna de plus en plus au ſoldat : il alla lui-même au Barreau pour le défendre. Il y a quelque choſe de grand dans le procédé d'*Auguſte* : & je ſuis ſûr, Madame, qu'une telle action ſera aſſés de votre goût. Vous n'approuverez pas moins une réponſe que fit *Caton* au grand *Pompée*, qui lui demandoit ſa fille en mariage ; Ce fier Républicain lui répondit, „qu'il ne lui donneroit jamais „des ôtages contre la République. *Pompée* étoit alors ſoupçonné de vouloir opprimer la liberté des *Romains* ; voilà pourquoi *Caton* refuſa d'entrer dans ſon alliance, quoiqu'elle lui eût été très-honorable à lui & à toute ſa Famille. Je ne ſai, Madame, ſi les *Grecs* & les *Romains* avoient plus de mérite, plus de fierté, ou plus de vertu que nous n'en avons ; mais ils ont laiſſé échapper des paroles & des actions, qui marquent beaucoup de grandeur d'a-

me ;

me ; par exemple, ce que fit *Periclès* à un homme, qui l'avoit insulté en plein Barreau, est l'une de ces choses qui me touchent infinîment. Ce malhonnète homme le poursuivit jusqu'à son logis, en lui disant toujours des injures, que *Periclès* écoutoit sans y répondre : il fit plus ; car la nuit étant survenue, il ordonna à l'un de ses gens de prendre un flambeau pour reconduire l'autre, & pour l'éclairer jusqu'à sa maison. C'étoit se vanger assés fierement des brusqueries & de la malhonnêteté de celui qui l'avoit insulté, & qui devoit mourir de honte de se voir traité par *Periclès* avec tant de civilité. La grandeur de courage, que fit paroître le Prince *de Condé*, Protecteur des Huguenots, dans une occasion fort chagrinante, est digne d'une ame Romaine. Il étoit sur le point de livrer bataille à l'Armée Royale ; un des principaux Officiers de son parti, monté sur un cheval fougueux, s'approchant du Prince pour lui rendre compte de quelque commission qu'il lui avoit donnée, ce cheval, d'une

 ruade,

ruade, lui cassa la jambe: On voulut „faire retirer le Prince: Non, non, *dit-„il sans s'allarmer*, nous n'avons pas „besoin de jambes pour combattre; „nous n'avons besoin que de bras. Cette réponse marque une ame bien héroïque, & une fermeté inébranlable. J'ai presque envie, après ces exemples, de me dédire, Madame, de ce que j'ai avancé, que les *Grecs* & les *Romains* avoient plus de grandeur d'ame, que les Modernes. Voici un autre exemple d'un héroïsme qui ne regarde pas la guerre, mais qui ne laisse pas d'être d'un grand prix: Un de ces illustres Modernes, dont je parle, avoit prié à souper une personne d'une grande distinction: on se mit à jouer après le repas; l'étranger parioit une somme considérable; celui qui donnoit le repas, brouilla ses cartes, comme s'il eût perdu, quoiqu'il gagnât: l'un de ses Gentils-hommes lui dit, quand la compagnie se fut retirée, qu'il n'avoit pas pris garde à son jeu, & qu'il avoit gagné: „Je le savois bien, *répondit-il*; mais je

„je ne voulois pas lui gagner ſon ar-„gent, ni lui faire payer ſon ſoupé. Ce grand deſintéreſſement marque je ne ſai quoi de noble, & des ſentimens bien élevés. C'eſt de tout temps que le mérite a été envié; les plus grands Hommes, & qui avoient rendu à leur Patrie les plus importans ſervices, n'en ont pas toujours été les mieux traités. Après tant d'actions éclatantes qu'*Ariſtide* avoit faites pour la gloire de la *Grece*, on délibéroit dans une Aſſemblée publique de l'exiler; car le peuple chés les *Grecs*, & chés les *Romains*, avoit droit de ſuffrage dans les affaires les plus importantes. *Ariſtide* étoit préſent à cette déliberation; un homme de l'Aſſemblée qui vouloit qu'on le condamnât, mais qui ne ſavoit pas écrire, s'adreſſa à *Ariſtide* même ſans le connoître, & lui fit ce compliment: *Je vous prie d'écrire le nom d'* Ariſtide, *afin que je mette mon ſuffrage parmi ceux qui le condamnent.* Vous le connoiſſez donc, *reprit Ariſtide*, ou il vous a fait quelque grand outrage? Nullement,

repliqua le Citoyen; mais j'entens dire partout qu'il faut l'exiler, & je me conforme à la voix publique. *Aristide* sans s'émouvoir, & sans se faire connoître, écrivit son nom, & le lui donna, pour le mettre parmi les suffrages qui le proscrivoient. Je vous l'avoue, Madame, que ce procédé me touche, & je ne puis m'empêcher d'admirer une si grande tranquillité. Je n'admire pas moins ce que fit *Alexandre* le Grand à qui l'on avoit écrit que son Médecin vouloit l'empoisonner dans un breuvage: cette calomnie ne fit point d'impression sur l'esprit du Prince, & ne put lui rendre suspecte la fidélité de son Médecin. *Alexandre* donna à son Médecin à lire la lettre, qu'on lui avoit écrite contre lui, & il avaloit cependant le breuvage qu'il lui avoit présenté; le bon effet qu'il fit, le justifia sur le champ, & calma les alarmes que la lecture d'une lettre si offensante & si outrageuse lui avoit causées. Le flegme que Mr. *de Guise* fit paroître dans une occasion toute semblable, égale assés

celui

celui d'*Alexandre*. Durant les troubles de *Naples*, où Mr. *de Guise* commandoit, on résolut de l'empoisonner; l'empoisonneur fut trouvé saisi du poison, il confessa son crime, & nomma celui qui l'employoit; le peuple de *Naples* voulut sur le champ le mettre en pieces; mais le Prince, pour calmer la fureur du peuple, se rendit au quartier de l'Officier, & lui demanda du pain, du vin, & des confitures; il mangea & but devant tout le monde, pour convaincre l'Assemblée par cette franchise, que c'étoit à tort qu'on le soupçonnoit.

Les Dames sont capables, comme les Hommes, des sentimens, & des actions les plus héroïques. *Julius Sabinus*, ayant été pris à la tête des revoltés, qui faisoient la guerre à l'Empereur *Vespasien*, fut mis en prison, & condamné à perdre la tête; il se sauva, & se cacha dans une caverne. *E'ponine*, son E'pouse fut avertie par deux affranchis, du lieu où il s'étoit retiré; elle s'enferma avec son mari dans cette ca-

verne; elle en eut plusieurs enfans, pendant neuf ans qu'elle y demeura; ils furent enfin découverts, pris, & menés à *Rome*. *Éponine* ne pouvoit se consoler du malheur de son mari; elle se prosterna aux pieds de l'Empereur, avec les enfans qu'elle avoit eus en prison: Voilà, *lui dit-elle*, ô Empereur, „ce que j'ai nourri moi-même, afin d'a„voir plus de gens, qui pussent vous „prier d'avoir pitié de nos malheurs. *Vespasien* demeura inexorable, il fit mourir *Sabinus*, & ne fut nullement attendri des larmes, & de la douleur d'*Éponine*. Les vertus des femmes sont plus douces pour l'ordinaire, & moins farouches que celles des hommes; il faut qu'elles se sentent toujours un peu de la délicatesse de leur sexe. Les *Romains* ont trop loué ce que fit *Porcie*, fille de *Caton* d'*Utique* & femme de *Brutus*; laquelle ayant appris que son mari avoit été défait aux Champs *Philippiques*, avala des charbons ardens pour se faire mourir; il y a dans cela je ne sai quoi de féroce, qui ne convient pas

pas à une femme. Cette action tient plus de la fureur & du desespoir, que d'un véritable courage. Cependant les *Romains* ont fait de grands éloges de la générosité de *Porcie*; quelques-uns mêmes l'ont mise au dessus de son Pere, qui se contenta de se poignarder après la victoire de *César*. Les femmes ne sont pas toujours assés Maîtresses de leurs sentimens, & elles se livrent trop à leurs passions. La Comtesse *Marie*, niece de *Philippe-Auguste*, apprenant que *Baudouïn*, son Epoux, avoit conquis l'Empire de *Constantinople*, s'abandonna tellement à la joie que lui causa cette nouvelle, & cette avanture fit une telle impression sur son esprit, & sur son corps, qu'elle en mourut sur le champ. La Cour est le lieu où l'on a le plus besoin d'être Maître de ses ressentimens, & de ses passions, parce qu'on n'y rend pas toujours justice au mérite dans la distribution des emplois: il faut dissimuler, par politique, les chagrins qu'on peut avoir; car on ruïne souvent sa fortune par un dépit à contre-temps. Un hom-

me d'un mérite fort borné fut préferé pour commander l'Armée, à l'un des plus grands Capitaines de la *Grece*; il ne parut point touché de cet affront; il prit parti dans les Troupes, comme simple soldat, & servit sous son Compétiteur, lequel manquant d'adresse, d'expérience, & de courage, engagea l'Armée mal-à-propos. On étoit sur le point de périr par l'imprudence du Chef: l'extrémité du danger où l'on étoit, fit qu'on eut recours à l'autre, dont on connoissoit la valeur & le mérite; il sauva l'Armée & le Général, sans témoigner aucun chagrin de l'injustice qu'on lui avoit faite. Les femmes sont naturellement portées à l'épargne, & à l'avarice; mais c'est une grande tache pour celles qui sont nées dans un rang élevé. L'Impératrice femme de *Théophile*, n'étant pas contente de posséder les richesses de l'Empire d'*Orient*, envoyoit par tout achetter de riches marchandises, pour les revendre à *Constantinople*, & pour y gagner. L'Empereur voyant un jour entrer dans le Port de

de *Constantinople*, un vaisseau richement chargé, & ayant apris, qu'il appartenoit à sa femme, y fit mettre le feu sur le champ, pour le brûler avec toutes les marchandises qui y étoient. L'Impératrice en conçut un extrême dépit, qui fut encore augmenté par la reprimende, que lui fit son E'poux, lui reprochant avec un air chagrin, „que „Dieu l'ayant fait Empereur, elle le „vouloit faire Marchand. Je vous l'ai déja dit, Madame, que chacun, en lisant l'Histoire, fait des remarques à sa façon, & selon son goût: les Politiques, ceux qui aiment la Morale, les autres qui sont plus touchés des grands événemens, grossissent leurs Recueils de ce qui leur fait le plus de plaisir; vous en userez de même, Madame; & ainsi je crois qu'il n'est pas nécessaire que je vous cite d'autres exemples. Je ne vous fais point d'excuse sur la longueur de ma Lettre; le repos de la campagne, où vous êtes maintenant, vous fera trouver assés de loisir pour la lire, quand elle seroit encore plus longue. Je me contente

tente donc de vous dire, que je ferai toute ma vie avec beaucoup de soumission & de respect, Madame,

Votre très humble & très obéissant serviteur, l'Abbé de BELLEGARDE.

LETTRE

D'une Dame de la Cour, à M. l'Abbé de Bellegarde.

MONSIEUR,

J'AI mille choses à vous demander, & de peur d'en oublier quelqu'une, je vous les proposerai tout de suite, sans ordre & sans arrangement; vous y répondrez de même. Si les questions que j'ai à vous proposer, vous font paroître mon ignorance, elles vous persuaderont en même tems, que j'ai fort envie d'être instruite; & je vous assure par avance, que j'aurai une grande docilité pour vos décisions. Dites-moi donc je vous prie, si les Anciens que l'on vante tant, avoient plus d'esprit

que

que nous; ſi leurs Ouvrages valoient mieux que les nôtres; s'ils étoient plus polis, & plus parfaits; ſi les grands noms d'*Homere* & de *Virgile* ne ſont pas en partie cauſe, que l'on ait tant d'admiration pour leurs Poëmes? Je vous l'avoûrai à ma honte que le divin *Platon* m'a fort ennuyée, & que j'ai trouvé mille choſes puériles, baſſes, hors-d'œuvre, qui ne vont point au fait, & qui s'écartent du but, dans les Dialogues, dont un Homme pour qui j'ai une parfaite eſtime, nous a donné depuis peu la Traduction avec de ſavantes Remarques. Je ne ſaurois me pardonner l'ennui & le dégoût, que j'ai eu à lire ces Dialogues; c'eſt un effet de mon mauvais goût; car je ne ſaurois me perſuader que tant de grands Hommes qui ont admiré *Platon*, & qui l'admirent encore, n'aient pas de bonnes raiſons pour cela. Après vous avoir parlé de l'eſprit des Anciens, dites-moi auſſi quelque choſe de leurs mœurs; s'ils étoient plus vicieux, ou plus gens de bien, que nous ne le ſommes; ſi le

monde est changé du blanc au noir, comme on veut nous le faire accroire, ou plutôt, si les hommes n'ont pas toujours été tels qu'ils sont, & s'ils ne vont pas toujours leur train de la même maniere? Le point qui m'embarrasse le plus, est de savoir s'ils vivoient plus longtemps que nous: car je vous avoue de bonne foi, que je ne saurois plier ma crédulité ou mon imagination jusqu'à me persuader que *Mathusalem* & ses contemporains aient vécu jusqu'à huit ou neuf cens ans: & je ne le croirai jamais, si ce n'est pas un article de Foi: car, en ce cas-là, je m'y soumets; j'aurois assés de penchant à croire, que les années dont parle *Moïse* dans son Histoire, n'étoient pas de douze mois comme les nôtres: autrement je serois fort fâchée de n'avoir pas vécu en ce temps-là, pour compter ma vie par des siecles. Pourriez-vous bien me dire, Monsieur, si les femmes étoient alors plus belles, plus coquettes, ou plus sages, que nous ne le sommes; & si les merveilles que l'on raconte des char-

mes

mes de la belle *Helene* & de cette fameuse Reine d'*Egypte* sont bien fondées ? Croyez-vous, Monsieur, qu'il y ait jamais eu des Fées ? On me l'a dit tant de fois, & j'en ai été si souvent bercée, que je ne saurois me l'ôter de l'esprit : Quelle différence y a-t-il entre les Fées & les Sibylles ? Ces dernieres ne sont-elles pas de véritables Fées, ou quelque espece de Magiciennes ? Je vous l'ai bien dit d'abord, que j'avois bien des questions à vous proposer ; mais on s'amuse comme on peut, quand on est à la campagne. J'ai eu une dispute depuis peu avec un Abbé de vos Amis sur le chapitre des Géans ; voyez, je vous prie, où je vais chercher des sujets pour disputer ; Pour moi, je ne saurois me mettre dans l'esprit qu'il y ait eu des Nations géantes ; je crois bien qu'il y a eu quelques Géans, comme l'on voit quelquefois des monstres, & des enfans à deux têtes, & à quatre bras : Qu'en pensez-vous ? Il me semble que voilà tous les doutes, que j'avois à vous proposer : instruisez-moi

ſur tous ces chefs comme vous pourrez : j'attens votre réponſe par la prémiere poſte ; faites-la longue ou courte comme vous le voudrez. Nous avons ici de ſurcroît depuis quelques jours deux Dames ſavantes, à qui j'ai montré les Lettres que vous m'avez écrites ; elles ſont tout étonnées de voir que je me ſois jettée à corps perdu, dans le Bel-Eſprit. Je demeurerai encore quinze jours à ma campagne : après cela je retournerai à *Paris* ; j'eſpere que vous y reviendrez auſſi vers ce temps-là, & que je pourrai vous conſulter de vive voix ſur tous mes doutes. Je ſuis, *&c.*

LET-

LETTRE

De M. l'Abbé de Bellegarde, *à une Dame de la Cour, sur la différence des mœurs des Anciens & des Modernes.*

MADAME,

C'EST une vieille erreur de croire, que les gens du temps passé étoient plus vertueux, qu'ils avoient plus d'esprit, plus de lumieres, plus de goût, que les hommes de ce siecle; & que leurs Ouvrages sont infiniment relevés au dessus des nôtres. Ceux qui décident de la sorte, le font souvent sans connoissance de cause, & sans être entrés dans les détails nécessaires pour faire un juste discernement sur une pareille matiere. Cette affectation de louer toujours les Anciens, est l'effet d'une jalousie cachée contre les Modernes; cependant il faut leur rendre justice, car

car il eſt certain que leurs Ouvrages ont infiniment contribué à former le goût de ceux qui ſont venus après eux, & que les ſiecles ont été polis ou groſſiers, ſavans ou ignorans, à proportion qu'ils ont eu de l'eſtime, ou du mépris pour ces Ouvrages incomparables: Mais il faut diſtinguer les temps: le ſiecle d'*Alexandre*, & le ſiecle d'*Auguſte* ont produit des Hommes, qui n'ont pu être effacés par ceux qui leur ont ſuccédé, & qui ont ſervi dans tous les temps de modeles aux plus grands génies qui ſont venus après eux. Les prémiers *Romains*, dont on raconte tant de merveilles étoient groſſiers & impolis; mais leur vertu brute & ſauvage s'humaniſa par le commerce de la *Grece*, d'où leur vinrent les Sciences & les beaux Arts. Depuis les ravages que les Barbares firent dans l'Empire, & depuis qu'ils eurent mis le feu à ces fameuſes Bibliotheques, remplies de tant de Livres excellens, ces divins Ouvrages devinrent fort rares, & l'uſage s'en abolit preſque entierement dans la ſuite.

fuite. Alors la barbarie & la grossiéreté s'introduisit avec l'ignorance, qui dura pendant tout le temps, que ces précieux monumens demeurerent ensévelis dans les ténebres; le bon goût ne fut remis en honneur qu'après que les Ouvrages des Anciens eurent été retrouvés. En effet ils apprennent à penser noblement, à s'exprimer avec délicatesse, à faire des peintures vives & naturelles, à donner aux choses les plus communes un tour fin & agréable, qui les releve infinîment. Ceux qui ne sentent point ces beautés qui charment les Connoisseurs, devroient être au moins fort reservés à censurer des choses qu'ils n'entendent peut-être pas: Qu'ils s'en rapportent au sentiment de tant de grands Hommes, qui en ont jugé si équitablement, & qui en ont fait de si grands éloges. Ce seroit une grande illusion, ou une grande injustice de soutenir que l'estime générale, que l'on a eue pour les Anciens dans tous les siecles, n'est qu'un effet des préjugés, car il est impossible, que tant de grands

grands Hommes qui les ont admirés, se soient trompés dans une matiere de cette nature. On sait de quoi la prévention est capable, & que l'opinion publique n'est pas toujours une preuve assurée d'un véritable mérite; mais un consentement si général confirmé durant tant de siecles, ne peut être fondé que sur la vérité. Je vous dis cela, Madame, pour répondre à une objection que vous faites souvent, que si les Anciens sont tels dans l'Original, que dans les Copies qu'on en donne en notre langue, ils ne méritent point toute l'estime, & toute la vénération qu'on a pour eux; puisque le divin *Platon* vous a paru fort ennuyeux & fort dégoutant, & que vous n'avez pas eu le courage de lire de suite l'un de ces Dialogues que l'on a donnés depuis peu en François, au Public, quelque habile que soit son Traducteur. Ce n'est pas un bon moyen de juger du mérite d'un Livre, que d'en juger par la Traduction; il est difficile d'y mettre toutes les beautés, & tous les agrémens de l'Original: un

Au-

Auteur fleuri & agréable dans ſa Langue, devient barbare dans une Langue étrangere: Si les Lettres de *Voiture* étoient traduites dans un Latin médiocre, à peine les pourroit-on ſupporter, quoiqu'elles ſoient ſi enjouées dans l'Original: Si l'on jugeoit d'*Homere* de *Sophocle* & d'*Euripide*, par ces mauvaiſes Traductions Latines qui ſont dans les mains de tout le monde, on auroit ſans doute une fort mauvaiſe idée de ces excellens Originaux; mais à qui faudroit-il s'en prendre qu'à ces indignes Traducteurs, qui les ont défigurés, & eſtropiés, & qui ſe ſont contentés de les traduire groſſiérement à la lettre, ſans tour, ſans ordre, ſans arrangement, ſans avoir aucun ſoin de la beauté, de la netteté, ni de l'élegance du ſtile? C'eſt à peu près comme ſi l'on vouloit faire connoître les beautés de *Virgile*, par les turlupinades du *Virgile traveſti.* Pour décider du mérite d'un Auteur, il faut être très-verſé dans la Langue, le lire avec ſoin & attention, pour faire le diſcernement de ce qu'il a de beau ou

de défectueux. A quel mépris ne s'exposent point les Pédans des Universités qui insultent tous les jours à la mémoire d'*Aristote*, & qui le tournent en ridicule? Comment pourroient-ils juger de la force du raisonnement de ce grand Génie, de la beauté, des charmes, des agrémens de son expression? ils ne connoissent pas même les caracteres de sa Langue. Ceux qui mettent *Démosthene* & *Cicéron* en parallele, ou peut-être au dessous des Orateurs de notre siecle, ne sont pas moins injustes, ou moins ignorans: je conviens que nous avons porté l'éloquence à un haut point de perfection, mais il faut aussi convenir, qu'il y a encore quelque distance entre ces Anciens & nous. Pour moi, je regarde *Démosthene* & *Cicéron* comme deux Hommes extraordinaires, que la Nature avoit comblés de ses dons, pour en faire deux parfaits Orateurs; il ne faut que lire leurs Ouvrages pour le connoître: ceux qui ne sont point touchés des beautés, qui y sont répandues, ont sans doute l'esprit bouché,

bouché, & manquent de goût ; mais il feroit inutile de se mettre en devoir de les détromper. Il en faut user à leur égard, comme fit Mr. le Prince à l'égard de quelques gens de la Cour, à qui il lisoit un bel endroit de l'un des Plaidoyers de *Cicéron* ; mais voyant qu'ils n'en étoient point émus, il ferma le Livre sans leur rien dire, & sans se mettre en peine de leur faire connoître la force du raisonnement & de l'Eloquence de ce grand Orateur, qui avoit un talent si merveilleux pour persuader, que *César* même, tout en colere qu'il étoit, ne put tenir contre une E'loquence si insinuante, & qu'il se vit comme forcé à faire grace à un coupable, qu'il avoit déja condamné. Le dégoût de quelques Modernes tombe sur les Poëtes comme sur les Orateurs ; ils veulent dégrader *Homere* de cette haute réputation où il est depuis tant de siecles ; ils prétendent que ses Poëmes sont remplis de fautes grossieres, & ils ne paroissent point touchés du sublime & du merveilleux, & des beautés inimitables

qui y brillent de tous côtés. On ne peut disconvenir qu'il n'y ait des défauts dans *Homere*, mais il faut se souvenir que c'est le prémier qui ait marché dans une carriere si vaste, & dans un païs inconnu jusqu'alors. Les hommes ne deviennent parfaits qu'après plusieurs réflexions & des expériences réitérées: les fautes qui se trouvent dans les Poëmes d'*Homere*, ne sont pas toutes sur le compte du Poëte; il faut s'en prendre au temps dans lequel il vivoit; on n'avoit pas alors le même goût des bienséances & de la vraisemblance, que nous l'avons maintenant; les hommes se sont polis & raffinés durant cette longue suite de siecles, qui se sont écoulés depuis *Homere* jusqu'à nous. Si les hommes n'avoient pas, en ce temps-là, le même goût, & les mêmes manieres, que ceux qui vivent maintenant; ce n'est pas la faute du Poëte; il les peignoit tels qu'il les trouvoit; mais bien loin de le blâmer, nous devons entrer dans les mœurs de ces prémiers hommes, au lieu de vouloir

les

les assujettir aux nôtres, & d'en juger par rapport à ce que nous faisons. Les bienséances changent selon les temps ; celles qui sont fondées sur les coutumes, sur les opinions, sur la Religion, sont sujettes aux mêmes vicissitudes, que les choses sur lesquelles elles sont fondées : nous le voyons par notre propre expérience ; ce qui faisoit les délices de nos grands-peres, nous paroît maintenant ridicule : les Poëtes qui vivoient il y a cent ans, & qui étoient admirés & lus avec goût, & dont on apprenoit les Vers par cœur, sont maintenant le rebut de la lie du peuple ; notre Poësie a changé comme nos modes ; les habits de ce temps-là ne sont bons que pour des mascarades. Pour juger sainement des Anciens, il ne faut pas les ramener à nos manieres, à notre goût, à nos mœurs ; il faut que nous remontions jusqu'à eux, pour nous accommoder à leurs sentimens. Les ouvrages d'esprit qui se font maintenant, auront le même sort que ceux des Anciens ; ils seront moins estimés, quand on

on aura changé de goût ; ainsi ne faisons pas un crime à *Homere*, s'il blesse nos préjugés en quelque chose, & si dans ses déscriptions, il ne répond pas à nos idées. Le Palais, & les Jardins d'*Akinoüs* nous paroissent très méprisables après avoir vu la magnificence du Palais & des Jardins de *Versailles*, & des autres Palais de l'*Europe* : c'est un malheur pour *Homere* de n'avoir rien vu de semblable en son temps. Quand il décrit un festin, on ne trouve rien dans sa déscription, qui approche de la propreté, de la délicatesse, & du bon goût, qui regne sur nos tables ; tout s'y ressent de la frugalité & de la simplicité des festins de ce temps-là. Mais il faut convenir, que son génie surpasse la matiere ; la noblesse de ses expressions le soutient dans la pauvreté de son sujet ; il embellit tout ce qu'il touche ; il ne laisse pas de paroître pompeux & magnifique dans les endroits les plus stériles. On est contraint d'avouer qu'il y a des fautes & des négligences dans les Poëmes d'*Homere* ; mais ce sont de

ces

ces négligences, qui donnent du relief aux beautés du reste de l'ouvrage : les Peintres les plus entendus ne finissent pas tous les endroits de leurs tableaux avec le même soin, & la même exactitude ; le coloris n'est pas éclatant partout dans le même degré ; il faut que le clair & l'obscur soit ménagé avec adresse pour faire un plus bel effet. La Nature elle-même ne donne pas à tous ses ouvrages, toute la perfection qu'elle pourroit ; il semble qu'elle disperse ses trésors avec œconomie. Ceux qui veulent faire un crime à *Homere* de ses négligences, ne font pas réflexion, que les grands Génies, tout occupés de leur sujet ne descendent point jusqu'à des minuties ; ou du moins ils n'en font pas leur capital. L'expérience le montre assés, que ces Auteurs si châtiés & si exacts ne sont d'ordinaire que des génies médiocres qui s'arrêtent aux petites choses, ne pouvant s'élever aux plus grandes ; ils se contentent d'une seche & ennuyeuse exactitude, qui ne demande que du temps & des soins. Ce sont

 les

les personnes de ce caractere, qui condamnent impitoyablement les Ouvrages des Anciens, parce qu'ils n'en connoissent pas les beautés; ils se contentent de dire en gros pour les décrier, qu'ils sont écrits sans ordre, & sans méthode; que tout y est confondu & renversé, & que l'on n'y voit ni arrangement, ni suite. Je ne prétens point mettre les Anciens au dessus des Modernes, ni examiner s'ils avoient plus ou moins d'esprit, ou de talens pour les grandes choses; mais je crois que l'on peut dire, sans faire tort à personne, qu'*Homere* & *Virgile*, *Démosthene* & *Cicéron*, n'ont point encore été égalés par ceux qui sont venus après eux, & qu'apparemment ils ne le seront de longtemps. Je sai que des noms si célebres & si révérés de toute l'Antiquité peuvent imposer; mais mettant leurs noms à part, pour n'examiner que leurs Ouvrages, nous n'avons point de Poëmes qui pussent être comparés à l'*Iliade*, à l'*Odyssée*, à l'*Enéide*: nous n'avons point de Plaidoyers ou de Harangues,

qui

qui puissent être mises en parallele avec les Plaidoyers, les Harangues, & les autres Ouvrages de *Démosthene*, & de *Cicéron*.

Pour ce qui regarde les mœurs, si je ne me trompe, les hommes ont toujours été également vicieux, puisque dès l'enfance du monde, la corruption étoit générale, & que Dieu, pour purifier la terre, fut obligé de néyer tous les hommes dans un déluge universel. Ceux qui leur succederent, ne se corrigerent point par un si terrible exemple. Depuis ce temps-là, leurs successeurs ont suivi les mêmes traces, & nous vivons à peu près comme ceux qui nous ont devancés. La galanterie est l'une des choses en quoi nous avons de grands avantages par dessus les Anciens, & assurément nous avons beaucoup raffiné sur cette matiere; ils traitoient l'amour d'une maniere assés sauvage, & ils ignoroient absolument tous les raffinemens de cette coquetterie délicate, qui est en usage parmi les Dames de l'*Europe*; elles sont plus douces,

 plus

plus gracieuses, plus complaisantes, plus polies, qu'elles n'étoient autrefois; cette politesse a contribué, plus que tout le reste, à leur faire oublier leur sévérité: elles n'en seroient pas moins aimables, si elles étoient un peu plus fieres; c'est mal s'y prendre que de vouloir gagner le cœur, & l'estime des hommes par des douceurs. Ce n'est pas assés pour une femme d'être belle; si elle n'est modeste, sa beauté ne fait pas tout son effet sur l'esprit des personnes raisonnables. C'est peut-être, parce que les femmes ne sont plus si fieres, qu'elles sont moins respectées des hommes, & qu'elles ont perdu l'ascendant qu'elles avoient autrefois sur eux; la liberté, qui regne dans leurs discours & dans leurs actions, les rend moins respectables; elles sont trop hardies & trop insolentes; elles boivent trop de vin, & usent trop de tabac; ces choses qui paroissent indifférentes, ne laissent pas d'avoir un air de débauche, qui donne mauvaise opinion de celles qui vivent de la sorte. Le libertinage a

regné

regné de tout temps parmi les femmes: les *Greques* & les *Romaines* étoient très-voluptueuſes, & vivoient dans une grande molleſſe. Les Hiſtoriens profanes & ſacrés leur reprochent ſans ceſſe le luxe de leurs habits, la magnificence de leurs ameublemens, & de leurs tables, le ſoin qu'elles prenoient de ſe farder & de ſe parfumer. Les *Orientaux*, & ſurtout les *Aſiatiques* n'épargnoient rien pour leurs plaiſirs, & alloient juſqu'à la profuſion; ils donnoient des ſommes immenſes pour payer les faveurs des femmes qu'ils aimoient: les Particuliers étoient, en ce temps là, plus riches & plus pécunieux que nous ne le ſommes maintenant: une Courtiſane fit faire, par reconnoiſſance, une ſtatue de *Vénus*, qui valoit un million d'or: *Diogene le Cynique*, dont la profeſſion étoit de cenſurer les mœurs & les deſordres de ſon ſiecle, écrivit ſur le piédeſtal de cette ſtatue: *Ceci eſt un monument de l'incontinence des Grecs*. Les *Romains* n'ont point cédé aux *Grecs* pour la profuſion, & pour la

manificence dans leurs plaisirs; les spectacles qu'ils donnoient dans *Rome* à si grands frais, en sont une bonne marque; car ils faisoient venir toutes sortes de bêtes des extrémités de la terre, pour contenter la curiosité de leurs Citoyens, & pour monter par ces libéralités aux prémiers honneurs de la République. Ce peuple belliqueux & sauvage, nourri dans les fatigues de la guerre, & accoutumé à une vie sobre & dure, s'ennuya enfin de cette frugalité, après avoir depouillé l'*Asie*, & enrichi *Rome*, du débris des Provinces & des Royaumes conquis; la mollesse, l'usage des plaisirs inconnus jusqu'alors, la magnificence, le luxe, la bonne chere, tous les vices des *Orientaux* s'introduisirent dans *Rome* avec leurs richesses. Depuis ce temps-là, le libertinage & la licence n'eurent point de bornes; comme les *Romains* avoient infinîment de l'esprit, ils raffinerent sur les plaisirs; leurs voluptés étoient étudiées; on y voyoit de l'art & de l'invention pour les rendre encore plus piquan-

piquantes par de nouveaux ragoûts : Si l'on en croit *Juvenal*, & quelques Auteurs contemporains, les Dames *Romaines* porterent la débauche & l'effronterie jusqu'aux derniers excès : après avoir néyé dans le vin leur raison & leur pudeur, elles ne gardoient plus de mesures, & se livroient, sans honte, aux dereglemens de leur cœur. Quelque licentieuses que soient les Dames de ce siecle, elles sont bien plus réservées, que ne l'étoient les Epouses de ces fameux Conquérans.

Je crois, Madame, qu'il est impossible de résoudre la question que Vous me proposez sur la beauté des *Greques* & des *Romaines*; ni de décider nettement si elles étoient plus belles, que les femmes qui vivent aujourd'hui ; car on n'en sauroit juger qu'en les comparant les unes aux autres : les statues antiques, qui se sont conservées, & qui sont venues jusqu'à nous, malgré l'injure des temps, sont des modeles de beautés parfaites & accomplies ; mais qui sait si l'art n'a point ajouté quelque

perfection au naturel ; ou si ce ne sont point des ouvrages purement d'invention, & tirés de l'imagination du Peintre ou du Sculpteur ? La belle *Hélene*, ni *Cléopatre* n'étoient peut-être pas les béautés les plus accomplies de leur siecle ; mille femmes qui vivoient alors, & qui menoient une vie plus obscure, les auroient effacées, si l'on n'eût considéré en elles, que le mérite de la beauté ; mais leurs avantures les ont rendu fameuses. Les Poëme d'*Homere*, l'embrasement de *Troie*, la déstruction d'un grand Royaume de l'*Asie* ont rendu célebre le nom d'*Hélène*, & prêté de nouveaux agrémens à ses charmes. L'amour que *Cléopatre* a inspiré à *César* & à *Marc-Antoine* ; la part qu'elle a eue aux avantures de ce dernier, à qui elle a fait perdre la vie & l'Empire du monde ; le courage qu'elle a témoigné en se faisant mourir elle-même, pour éviter la honte que lui préparoit *Auguste*, qui avoit resolu de la mener à *Rome*, pour la donner en spectacle aux *Romains*, & pour en faire l'ornement de

son

ſon triomphe ; tout cela a beaucoup contribué à groſſir l'idée que nous avons de la beauté de cette Reine d'*Egypte*. Il en eſt de la beauté du corps à peu près comme de celle de l'eſprit, elle nous paroit plus grande au travers d'une longue ſuite de ſiecles ; cet éloignement lui donne du relief & de l'éclat. Je ne doute point qu'il n'y ait eu de tout temps, & que l'on ne trouve encore aujourd'hui des femmes auſſi belles, & qui effacent peut-être la belle *Hélene*, ou la fameuſe *Cléopatre* ; mais elles font moins de bruit & de fracas, parce qu'elles ne ſont pas expoſées ſur un ſi grand Théatre.

Vous êtes en peine, dites-vous, Madame, s'il y a jamais eu des Fées, & vous voudriez bien connoître leur origine : elle eſt purement chimérique ; tout ce que l'on en dit, eſt fabuleux, & inventé par des Nourrices pour endormir les petits enfans ; ou ſi l'on veut dire quelque choſe de plus ſpécieux en faveur des Fées, on peut attribuer leur origine à l'idée que de certains Philoſophes ont

ont eue, que tous les E'lemens étoient habités par différens peuples ou différens Génies; que les *Gnomes* s'étoient emparés de la terre; que les *Ondins* avoient choisi la mer pour leur partage; que les *Sylphes* se promenoient dans l'air, & les Salamandres dans la région du feu. Vous avez lu, Madame, avec plaisir un Livre qui traite agréablement de ces matieres curieuses. Ces Philosophes disoient que les Génies qui habitent les divers E'lemens, apparoissent, de temps en temps, aux hommes. Voilà peut être le fondement de tous les prodiges que l'on attribue aux Fées dont on raconte tant de choses extraordinaires, & qui n'ont aucune vraisemblance.

Le nom de *Fées* fut donné d'abord à de certaines femmes, que l'on regardoit comme des Prophetesses: on appelloit *Fées* celles qui se mêloient de deviner, & qui amusoient les hommes par de fausses espérances fondées sur de fausses prédictions. L'opinion que l'on avoit déja des Fées, se fortifia mer-

veil-

veilleuſement vers le temps des prémieres Croiſades; ceux qui avoient fait le voyage d'outre mer, racontoient une infinité de choſes extraordinaires, & de prodiges qu'ils croyoient avoir vus. Ceux qui les rediſoient après eux, y ajoûtoient encore pluſieurs circonſtances de leur invention; de ſorte que ces Hiſtoires, à meſure qu'elles s'éloignoient de leur ſource, devenoient de pures fables. Les fictions du *Taſſe* & de l'*Arioſte*; le pouvoir que ces deux Poëtes attribuent à certaines Magiciennes, tout cela a renouvellé dans les derniers temps les idées que l'on avoit des Fées dans les ſiecles plus reculés; où elles étoient honorées comme des Divinités du ſecond ordre; car les Payens reconnoiſſoient une différence de mérite & de dignité dans les Dieux qu'ils adoroient; les Fées étoient au rang des Divinités médiocres; on croyoit qu'elles ſe mêloient des affaires des hommes, & on leur attribuoit des qualités ſurprenantes; le pouvoir de ſe tranſporter ſur le champ dans les lieux

les

les plus reculés, de bâtir de magnifiques Palais, & de les détruire dans un moment, de distribuer des trésors & des richesses immenses à ceux qui pouvoient mériter leurs bonnes graces Les contes de Fées dans leur principe, comme les autres fables, avoient pour but d'instruire ceux pour qui on les faisoit; mais ils tomberent en peu de temps dans le décri par des circonstances fabuleuses & ridicules qu'on y mêla, de sorte qu'on les abandonna entierement aux Nourrices, qui s'en servoient pour endormir leurs enfans, & pour les empêcher de crier. Les Payens qui vouloient à quelque prix que ce fût, tenir à quelque Divinité, pour illustrer leur origine, se contenterent, quand la créance des Fées fut établie, d'en descendre, quoique ce ne fussent que des Divinités subalternes; mais enfin elles étoient toujours quelque chose au dessus de l'humain dans l'opinion des homme; & cela suffisoit pour flatter la vanité de ceux qui tâchoient par là d'annoblir leur naissance, & de se tirer

de

de pair d'avec les autres. Ce que l'on raconte de *Melusine*, a assés de rapport avec les fausses idées des Païens: je ne sais si ceux de la Maison de *Luzignan* ont prétendu rendre leur origine plus illustre, en adoptant cette Fée, ou plutôt ce monstre moitié femme, moitié serpent, qui fit bâtir le Château de *Luzignan*, & que l'on croyoit imprenable: cependant il fut pris par les Huguenots dans l'année 1569. Ce que l'on raconte, *dis-je*, de *Melusine*, ce ne sont que de pures fables, & des contes faits à plaisir; quoique plusieurs de la Maison de *Luzignan* les aient reçues, & débitées comme des vérités bien établies. Quelle rêverie de croire, que cette Fée ait poussé des gémissemens, & des cris, lorsqu'on abatit la Tour de *Luzignan*; & qu'on l'ait vu paroître sur les toits, dans un long habit de deuil, quand il devoit arriver quelque chose de funeste à quelqu'un de cette Maison. Ces fables ont pu être crues dans des siecles grossiers & superstitieux; mais elles ne trouvent nulle créance dans le nôtre;

nous

nous avons le goût trop délicat, & trop raffiné; cependant nous avons à nous reprocher la fureur, avec laquelle on a lu en *France* pendant quelque temps les Contes des Fées; il est vrai que cette maladie a passé en peu de temps, on a connu l'extravagance de ces sortes de Livres, remplis de contes à dormir debout, où il n'y a ni sens ni raison. Ce qui n'avoit été inventé que pour divertir les enfans, est devenu tout à coup l'amusement des personnes les plus sérieuses. La Cour s'est laissé infatuer de ces sottises; la Ville a suivi le mauvais exemple de la Cour, & a lu, avec avidité, ces avantures monstrueuses, qui n'ont nul rapport entre elles; mais enfin on est revenu de cette frénésie, & je crois, que les Contes des Fées ont été bannis pour jamais.

Les Sibylles ne sont pas comme les Fées, des personnes purement imaginaires; les Historiens profanes & sacrés ont parlé des Sibylles, & cité dans leurs Ouvrages quelques-uns de leurs Vers prophétiques. On ne convient pas du nombre des Sibylles; on

en

en compte jusqu'à dix, & même jusqu'à douze; mais il y a bien de l'apparence qu'on les multiplie; on en pourroit peut-être trouver trois. Celle de *Delphes* a été l'une des plus fameuses, & des plus anciennes, puisqu'elle a prophétisé long-temps avant la guerre de *Troie*; quelques Historiens lui donnent le nom de *Daphné*, & disent qu'elle étoit fille de *Tirésias*. *Virgile* a rendu célebre par ses Vers la Sibylle à qui il donne le nom de *Déiphobe*: elle étoit originaire de *Cimmerie*, petit Bourg près de *Cumes* dans la *Campanie*, & peu éloigné de *Naples*. Les Auteurs *Grecs* & *Latins* font souvent mention de cette Sibylle; ce fut elle que le pieux *Enée* alla consulter sur ses avantures, & sur les moyens dont il devoit se servir, pour aller trouver le vieux *Anchise*, son pere, aux Champs Elisées. La Sibylle *Cumée* n'est pas la même que la *Cumane*, à qui l'on donne le nom de *Démophile*, & d'*Amalthée*; c'est celle pour qui les *Romains* avoient plus de vénération; ils conservoient ses Livres avec grand soin,

soin, & les consultoient dans les besoins les plus importans de la République; ils furent brûlés avec le Capitole; Au temps de *Sylla*, le Sénat fit ramasser tout ce que l'on put, des Vers des Sibylles; mais parmi ceux-là, on y en glissa beaucoup de contre-bande, que des Particuliers composoient à leur fantaisie. Les Sibylles étoient des filles païennes qui se mêloient de prophétiser, & qui prédisoient l'avenir, d'une maniere énigmatique & mystérieuse: Leurs Vers avoient quelque rapport avec ceux de *Nostradamus* que l'on ne devine que quand la chose est arrivée; alors on fait des efforts inconcevables pour inventer des rapports entre l'évènement & la prédiction, & pour trouver dans les Vers de *Nostradamus* un sens, à quoi le Prophete n'a peut-être jamais pensé. Voilà à peu près ce qu'étoient les Vers & les Oracles des Sibylles, que les Païens écoutoient avec tant de vénération. On trouve parmi les Vers de ces filles Propheteſſes, quelques prédictions aſſés claires touchant

la

la venue du Messie, & les principales circonstances de sa vie, & de sa mort, afin de montrer dans les Livres des Païens mêmes, des preuves qui servissent à les convaincre, pour les amener plus aisément à la foi. Saint *Augustin*, dans le livre 18. de *la Cité de Dieu*, rapporte ces paroles tirées des Oracles des Sibylles : *Il tombera entre les mains des Infideles ; ils donneront des soufflets à Dieu avec des mains profanes, & couvriront son visage de crachats empestés, qu'ils vomiront d'une bouche impure.*

L'origine des Géans est plus certaine, & mieux établie, que celle de Fées ou des Sibylles, puisqu'il en est expressément parlé en plusieurs endroits de la Sainte-Écriture. Les Géans étoient des hommes monstrueux, d'une taille énorme, & bien au dessus de la taille des hommes ordinaires. Il est rapporté dans le chapitre XVII. *du I. Liv. des Rois*, que *Goliath*, Géant des *Philistins*, avoit six coudées, c'est-à-dire neuf pieds de haut, & que la cuirasse dont il étoit revêtu, pesoit cinq mille sicles,

qui

qui font à peu près trois cens livres de notre poids, puisque chaque ficle pese une once. Il est donc certain, qu'il y a eu des Géans; & l'on est obligé d'en convenir, & de souscrire aux passages formels de la Sainte-E'criture, qui le disent nettement; mais quelques-uns ont douté qu'il y ait eu des peuples entiers, qui fussent Géans, quoique plusieurs passages de l'Ecriture semblent le prouver manifestement, comme on le peut voir par ces paroles du chapitre VI. de la Génese; *Or il y avoit des Géans sur la terre en ce temps-là: car les enfans de Dieu ayant épousé les filles des hommes, il en sortit des enfans, qui furent puissans & fameux.* Il semble que Dieu, pour punir les crimes des hommes de ce temps-là, permît qu'il ne sortît de leurs mariages, que des enfans monstrueux, & d'une taille énorme, & d'une horrible difformité, afin que la laideur de leur corps fût, pour ainsi dire, la marque de la corruption de leur esprit. Ces Géans se prévaloient de leur force pour opprimer le reste des hom-

hommes, & pour exercer ſur eux une domination violente & tyrannique. Ceux, dont il eſt parlé en cet endroit, étoient nés avant le Déluge, & furent exterminés avec tout le genre humain, qui périt ſous les eaux. On trouve encore d'autres paſſages de l'Ecriture, d'où l'on peut inférer, qu'il y a eu des Peuples giganteſques : Il eſt parlé dans le deuxième & dans le troiſième Chapitre du *Deuteronome*, de la Terre des Géans, & du Païs où ces Géans habitoient ; ce qui marque qu'il y en avoit pluſieurs : Mais quelques Interpretes expliquent ces paroles des vices & des mœurs corrompuës de ces gens-là, qui s'étoient abandonnés à toutes ſortes de deſordres : ils étoient Géans & monſtrueux, plutôt par le cœur & par l'eſprit, que par la diſformité de leur corps, & par l'énormité de leur taille, Les Hiſtoriens profanes & les Poëtes ont auſſi parlé des Géans, & les ont dépeints comme des hommes d'une force prodigieuſe. *Ovide* dans ſes *Métamorphoſes* dit, que les Géans déclare-

rent la guerre à *Jupiter*, & que pour escalader le Ciel, ils entassoient les montagnes les unes sur les autres. Si je ne me trompe, *Ovide* avoit lu ce qui est marqué dans l'E'criture, de la vaine entreprise des hommes, qui voulurent bâtir la Tour de *Babel*, pour se garantir d'un second Déluge; mais ce projet chimérique demeura interrompu par la confusion qui se mit dans le langage des travailleurs; ils furent contraints d'abandonner leur ouvrage, parce qu'ils ne s'entendoient plus les uns les autres.

J'ai encore à répondre à un article de votre Lettre, Madame; vous ne sauriez, dites-vous, ajoûter foi à ce que l'on dit, que les prémiers hommes ont vécu jusqu'à huit & neuf cens ans; & supposé que cela fût vrai, vous voudriez, dites-vous, être venue au monde dans ce temps-là, pour avoir eu le plaisir de vivre pendant huit ou neuf siecles. Pour moi, Madame, je vous l'avoue, que je serois bien fâché que vous eussiez vécu avant le Déluge, car vous

ne

ne vivriez maintenant que dans l'Histoire; & je crois que ce n'est pas une grande consolation pour un défunt, d'avoir vécu pendant un grand nombre d'années. Notre siecle seroit privé du plaisir de voir & d'entendre la plus aimable, & la plus agréable Personne du monde, & qui aime tant à disputer. Pour revenir à votre question, je vous dirai, Madame, qu'elle n'est pas du nombre de celles dont il est permis de douter. Ce point est décidé dans la Sainte-E'criture; lisez le cinquième Chapitre de la *Genese*, vous y verrez une longue suite de la postérité d'A-*dam*, leurs noms, les noms de leurs enfans, à quel âge ils ont commencé d'en avoir, & le nombre des années qu'ils ont vécu, marqué avec une exacte précision. C'est un mauvais retranchement de dire, que l'on ne comptoit pas alors les mois & les années comme nous les comptons aujourd'hui; cette raison est frivole, & ne peut être reçue, pour peu qu'on y fasse d'attention, puisque le même Historien ayant

dit expreſſément ſur la fin du cinquième Chapitre de la *Geneſe*, que *Malaleel* vécut huit cens quatre-vingt quinze ans ; qu'*Hénoc*, pere de *Mathuſalem*, ne vécut que trois cens ſoixante-cinq ans ; que *Mathuſalem* ſon fils vécut juſqu'à neuf cens ſoixante neuf ans. Le même Hiſtorien, cinq ou ſix lignes plus bas, c'eſt-à-dire dès le commencement du ſixième Chapitre de la *Geneſe*, dit que Dieu irrité de tant de crimes qui ſe commettoient ſur la terre, réſolut d'abreger la vie des hommes, & de ne les laiſſer vivre à l'avenir tout au plus que ſix-vingts ans ; il ſeroit contre la vrai-ſemblance de dire, que *Moïſe* en parlant de la vie des Patriarches, fit une autre ſupputation que celle qu'il faiſoit, en diſant, que le cours de la vie des hommes ſeroit borné à ſix-vingts ans : ce raiſonnement me paroît une demonſtration qui ne ſouffre point de replique. Depuis le Déluge, les hommes ne vécurent plus auſſi long-tems qu'ils avoient fait auparavant ; les eaux qui croupirent pendant ſix mois ſur la terre ;

terre; la corruption de tant de cadavres d'hommes & d'animaux, qui se pourrirent; tout cela infecta l'air, & altéra le tempérament des hommes; ils n'avoient vécu jusqu'alors que de fruits & de laitages; ils furent obligés dans la suite, de prendre une nourriture plus forte & plus solide pour se soutenir, & de manger la chair des animaux, dont le suc est meilleur & plus nourrissant que celui des dattes ou des olives; mais la vie des hommes n'en fut pas prolongée davantage, & l'arrêt de Dieu s'exécuta à la rigueur.

Il me semble, Madame, que j'ai répondu à tous les articles de votre Lettre: Si vous eussiez proposé tant de belles questions à un homme plus habile, il vous les auroit développées avec une Érudition bien plus profonde. Mais pour moi, je ne saurois tant faire le savant, je ne me pique point de l'être, & j'aurois grand tort de m'en piquer. Si j'eusse été à *Paris*, peut-être que par le secours de mes Livres & de mes Remarques, je vous aurois dit des cho-

choses plus sublimes, sur tous les points que vous m'avez proposés, ou si j'eusse voulu y rêver plus long-tems, & me donner la torture, pour trouver des choses merveilleuses, vous seriez peut-être plus contente de moi: Mais mon indolence ne peut souffrir ce qui me contraint & ce qui me gêne; j'aime bien mieux ne point paroître si savant, que de sortir de mon naturel qui n'aime que ce qui est aisé, simple, facile, intelligible, & que tout le Monde peut aisément entendre. Je suis, &c.

LETTRE

D'une Dame de la Cour, à M. l'Abbé de Bellegarde.

MONSIEUR,

Je suis dans une furieuse colere contre un parfaitement honnête Homme de mes amis, avec qui je dispute souvent sur toutes sortes de matieres, autant que la foiblesse de mon génie, & mon

mon peu de capacité le peuvent permettre. Il n'a jamais voulu ſe marier, ſoit par antipathie, ou par mépris pour notre Sexe : il affecte de me jetter ſouvent ſur cette matiere, & me dit des choſes piquantes, au deſavantage des femmes, qu'il met dans un étage fort bas, & qu'il ravale infinîment au deſſous des hommes. Il m'accable ſouvent de raiſons auſquelles je n'ai pas le mot à dire ; mais je ſuis perſuadée, qu'il faut s'en prendre plutôt à mon ignorance, qu'à la bonté de la cauſe que je défends. Donnez-moi donc, Monſieur, des armes offenſives & défenſives, pour repouſſer les traits de ce redoutable Adverſaire ; car comme le voiſinage de nos Terres nous oblige d'être ſouvent enſemble, durant le ſéjour que je fais à la campagne, & qu'il aime à diſputer ſans ceſſe, & que je ne ſuis pas d'humeur à céder ſans coup férir ; je ſerois bien aiſe d'avoir de bonnes raiſons à lui oppoſer, pour combattre les ſiennes. Vous voyez bien, Monſieur, à peu près ce que je vous de-

mande ; mais afin que vous entriez mieux dans ma pensée, voici sur quoi il fonde ses raisonnemens, & ses principales objections : Il met pour principe, que les femmes sont inférieures aux hommes par le mérite du cœur & de l'esprit ; voilà sa these ; & il prétend la prouver par des raisons tirées du tempérament des femmes, qui n'est pas si propre que celui des hommes, ni à l'étude, ni au gouvernement, ni à tous les emplois de la République, qui sont le partage des hommes : Il appuie ses raisons par le suffrage de la sage Antiquité, qui a toujours, autant qu'elle l'a pu, éloigné les femmes des emplois publics, pour les confiner dans leurs maisons, & les claquemurer aux affaires du ménage. Est-ce effectivement qu'elles ne sont pas capables d'autre chose ; ou faut-il s'en prendre aux hommes qui ont fait les loix, & qui n'ont pas rendu justice aux femmes ? Je ne vous demande point votre secours pour faire un mauvais usage des raisons que vous me suggérerez ; je ne prétens nullement,

ment, que les femmes vivent dans l'indépendance, ni qu'elles puissent se soustraire à l'autorité des hommes. Les loix, l'usage, la coutume, & peut-être la raison les ont assujetties ; il faut que la chévre broute où elle est attachée. Je ne veux m'instruire sur cette matiere, que pour avoir le plaisir de disputer, & de bien soutenir mon parti. Je suis née fort glorieuse ; le rouge me monte au visage, & je souffre une sensible mortification, quand je demeure sans replique ; moins persuadée qu'étourdie par les raisonnemens de mon Adversaire. Envoyez-moi donc des Troupes auxiliaires pour me soutenir dans ce nouveau genre de combat ; je ne me contente pas de repousser l'Ennemi ; je veux aussi l'attaquer jusques dans ses retranchemens ; citez-moi quantité d'exemples de Femmes héroïques, qui se sont signalées par quelque endroit, dans les Sciences, dans le gouvernement politique, dans les emplois que les hommes se sont adoptés au préjudice des femmes, & qu'elles rempli-

 roient

roient peut-être avec honneur, si on les y appelloit. J'attens votre réponse avec une extrême impatience; envoyez-moi, le plutôt que vous pourrez, quelque ébauche sur cette matiere: vous la traiterez dans la suite plus à loisir, si l'envie vous en prend, & si vos occupations le permettent. Je suis, Monsieur,

Votre très-humble servante, &c.

LETTRE

De M. l'Abbé de Bellegarde *à une Dame de la Cour, qui lui avoit demandé, si les femmes sont inférieures aux hommes par le mérite de l'esprit.*

MADAME,

Les hommes ont fait les loix sans y appeller les femmes; peut-être que si elles eussent été du conseil, les choses se seroient passées tout autrement, & elles

elles n'auroient pas manqué de raisons & d'adresse pour bien soutenir leurs droits, afin que l'on gardât un parfait équilibre entre les hommes & elles : on ne leur a pas rendu une justice exacte ; & il semble qu'elles soient en droit de se plaindre d'avoir été un peu maltraitées. Un Ancien disoit, que les femmes n'étoient nées que pour le repos & pour la retraite ; que leur plus grand mérite consistoit à vivre inconnues, sans s'attirer ni blâme, ni louange ; que les plus vertueuses étoient celles de qui on parloit le moins. Ce Philosophe ne les croyoit nullement capables d'aucun emploi de la République, & vouloit qu'elles demeurassent toujours ensévelies dans l'obscurité de leur Famille ; n'ayant point d'autre emploi, que de bien élever leurs enfans, pour en faire des sujets utiles à l'Etat. Ce Philosophe n'avoit peut-être pas trop de tort ; mais les Dames n'ont pas cru devoir s'assujettir à cette contrainte, bien persuadées qu'elles étoient capables de quelque chose de plus important.

Pour moi, Madame, je leur rends justice, & je crois qu'elles pourroient remplir les plus grans emplois, si on les leur confioit, & atteindre à la perfection des Sciences, si on les y appliquoit de bonne heure, & si on leur donnoit la même éducation qu'aux hommes. Cette maxime paroîtra un paradoxe à bien des gens, qui ne se conduisent que par préjugés, & qui décident sans connoissance de cause, & sans l'avoir bien examiné, que les femmes sont infiniment inférieures aux hommes, de quelque côté qu'on les regarde; ou s'ils sont contraints d'avouer que l'on trouve en quelques-unes de grandes qualités, & un mérite rare & singulier; ils prétendent que ce qu'elles ont de bon, est gâté par les imperfections qui sont inséparablement attachées à leur Sexe, & qui les éloignent du gouvernement & des emplois; les femmes mêmes s'y sont tellement accoutumées, qu'elles regardent cet éloignement comme leur état naturel, & comme si elles se croyoient elles-mêmes

mes incapables de quelque chose de plus grand : La coutume, les préjugés, la loi du plus fort, les ont insensiblement assujetties aux hommes, & mises dans cette dépendance, où elles vivent depuis le commencement du monde : Il faut ajoûter que la délicatesse de leur complexion les rendant incapables des emplois durs & pénibles, les attache, par necessité, aux fonctions du ménage, qui ne demandent pas une si grande force de corps : La foiblesse de leur tempérament a été cause en partie, qu'on les a regardées dès le commencement, comme inférieures aux hommes qui pouvoient soutenir les emplois les plus robustes : Leurs occupations domestiques les empêchent de s'appliquer à l'étude des Sciences, & ne leur en laissent pas le loisir : Ce n'est pas qu'elles n'aient pour y réussir, les mêmes dispositions que les hommes, même génie, même vivacité, même facilité, comme on le voit par la promptitude, avec laquelle elles apprennent tout ce qu'on leur donne à apprendre.

Mais on affecte de les laisser dans l'ignorance, afin qu'elles aient moins de peine, & moins de repugnance à s'appliquer aux fonctions les plus viles, qui détourneroient les hommes de leurs emplois. L'expérience fait voir que les femmes ont sans étude, ce que les hommes n'acquierent qu'avec beaucoup de peine & de travail; elles sont beaucoup plus polies, & plus agréables dans la Société civile; c'est principalement dans le commerce qu'on a avec elles, que l'on apprend à être civil & poli par l'envie qu'on a de leur plaire. L'école du Monde contribue bien mieux à les façonner, que toute la Science des Colleges, qui rend assés souvent les hommes sauvages & ridicules, parce qu'ils veulent trop faire connoître qu'ils sont savans; mais cette affectation les fait regarder comme des Pédans & des importuns. De quelle utilité leur est cette grande E'rudition, si leurs manieres sont rebutantes? Un homme enyvré de sa Science, croit être au dessus de tout le genre humain,

main, & ne peut s'empêcher de témoigner la compassion qu'il a des autres : de telles gens sont plus propres à s'entretenir avec les morts, qu'à converser parmi les vivans ; ils croiroient deshonorer leur Science, s'ils s'humanisoient avec le commun des hommes, & s'ils parloient de choses triviales, qui sont la matiere ordinaire des conversations. L'ignorance agréable & enjouée des femmes vaut mieux que la sombre & ennuyeuse E'rudition des Savans : Elles parlent avec plus d'ordre & plus d'agrément, & ne tarissent point, pourvu que la conversation roule sur des matieres qui leur conviennent : La maniere insinuante dont elles proposent leurs raisons, persuade bien mieux, que ne sont tous les Syllogismes en forme, proposés d'une maniere seche & hautaine. Ce que les femmes ont éminemment par dessus les hommes, est le talent de s'énoncer avec justesse, & de choisir les temps propres pour faire concevoir ce qu'elles veulent dire : quoiqu'elles n'inventent pas de mots nou-

nouveaux, il semble que ceux dont elles se servent, soient faits exprès pour exprimer leurs sentimens : c'est ce qui donne à ce qu'elles racontent, ce tour & cet agrément qui réjouit, & qui charme ceux qui les écoutent. Ainsi ceux qui disent, que les femmes sont moins parfaites que les hommes, le disent au hasard & sans prouver ce qu'ils avancent ; outre que l'autorité des hommes est fort suspecte en cet article, parce qu'ils sont Juges & Parties, & qu'ils ont affecté de tout tems de rabaisser les femmes autant qu'ils l'ont pu ; mais l'expérience détruit tous les faux raisonnemens que l'on fait à leur préjudice ; puisqu'une infinité de femmes ont donné, dans toutes les occasions, des marques d'un esprit solide, d'une haute sagesse, d'une éminente vertu ; on en a vu qui ont gouverné les plus grands Empires avec autant de prudence & d'équité, qu'eussent pu faire les hommes les plus accomplis. La vertu héroïque & militaire, qui semble incompatible avec la douceur, & la timidité

midité de leur Sexe, s'est trouvée en quelques femmes dans un éminent degré, & peut être en verroit-on des exemples plus fréquens, si on les mettoit plus souvent à l'épreuve : mais la dépendance où on les tient, les empêche de se produire. C'est moins la Nature que la coutume, qui les a assujetties à cette dépendance ; si les femmes avoient fait les loix, elles se seroient mises hors de page, & elles se seroient affranchies de la servitude où on les a réduites injustement, puisqu'elle est contraire aux ordres de la Nature, qui avoit mis de l'égalité entre les deux Sexes. C'est assés qu'il y ait entre l'homme & la femme une subordination raisonnable afin que celui qui a moins de talens, moins de lumieres & de capacité, se soumette à l'autre qui en a davantage. Quoique le mari soit le Chef de la Famille, cependant la soumission de l'Épouse est purement volontaire ; puisqu'elle s'engage de son choix, & librement, & dans un tems, où elle est capable de se déterminer, & de

de se gouverner par la raison. Les promesses & les conventions du mariage sont réciproques ; si le mari est chargé des affaires du dehors, la femme a le gouvernement des affaires domestiques ; & c'est elle que le soin de l'éducation des enfans regarde particulierement. Les talens des femmes ne se renferment pas dans l'enceinte de leur ménage ; elles sont capables, comme les hommes, des connoissances les plus sublimes, puisque l'esprit n'a point de Sexe. En effet cette différence ne regarde que le corps : s'il y a quelque degré de perfection entre l'esprit d'un homme habile & éclairé, & entre celui d'un homme stupide & grossier, cette différence n'est pas essentielle ; elle est tout au plus la même, qu'entre l'esprit du même homme considéré selon les divers âges, dans son enfance, ou quand il est dans sa maturité. De même il n'y a de différence entre l'esprit de l'homme & celui de la femme, que celle qu'y met l'éducation. Comme l'esprit agit par les mêmes principes dans les deux

Sexes,

Sexes, il eſt également capable des mêmes fonctions dans l'un & dans l'autre. Les Anatomiſtes les plus exacts ont remarqué, qu'il y a une conformité parfaite entre le cerveau de l'homme & celui de la femme ; les ſenſations s'y font de la même maniere, puiſque la diſpoſition des organes eſt toute ſemblable ; mais la différence de l'éducation, des exercices, de l'application, des ſens, des lieux, de la nourriture, de la compagnie, excitent des paſſions & des penſées différentes. Auſſi voyons-nous que les Peuples entiers ont des inclinations, des coutumes, des mœurs, des loix différentes, à meſure qu'ils ſont plus éloignés, ou plus voiſins de la mer, du Midi, du Septentrion ; ſelon que le païs qu'ils habitent, eſt plat, ou rempli de montagnes, entrecoupé de rivieres, ou chargé de bois ; ſelon que le terroir eſt plus ou moins fertile, & ſelon la variété des fruits qu'il produit. Le commerce, les affaires que ces peuples ont avec leurs voiſins, ſervent à les polir, ou à les rendre plus groſſiers.

Puiſ-

Puisque la différente éducation met une si grande différence entre les Nations entieres, faut-il s'étonner, qu'elle en mette entre les hommes & les femmes? si elles sont moins savantes, c'est qu'on ne les applique point à l'étude, & que leurs occupations ordinaires les détournent absolument des Sciences; mais cette exclusion n'est nullement fondée sur leur incapacité, ou sur leur impuissance naturelle; je crois même qu'elles y ont de plus grandes dispositions, que les hommes, parce que leur tempérament & leurs organes sont plus délicats. Mais on objectera peut-être, que les Sciences sont inutiles aux femmes, puisqu'elles sont exclues des emplois pour lesquels on étudie. De la maniere dont les choses sont reglées, on ne verra point les femmes monter en chaire pour haranguer, ni pour expliquer un point de Philosophie ou de Théologie; on ne les verra point assises sur les Fleurs de lys pour rendre la justice aux peuples: De quoi leur serviroient donc les Sciences, qu'à les ren-

rendre plus intraitables, plus hautaines, & plus orgueilleuses? Comme elles ne sont point nées pour être savantes, si elles le devenoient, il leur arriveroit la même chose, qu'à ceux qui ayant fait une grande fortune, & ayant effacé par leurs richesses & par leurs charges, la crasse de leur origine, regardent avec hauteur & avec mépris leurs pareils qui sont demeurés dans leur bassesse, & qui ont été moins habiles ou moins heureux. Voilà, *disent-ils*, ce qui arriveroit aux femmes savantes. Ceux qui raisonnent si mal, ne font pas réflexion que la Science, quand on en fait un bon usage, loin de gauchir l'esprit, le regle & le redresse, & qu'elle est plus capable d'inspirer la modestie, que l'orgueil, parce qu'on se connoît mieux, & qu'elle nous apprend à regler nos passions, & à modérer nos desirs. Si les femmes sont exclues de l'étude & des Sciences, cette préscription qui n'est fondée que sur la coutume, ne peut être éternelle, & elles sont toujours en droit de s'en relever: C'est une mauvaise raison de

dire,

dire, que puisque la fin de la Science est de disposer les hommes à remplir les différens emplois de la République, où les femmes ne sont point admises, elles se donneroient une peine inutile à se remplir l'esprit de connoissances stériles & infructueuses, & dont le public ne pourroit retirer aucun avantage. Il est évident, que cette objection porte à faux, puisque les femmes peuvent comme les hommes gouverner de grands E'tats & de grands Empires, comme plusieurs expériences le confirment; elles pourroient de méme remplir avec dignité les autres emplois de moindre conséquence; & si l'imagination se revolte, quand on y pense, c'est que l'on n'y est pas accoutumé. N'auroient-elles pas aussi bonne grace à la tête d'une Armée, que sur le trône? Ne pourroient elles pas écouter aussi-bien les différens avis dans un Conseil de guerre, que dans un Conseil d'E'tat? Sont-elles moins fertiles en invêntions que les hommes pour trouver des expédiens? En un mot, il n'y a rien de si grand

grand dont les femmes ne ſoient capables; il n'y a point d'emploi dont elles ne puſſent remplir tous les devoirs, ſi on leur permettoit d'acquérir toutes les connoiſſances néceſſaires pour s'en acquiter dignement. C'eſt une injuſtice des hommes à leur égard de vouloir les tenir toujours dans l'ignorance, dans la molleſſe, & dans l'oiſiveté; au lieu de leur permettre de s'appliquer à la recherche de la vérité, pour garantir de l'erreur & des ſurpriſes, auſquelles ſont ſujettes les perſonnes qui ne ſavent rien. Si les femmes avoient l'eſprit rempli d'autres connoiſſances que de celles de leur ménage, leurs converſations en ſeroient plus agréables & plus innocentes; de quoi veut-on qu'elles s'entretiennent, puiſqu'elles ne ſavent rien? Elles ne ſont touchées que de ce qui frappe les ſens; elles en ſont uniquement occupées, & n'ont point d'autre matiere pour s'entretenir; ce qu'elles voient, ce qu'elles entendent, leurs joies, leurs affaires domeſtiques, leurs procès, leurs intrigues, leurs querelles,

leurs

leurs jupes, leurs manteaux, leurs ajustemens, sont pour elles des fonds intarissables ; encore seroit-on trop heureux, si elles s'en tenoient à ces bagatelles ; mais quand ces fonds sont épuisés, la médisance est leur ressource, & leur ouvre des champs encore plus vastes. Ce n'est pas toujours par un dessein prémédité de nuire, qu'elles font des médisances si cruelles ; c'est qu'elles veulent parler, & qu'elles n'ont point d'autre chose à dire : Ne pourroient-elles pas trouver des sujets plus innocens, pour s'entretenir ? Au pis aller, ne vaudroit-il pas bien mieux garder le silence, que de déchirer impitoyablement le prochain par des satyres, qui excitent l'indignation de tout le monde contre ceux qui les font? Les personnes médisantes s'y prennent mal pour faire paroître leur belle humeur, leur enjoûment, & leur bel-esprit : Ceux qui font semblant de leur applaudir, les regardent avec horreur, & les fuient comme si elles avoient la peste : En effet leurs meilleurs amis ne

font

ſont pas épargnés, & après avoir vomi leur poiſon contre tout le monde, elles aiment mieux ſe décriter elles-mêmes que de ne rien dire. On éviteroit peut-être tous ces inconveniens, ſi l'on permettoit aux femmes de s'appliquer à quelque choſe de plus ſérieux, que leurs emplois ordinaires ; comme elles s'expriment naturellement avecplus de délicateſſe que les hommes, ſi leur raiſon étoit cultivée par l'étude, leur entretien auroit infinîment plus de charmes. Si dans l'état où ſont les choſes, la Science ne peut être utile aux femmes pour l'adminiſtration des affaires publiques, parce qu'on ne les admet point aux emplois politiques ; elle pourroit du moins leur être utile pour la conduite de leurs affaires particulieres. Il faut ajoûter qu'elle leur ſeroit auſſi de quelque ſecours pour l'établiſſement & pour l'avancement de leur fortune. *Athénaïs*, fille du Philoſophe *Leonce*, en eſt une preuve inconteſtable : Son pere, qui l'avoit parfaitement inſtruite dans toutes ſortes de Sciences,

la deshérita pour laisser le peu de bien qu'il avoit, à ses deux fils, bien persüadé que le mérite, & le savoir de sa fille lui tiendroit lieu de richesse, & pourroit l'élever à une haute fortune. *Athénaïs*, se voyant ainsi réduite à l'indigence par le testament de son pere, se plaignit de cette injustice à *Pulchérie*, sœur de *Théodose* le jeune. Cette grande Princesse, charmée de l'esprit & des manieres d'*Athénaïs* la retint auprès d'elle, & la fit baptiser, après l'avoir instruite dans les maximes de la Religion Chrétienne: Elle fut nommée *Eudoxe* à son Baptême. Peu de tems après, *Théodose* le jeune l'épousa & la mit sur le trône d'*Orient*, pour récompenser son mérite & son éminent savoir par cette grande élevation. La peine que les femmes croient trouver dans l'acquisition des Sciences, & l'impossibilité prétendue d'y réüssir, est capable de les rebuter; car elles sont naturellement paresseuses & indolentes; cependant quand on examine en détail le tempérament & la complexion des fem-

femmes, on trouve en elles encore plus de disposition que dans les hommes, pour acquérir les Sciences: Elles ont l'imagination plus vive, & la mémoire plus heureuse, leur cerveau reçoit aisément les impressions des objets, & en est frappé plus vivement; il les pénétre avec une extrême promptitude; il en conçoit nettement toutes les circonstances; c'est ce qui fait que la plupart des femmes s'expriment avec tant de facilité. L'obstacle qui pourroit les retarder, ce seroit l'inconstance; car elles s'ennuient aisément des mêmes objets: cependant pour ne se pas tromper dans ses jugemens, il est nécessaire d'examiner chaque chose en détail, afin de connoître la liaison qui est entre les principes & les conséquences que l'on en tire. Quand les femmes voudront s'en donner la peine & le loisir, elles seront autant capables que les hommes de pénétrer ce qu'il y a de plus caché dans les objets des Sciences, & peut être porteront-elles encore plus loin leurs réflexions. On ne prétend pas, que tou-

tes les femmes, en général, aient, non plus que les hommes, des dispositions heureuses pour acquérir les Sciences; les unes ont plus de vivacité, les autres ont plus de pesanteur; ainsi elles conçoivent les choses avec plus ou moins de peine, selon leurs dispositions naturelles: Ce que l'on prétend, c'est qu'il n'y a rien dans leur tempérament, qui les empêche de rechercher, & de connoître la vérité; si elles s'appliquent à des bagatelles, c'est qu'on les plie de ce côté-là; mais cela vient de l'éducation, & des occupations qu'on leur donne, pour les laisser toujours dans l'ignorance: Elles n'en murmurent point, parce que l'exemple de toutes les autres femmes, une espece de bienséance, la contrainte & la sujettion où elles vivent, leurs exercices domestiques qui les occupent assés, le jeu, leurs divertissemens, les préjugés, qui ont attaché mal à propos je ne sai quoi de ridicule à l'idée de femme savante; tout cela les console, & fait qu'elles ne se plaignent pas de leur destinée. La bien-

séance

ſéance du ſexe eſt encore un obſtacle, qui empêche les femmes de s'appliquer aux Sciences: ce ſont les hommes qui les montrent, une jeune fille n'eſt en aſſurance, que ſous les yeux de ſa Mere ou de ſa Gouvernante; quelques-unes ſe ſont fort mal trouvées de leur curioſité, pour s'être confiées à des Maîtres qui leur donnoient des leçons d'amour, au lieu de leur apprendre les maximes de la Philoſophie. Tout le monde ſait les avantures d'*Héloïſe*, & d'*Abélard*; l'une paya par de grandes faveurs & par la perte de ſa réputation les leçons de ſon Maître; l'autre paya d'une maniere bien tragique, les libertés qu'il prit avec ſon Ecoliere. On ne peut prendre trop de précautions pour conſerver l'honneur & la vertu des filles, qui ne peuvent être éclairées de trop près, ni trop écoutées. Le peu d'utilité que les femmes retirent des Sciences, eſt l'une des cauſes principales pourquoi elles les négligent ſi fort. Le ſoin de leur beauté & de leurs parures les occupe plus agréablement; Les

loüanges qu'on leur donne ſur leurs agrémens, ſur la douceur de leur chant, ſur la belle diſpoſition qu'elles font paroître en danſant, flattent infiniment leur amour-propre, & leur font négliger tout le reſte. Les amuſemens qui les occupent, le bal, la danſe, les Comédies, les converſations, leurs ajuſtemens leur paroiſſent bien plus agréables, & d'une plus grande reſſource pour elles, que toute la Science du monde: Car ſi elles ſavent quelque choſe de plus relevé, à peine oſent elles en parler devant les autres femmes, qui les traiteroient de pedantes & de ridicules, ſoit par jalouſie, ou par la crainte d'être effacées, ou parce qu'en effet, elles regardent les femmes ſavantes comme des Précieuſes. L'étude des Sciences ne convient qu'à un petit nombre de femmes d'une naiſſance diſtinguée, & qui vivent dans l'abondance; car celles qui ſont nées dans une condition obſcure, & qui preſſées par des beſoins domeſtiques, ſont obligées de gagner de quoi vivre par leur

tra-

travail, n'ont garde de s'appliquer à une étude ſtérile, qui ne convient ni à leur condition, ni à la ſituation de leurs affaires. Il en eſt tout autrement des hommes, qui peuvent réparer par leur ſavoir, les diſgraces de leur mauvaiſe fortune, & ſe procurer, en ſe rendant habiles, des emplois utiles & honnêtes pour ſe mettre à l'abri de la néceſſité. Les femmes occupées dès leur enfance à de petits ouvrages, les continuent juſqu'à ce qu'elles ſoient mariées, ou qu'elles aient pris quelque autre parti. Les devoirs de l'état qu'elles embraſſent, les occupent uniquement, & ne leur laiſſent ni le loiſir, ni les penſées de s'appliquer à d'autres exercices qui pourroient leur élever l'eſprit, & les retirer de ces bagatelles, qui les amuſent, & qui étouffent la plupart de leurs lumieres. Il eſt aiſé de voir par ce raiſonnement, que les femmes ont comme les hommes en elles-mêmes les principes de toutes les perfections, & qu'elles ne leur ſont point inférieures par le mérite de l'eſprit; mais que la cou-

coutume, l'éducation, les habitudes qu'on leur donne dès l'enfance, les préjugés, la Politique, qui les éloignent de l'étude, & qui les retiennent dans une perpetuelle dépendance, les empêchent de développer leurs talens naturels, & de faire voir de quoi les femmes seroient capables, si elles s'appliquoient sérieusement à l'étude des Belles-Lettres, des Sciences, & des beaux Arts. Les hommes qui les ont traitées avec beaucoup d'injustice, en faisant les loix, pour se maintenir dans leur usurpation, font de grands reproches aux femmes; ils disent qu'elles sont remplies de défauts & d'imperfections, qui les rendent fort inférieures aux hommes; soit qu'on les envisage du côté du cœur, ou du côté de l'esprit; elles sont naturellement volages, indiscretes, étourdies; l'intérêt & l'amour les exposent à tous momens à faire de grandes fautes. Ce seroit une indiscrétion impardonnable de leur confier quelque secret important; elles ne sont pas assés Maîtresses d'elles-mêmes, elles suivent trop aveu-

glé-

glément les inclinations de ceux qu'elles aiment; de sorte que les secrets leur échappent malgré elles, & sans qu'elles s'en apperçoivent. Si elles ont quelque engagement, le cœur séduit l'esprit, elles n'ont pas la force de rien cacher à ceux dont elles se croient tendrement aimées. Ce reproche peut être véritable à l'égard de quelques femmes; mais ne peut-on pas reprocher la même chose aux hommes? Ont-ils la force de rien celer à celles dont ils sont vivement touchés, & qui usent de mille adresses & de mille détours pour leur arracher leurs secrets? Il faut être fort réservé à prononcer sur le chapitre des femmes; c'est une grande injustice de les condamner en général: Il y auroit aussi de la bêtise à les louer toutes sans distinction; elles ne méritent pas toujours tout le bien, ni tout le mal que l'on dit, les hommes qui s'en plaignent tant, sont les prémiers à les gâter par leurs louanges & leurs flateries; elles auroient moins de défauts, s'ils leur donnoient moins d'encens.

Si elles sont si méprisantes & si hautaines, c'est qu'ils s'abaissent & qu'ils rampent trop devant elles. A qui doivent-ils s'en prendre de la coquetterie & du libertinage des femmes? Ne sont-ils pas les prémiers à les séduire? N'est-ce pas pour plaire aux hommes, qu'elles se relâchent comme elles font, & qu'elles s'oublient si étrangement? Les vices, les bonnes qualités, les défauts, les perfections, sont tellement partagés entre les hommes & les femmes, que tout le bien & tout le mal que l'on dit d'un sexe, se peut dire de l'autre avec justice; qu'ils sont également susceptibles des impressions bónnes & mauvaises, qu'il n'y a rien de si méchant ou de si vertueux dont ils ne soient également capables, & que les femmes peuvent réussir comme les hommes dans l'administration des affaires domestiques & publiques, si on les y appliquoit, & si on leur donnoit dès l'enfance une autre éducation. Cette vérité se prouvera encore mieux par des exemples que par tous les raisonne-

ſonnemens que l'on pourroit faire. Toutes les Hiſtoires anciennes & modernes en ſont remplies; mais ſans remonter juſques dans les ſiecles les plus reculés de l'Antiquité, il ſuffira de faire quelques réflexions ſur la conduite & ſur le gouvernement d'*Elizabeth*, Reine d'*Angleterre*, pour montrer que les femmes ſont capables de tout ce qu'il y a de plus grand; que c'eſt à tort, qu'on leur reproche les foibleſſes & les imperfections de leur ſexe; & qu'elles ne ſont point inférieures en mérite, aux hommes, de quelque côté qu'on les enviſage. Elle n'avoit que vingt-ſix ans, quand elle monta ſur le trône d'*Angleterre*; l'air de grandeur & de fierté qu'elle tenoit de ſon pere, avec une certaine douceur qui lui étoit naturelle, retenoit le peuple dans le devoir, ſans le rebuter. La conduite qu'elle tint dans le gouvernement de ſes E'tats, peut ſervir de modele aux plus grands Princes, & aux plus ſages Politiques. Les troubles & les revoltes qui s'exciterent de temps en temps

ſous ſon regne, l'obligerent à traiter ſévérement de grands Seigneurs, par la perte de leur vie & de leur liberté: Mais elle y fut comme forcée par la néceſſité des temps; & l'on ne peut gueres lui reprocher de morts, que celle de la Reine d'*Ecoſſe Marie Stuart*. Quoique les Belles-Lettres euſſent été enſévélies juſqu'alors ſous l'ignorance, & ſous la barbarie, *Elizabeth* étoit ſavante, bien plus que ne le ſont ordinairement les femmes. A l'âge de dix-ſept ans, elle ſavoit le *Latin* & le *Grec*; elle traduiſit, de *Grec* en *Latin*, deux Oraiſons d'*Iſocrate*; outre ſa Langue naturelle elle parloit l'*Italien*, le *François*, l'*Allemand*, le *Latin*, & le *Grec*. Pour conſerver toujours ſon autorité toute entiere, elle avoit l'adreſſe de former des partis & des factions, qu'elle maintenoit autant qu'elle le jugeoit à propos, & qu'elle détruiſit adroitement, quand ils ne lui étoient plus néceſſaires. Elle conſerva, par politique, tous ceux qui compoſoient le Conſeil de la Reine *Marie* à qui elle avoit ſuccedé, quoiqu'ils

qu'ils fussent d'une Religion différente de la sienne, & qu'ils eussent persécuté *Elisabeth* sous le regne de sa Sœur; cependant elle ne leur donnoit pas sa confiance, & ne faisoit pas un grand usage de leurs avis; on pouvoit dire d'eux, qu'ils étoient de la Cour, mais non pas du Conseil; elle les tenoit en haleine par de longues disputes sur des points controversés entre les deux Eglises: mais elle prenoit, à leur insu, ses mesures, pour faire réussir ses desseins. Il est étonnant qu'une femme ait résisté si long-temps par son courage, par sa fermeté, par la force de son esprit, par sa prudence, par sa Politique, par ses intrigues, aux deux plus grands Rois du monde, quoiqu'elle ne fût Reine que d'un petit Royaume, & qu'elle se vît engagée à soutenir, pendant plusieurs années, la guerre d'*Irlande*, qui l'obligeoit à des dépenses excessives. *Henri II* Roi de *France*, avoit fait déclarer le Daufin, son fils, Roi d'*Angleterre*, parce qu'il avoit épousé *Marie Stuart*. *Philippe II.* Roi d'*Espagne*, qui

vouloit vanger l'honneur de *Catherine d'Eſpagne*, que *Henri VIII.* pere d'*Eliſabeth*, avoit répudiée, menaçoit d'attaquer l'*Angleterre* avec de nombreuſes troupes. Quoique tous les Princes de l'*Europe* la rechercheaſſent en mariage, elle n'en voulut jamais épouſer aucun, pour regner elle ſeule, & ſut toujours les amuſer pour les retenir dans ſes intérêts. Les Ducs d'*Anjou* & d'*Alençon*, l'Archiduc d'*Autriche* & le Roi de *Suede* lui firent long-temps la cour, ſans s'appercevoir qu'elle ſe moquoit d'eux. Ses armes eurent preſque toujours d'heureux ſuccès ; ſoit qu'elles fuſſent employées contre ſes Sujets révoltés, ou contre les Princes étrangers ennemis de ſes Etats à qui elle devint enfin redoutable.

Dans le portrait que les Anciens ont fait de *Zénobie*, Reine des *Palmyréniens*, ils nous ont laiſſé l'idée d'une femme accomplie. L'Empereur avoit aſſocié à l'Empire *Odénat*, mari de *Zénobie* ; mais l'un de ſes plus proches parens, jaloux de ſa gloire, le fit aſſaſſiner peu

de

de temps après: *Zénobie* ne perdit point courage, en perdant son Epoux, d'une maniere si tragique; elle s'empara de la puissance souveraine au nom de ses deux enfans, & se fit proclamer Reine; elle continua avec une générosité héroïque la guerre, que son mari avoit commencée contre les *Perses*, & les vainquit par ses Généraux, & en personne, dans plusieurs occasions. Cette Princesse se vantoit d'être issue du sang de *Cléopatre* & des *Ptolomées* anciens Rois d'*Egypte*. Sa réputation effaça la gloire de *Gallien*, qui gouvernoit alors l'Empire Romain; on dit d'elle, que tandis que cet Empereur montroit dans un corps d'homme un cœur de femme, *Zénobie* faisoit paroître en un corps de femme, un courage d'homme: En effet elle défit l'Armée que ce Prince envoya dans l'*Orient* sous la conduite d'*Héraclien*; elle s'enferma dans *Antioche*, assistée de soixante & dix mille *Palmyréniens*, bien resolue de défendre, jusqu'à l'extrémité, cette grande Ville contre toutes les for-

forces de l'Empereur *Aurélien*, qui venoit l'attaquer, & qui pour faciliter le ſuccès de cette entrepriſe, avoit promis à tous les rebelles, une amniſtie générale de leurs deſobéiſſances paſſées. *Zénobie*, à la tête de ſes troupes, eut le courage de ſe montrer en pleine campagne devant l'Armée Impériale, que l'Empereur commandoit en perſonne; quelque réſiſtance qu'elle pût faire, *Aurélien* ne laiſſa pas de prendre *Antioche*, & pluſieurs autres Villes conſidérables. Malgré ces mauvais ſuccès, *Zénobie* rangea ſon Armée en bataille dans la plaine d'*Emeſe*, pour arrêter les victoires de l'Empereur, qui tailla en pieces les *Palmyréniens*. La Reine, contrainte de céder à la bonne-fortune des *Romains*, ſe retira dans la Ville de *Palmyréne*, qu'*Aurélien* réſolut d'aſſiéger, pour terminer, par la priſe de cette Ville, une guerre ſi longue & ſi ruïneuſe. Ce Prince fut bleſſé d'un coup de fleche à ce ſiége: On peut voir l'eſtime qu'*Aurélien* faiſoit de *Zénobie*, de ſa prudence, & de ſon courage, par les frag-

fragmens d'une Lettre qu'il écrivit à l'un de ſes amis : „Les Romains me re-
„prochent, que je fais la guerre à une
„Femme, comme ſi je n'avois à com-
„battre, que contre *Zénobie*, & contre
„ſes forces domeſtiques ; au lieu que
„j'ai affaire à un plus grand nombre
„d'Ennemis, que ſi c'étoit un homme,
„qui fût le Chef de ſes troupes : Mais
„j'eſpere que les Dieux qui ne nous ont
„jamais manqué au beſoin, aſſiſteront
„la République. *Aurélien* écrivit à *Zénobie*, pour la conjurer de ſe ſoumettre, promettant de lui rendre tous les honneurs que ſon rang méritoit ; mais quoique l'Empereur lui promit toutes ſortes de bons traitemens, cette Reine trouva ſes Lettres trop fieres ; car il lui écrivit à peu près en ces termes : „Vous
„auriez du faire de votre plein gré ce
„qui vous eſt maintenant ordonné par
„mes Lettres ; je vous commande donc
„de vous rendre, & c'eſt à cette condi-
„tion, que je promets de vous conſer-
„ver la vie, que vous acheverez dans le
„lieu que le Sénat vous deſignera : Vous met-

„mettrez dans le trésor de l'Empire „vos pierreries, votre or & votre argent; l'on conservera aux *Palmyré*-„*niens* leurs privileges. La fierté de *Zénobie* se trouva offensée de la maniere hautaine, dont l'Empereur lui écrivoit; elle lui répondit sur le même ton, sans s'émouvoir ni des offres ni des menaces d'*Aurélien*, qui fut transporté de colere, en lisant les Lettres de *Zénobie*: Il pressa plus vivement que jamais le siége de *Palmyrene*; il alla au devant des *Perses*, qui venoient au secours de cette ville; il leur livra le combat, & les mit en pieces. Enfin après plusieurs grands exploits de guerre, il vainquit *Zénobie*. Cette Reine ne pouvant plus espérer d'être secourue, & craignant de tomber entre les mains d'*Aurélien*, se sauva pendant la nuit; voulant se retirer en *Perse*. *Aurélien* eut avis de sa marche, il la poursuivit avec de la Cavalerie, & l'arrêta prisonniere, lorsqu'elle étoit sur le point de passer l'*Euphrate*. „Vous avez voulu avoir la „gloire, *lui dit il*, lorsqu'elle lui fut

pré-

„présentée, de faire la guerre aux Em-
„pereurs Romains, vous avez méprisé
„leurs armes, pour usurper leur auto-
„rité. *Zénobie*, dans son malheur, fut toujours au dessus de sa mauvaise fortune. *Aurélien* parut étonné de voir tant de fermeté dans une femme; il ne voulut point la faire mourir, pour ne pas souiller sa victoire, en versant le sang d'une si grande Reine; il la réserva pour servir d'ornement à son Triomphe; il ruïna la Ville de *Palmyrene*, fit passer tous les habitans par le fil de l'épée. *Zénobie* entra dans *Rome* sur un superbe chariot, non pas comme triomphante, mais comme captive; cependant elle étoit toute couverte de pierreries; l'Empereur voulut lui laisser quelques marques de distinction pour honorer son courage & sa vertu, qui la rendoient digne de donner des loix à tout le reste de l'Univers.

Si *Pulchérie*, fille de l'Empereur *Arcade*, & sœur de *Théodose* le jeune, n'a point donné de batailles en personne, si elle n'a point soutenu de siéges, si

ſi elle n'a point combattu à la tête de ſes troupes contre un Empereur Romain, comme *Zénobie*; cependant ſon mérite perſonnel peut la mettre en parallele avec les plus grands Hommes de l'Antiquité. Elle n'avoit que ſeize ans, lorſque *Théodoſe* la jugea digne de partager avec lui la puiſſance Impériale. Ce choix ne fit point honte à l'Empereur; il ſe repoſa même ſur elle des plus grandes affaires de l'Empire: Elle eut un ſoin tout particulier de l'éducation de ce Prince, & de ſon mariage; elle ne lui donna point pour E'pouſe une fille nourrie dans la molleſſe & dans les délices de la Cour, elle lui choiſit la ſavante *Athenaïs*, fille du Philoſophe *Léontius*. L'Empereur piqué de jalouſie, de ſe voir peut être effacé par le mérite de ſa ſœur, l'obligea à quitter la Cour, & à ſe retirer dans une maiſon de campagne; mais le beſoin des affaires, & le mauvais uſage que les Miniſtres faiſoient de leur autorité, l'y rappellerent peu de jours après. *Théodoſe* étant mort, *Pulchérie* éleva *Mar-*

cien

cien à l'Empire, & l'épousa, à condition qu'il ne se serviroit point des privileges que donne le mariage, parce qu'elle avoit fait vœu de virginité. Cette grande Princesse ne borna pas ses soins aux affaires temporelles de l'Empire ; elle se servit de toute son autorité contre les Hérétiques qui troubloient le repos de l'Eglise, & qui pervertissoient les mœurs des fideles. Elle fit assembler le Concile général de *Calcédoine* ; les Peres de ce Concile la comblerent d'éloges, & lui donnerent le glorieux titre de *Protectrice de la Foi.* Ces exemples font assés voir, que les femmes sont capables de tout ce qu'il y a de plus grand dans le gouvernement des E'tats.

On seroit peut-être un peu plus étonné, si on les voyoit assises sur les Tribunaux, pour décider en qualité de Juges, les plus importantes affaires de la République ; mais l'on reviendra de cet étonnement, lorsqu'on fera réflexion, que Dieu qui regle tous ses conseils par sa sagesse éternelle, choisit *Débora*

bora pour juger le Peuple Hêbreu, & pour commander en personne les Armées des Israëlites, qui gémissoient depuis vingt ans sous une rude captivité. Cette femme Prophéteſſe, Juge, & Capitaine, gouverna & jugea pendant quarante ans le Peuple de Dieu, dont l'E'tat fut toujours très-floriſſant, tandis que cette République fut gouvernée par les ſages conſeils de *Débora*. Si les hommes trop jaloux de leur autorité, n'éloignoient pas comme ils font, les femmes de l'adminiſtration des affaires, ils pourroient ſouvent profiter de leurs bons conſeils, & des lumieres qu'elles leur ſuggéreroient dans les conjonctures les plus délicates.

Il ſemble que Dieu ait voulu vanger les femmes, de l'injuſtice que leur font les hommes, en les éloignant des emplois dont elles s'acquiteroient avec ſuccès, ſi l'on vouloit ſe confier en leur addreſſe & en leur courage. Le Peuple Juif ſe voyoit réduit aux dernieres extrémités, lors qu'*Holoferne*, Général de l'Armée de *Nabuchodonoſor* Roi des

Aſſy-

Assyriens, vint mettre le siége devant *Béthulie* avec des troupes formidables: Quoiqu'il y eût plusieurs grands Capitaines parmi les *Hébreux*, Dieu fit choix d'une femme pour délivrer son Peuple de la désolation & de la servitude dont il étoit menacé. *Judith* fut chargée de l'exécution de cette grande entreprise; & quoiqu'elle fût encore fort jeune, elle se conduisit dans cette affaire avec toutes les précautions, tout le courage, toute la prudence, que l'on pouvoit souhaiter. Elle passa au travers du Camp ennemi, sans être effrayée de la vue de ces hommes affreux & armés de toutes pieces, quoiqu'un spectacle si terrible fût bien capable de jetter l'épouvante dans le cœur d'une jeune Veuve, qui avoit passé toute sa vie dans la retraite. Cette courageuse Femme voyant que ceux de *Béthulie* délibéroient de se rendre à *Holoferne*, parce qu'il avoit fait couper tous les aqueducs qui conduisoient l'eau dans la Ville, & que les habitans étoient menacés de périr de soif, s'offrit à se sacrifier elle-

elle-même, & à tenter toutes ſortes de moyens pour faire lever le ſiége: En effet elle traverſa le Camp d'*Holoferne*; pénétra juſques dans ſa tente, y demeura quelques jours, pour prendre des meſures juſtes, & délivra ſa Patrie, d'un ennemi ſi redoutable, de la maniere que tout le monde ſait. Les *Hébreux*, par reconnoiſſance, firent une Fête publique, qui dura trois mois pour honorer cette victoire.

La Reine *Eſther* ne témoigna guères moins de courage que *Judith*, pour le ſalut de ſon Peuple. Les Rois de *Babylone* étoient ſi jaloux de leur grandeur, & du reſpect qu'ils vouloient qu'on portât à leur Majeſté, qu'ils avoient défendu ſur peine de la vie, de ſe préſenter devant eux ſans y être appellé, de quelque rang ou de quelque caractere que l'on pût être: mais le malheur des *Iſraélites*, qui avoient tous été condamnés à la mort par les artifices d'*Aman*, Favori d'*Aſſuerus*, toucha ſi vivement cette jeune Princeſſe, que ſans ſe ſoucier du péril où elle s'expoſoit de

per-

perdre la vie, en ſe préſentant devant *Aſſuérus* ſans ſon ordre, elle aima mieux tout riſquer & ſe perdre elle-même, que de ne pas tenter toutes ſortes de moyens pour délivrer ſon Peuple. Sa vertu & ſon courage furent récompenſés; elle trouva grace devant *Aſſuérus*; elle lui repréſenta qu'*Aman*, ſon Favori abuſant de ſon autorité, avoit réſolu d'exterminer tous les *Hébreux*, diſperſés dans les Etats d'*Aſſuérus*, quoique ce Peuple, ſoumis entierement aux ordres du Prince, rendît d'importans ſervices à la Monarchie. La beauté, la bonne grace, l'Eloquence d'*Eſther*, toucherent *Aſſuérus*, & il accorda ſans réſerve à la Princeſſe, tout ce qu'elle demandoit.

L'Hiſtoire profane nous fournit une infinité d'exemples de Femmes illuſtres, qui ſe ſont rendu célebres par toutes ſortes de vertus. Lorſque *Petus Cécinna* eut été convaincu d'avoir eu part à la conjuration que l'on avoit tramée contre l'Empereur *Claudius*, *Arrie*, femme de *Cécinna*, l'exhorta plu-

 ſieurs

ſieurs fois à ſe donner la mort lui-même, pour éviter l'opprobre de périr par la main d'un Bourreau; mais cette femme intrépide voyant que ſon lâche Epoux balançoit, prend un poignard en ſa préſence, elle s'en perce le ſein, & le retirant promptement, elle le lui préſente; & le regardant d'un œil tranquille, tiens, *dit-elle*, il ne m'a point fait de mal.

La femme de *Collatin*, la célebre *Lucrece*, qui a fait tant d'honneur à ſon ſexe, par ſa vertu & par ſa beauté, eſt un modele, que les Dames devroient toujours avoir devant les yeux. Son mari avoit indiſcretement vanté ſa beauté devant le fils de *Tarquin* le Superbe, Roi de *Rome*: *Sextus* l'aîné ne put voir une ſi belle femme ſans en devenir éperdûment amoureux, & ne conſultant que ſa paſſion, il viola *Lucrece*, qui eut tant de douleur de ſe voir deshonorée ſans qu'il y eût de ſa faute, qu'après avoir fait venir ſon pere & ſon mari, & quelques perſonnes conſidérables de ſa Famille, & leur ayant expoſé l'outrage que

que *Sextus* lui avoit fait, elle se poignarda à leurs yeux, ne pouvant se résoudre à vivre après la perte de son honneur.

C'est à tort que l'on reproche la foiblesse aux femmes, la légéreté, l'inconstance, l'infidélité: elles sont aussi courageuses, aussi constantes, aussi fidelles que les hommes; & si elles portent les choses à l'extrémité, quand elles s'abandonnent au vice; il est certain, qu'elles font paroître une fermeté, une constance & des vertus héroïques, quand elles prennent le bon parti. Peut-on donner assés de louanges à cette incomparable Reine de *Carie*, je veux dire *Arthémise*, qui a laissé à toutes les Dames, un si rare exemple de l'amour conjugal? Elle aima toujours son Epoux avec une fidélité & une tendresse infinie. Quand la mort le lui eût arraché d'entre les bras, elle voulut immortaliser son amour; elle dressa à la gloire de son Epoux, un tombeau superbe, qui a été regardé dans la suite comme l'une des sept Merveilles du monde; cette Reine s'y enferma, re-

nonçant à tout commerce, & pour s'unir plus étroitement à cet Epoux, malgré la rigueur de la mort, qui les avoit si cruellement separés ; elle detrempoit ses cendres dans les breuvages qu'elle avaloit chaque jour, croyant que son cœur étoit le seul tombeau digne d'un Epoux, qu'elle avoit aimé si tendrement.

Combien de femmes ont temoigné plus de courage, plus de fermeté, plus de grandeur d'ame dans les malheurs & dans le renversement de leur fortune, que n'auroient pu faire les hommes les plus généreux ? Combien d'autres ont bravé la cruauté des Tyrans, qui les menaçoient de toutes sortes de supplices pour leur arracher des secrets, qu'elles ne vouloient pas révéler ? On en a vu une infinité, dans le temps que les *Romains* conspiroient contre leurs Empereurs, regarder d'un œil tranquille les préparatifs de leur supplice, tandis que les Chefs des Conjurés tremblans & interdits, trahissoient leur parti & leurs complices par leur lâcheté.

Une

Une Dame *Athénienne*, pour ne pas découvrir un ſecret qu'on lui avoit confié, endura avec un courage héroïque, les ſupplices les plus affreux, ſans qu'on pût jamais la faire parler par la force des tourmens; enfin elle ſe coupa la langue avec les dents, & la cracha au viſage du Tyran, ſe mettant elle-même hors d'état de révéler ce qu'elle avoit réſolu de taire. Les *Athéniens* furent ſi touchés du courage, que cette femme héroïque fit paroître dans une occaſion ſi importante, qu'ils lui dreſſerent une Statue, pour immortaliſer ſa gloire, & la fidélité qu'elle avoit gardée aux dépens de ſa propre vie.

Si les femmes avoient comme les hommes, le loiſir d'étudier, ou ſi on les appliquoit de bonne heure aux Sciences, & qu'elles en fiſſent leur capital, elles effaceroient la gloire des hommes en cette matiere; elles ont plus de vivacité; plus de feu, plus de pénétration, plus de ſubtilité, plus de délicateſſe; on a vu dans tous les temps, que celles qui ont voulu s'en donner la

peine, ont appris avec une merveilleuse facilité, tout ce qu'elles ont voulu apprendre. La célebre *Sapho*, qui mérita pour son savoir, d'être surnommée la *dixième Muse*, a composé des Ouvrages, qui ont été admirés de toute l'Antiquité; il ne nous en reste que l'Hymne qu'elle fit en l'honneur de *Vénus*, & une Ode. Ces deux morceaux suffisent, pour nous faire conoître le prix des Ouvrages de cette Fille incomparable, & pour nous causer un regret extrême de les avoir perdus. Il semble que les hommes conviennent tacitement, que les femmes pourroient exceller dans les Sciences & dans les Arts, si on les tournoit de ce côté-là, puisqu'ils ont attribué l'invention des Sciences & des beaux Arts à des filles qu'ils ont honorées sous le nom de *Muses*, qui étoient des filles fort savantes & fort versées dans la connoissance de l'Histoire, de la Musique, & de mille autres choses curieuses. Ils ont aussi dressé des Autels à *Minerve*, comme à la Déesse de la sagesse & des beaux Arts. Mais sans re-

mon-

monter jusques dans l'Antiquité la plus reculée, & sans avoir recours à des Fables, nous en trouverons parmi les modernes, qui se sont rendu célebres par leur savoir, autant que par leur beauté & par leur sagesse. Ceux qui ont fait l'Histoire de *Marie Stuart*, Reine d'*Ecosse*, ont fait l'éloge de son esprit & de sa science, comme de sa patience & de sa générosité. *Marguerite de Valois*, sœur de *François* Prémier, fut appellée par les beaux Esprits de son temps, la *dixième Muse*, comme *Sapho* l'avoit été dans son siecle. La Reine *Christine* que nous avons vue, ne s'est pas rendu moins illustre par son savoir, & par l'estime qu'elle faisoit des gens de Lettres, dont elle honoroit & récompensoit le mérite, qu'en renonçant à ses Etats par un esprit de Religion. Cette grande Princesse savoit tout, rien ne lui échappoit, Histoire, Philosophie, Mathématiques; elle parloit toutes sortes de Langues avec une facilité merveilleuse, & décidoit sur les Ouvrages des Savans avec une

Erudition, qui surprenoit les Connoisseurs. On pourroit citer une infinité de femmes de toute condition, qui ont excellé dans les Sciences; *Victoire Colonne*, *Angélique Nogarolle*, *Marguerite Morus*, & tant d'autres: De sorte que l'on peut aisément montrer par le raisonnement & par l'expérience, que les femmes sont capables comme les hommes, de tout ce qu'il y a de plus grand dans la Politique; de plus raffiné dans les Sciences; de plus délicat dans les Arts, & qu'elles y réussiroient mieux que les hommes, si on vouloit les y appliquer dès l'enfance, & si l'on n'étouffoit pas les lumieres de leur esprit par le soin des bagatelles domestiques, & par des amusemens, qui les entretiennent dans l'oisiveté, & qui leur ôtent le goût des Sciences. On peut donc conclure, si on leur rend justice, & si l'on en juge avec un esprit dégagé de toute prévention, que les femmes valent bien les hommes, de quelque côté qu'on les envisage, & qu'elles ne leur sont point inférieures par le mérite du cœur & de l'esprit. Je suis, &c.

LET-

LETTRE

D'une Dame de la Cour, à M. l'Abbé de Bellegarde.

MONSIEUR,

Vous connoissez l'empressement que j'ai pour la Comédie : Vous me l'avez souvent reproché ; mais vos remontrances n'ont fait que blanchir ; & vous ne m'avez point guérie. Il n'y a gueres de Spectacles, qui m'échappent, mais que voulez-vous que je fasse toute la journée ? Je ne saurois m'amuser comme je vois les autres femmes, à faire des nœuds, ou de la tapisserie ; je ne connois ni l'amour, ni les Amans ; je ne reçois point ni n'écris point de jolies Lettres : Le jeu m'ennuie ; la seule vue des cartes me donne la migraine, & des vapeurs : Dans l'oisiveté où mon cœur se trouve, je tâche d'occuper mon esprit ; la lecture des bons Livres est pour moi d'une grande ressource ; mais on

ne ſauroit lire toujours. Je trouve que la Comédie eſt le plus agréable de tous les amuſemens, quand on a renoncé aux autres plaiſirs de la vie. Il y a quinze ans que je fréquente aſſés réguliérement les Théatres; cependant je ſuis auſſi ignorante qu'au prémier jour: Je vous avoue que je fus bien honteuſe, & que ma vanité fut étrangement mortifiée dans une aſſés belle compagnie, où je me trouvai dernierement: On me demanda quelle différence il y a entre une Comédie & une Tragédie: Je ne pus jamais réſoudre cette grande difficulté: Je vous prie; Monſieur, de me l'expliquer, afin que je ne tombe plus à l'avenir dans un pareil embarras; que je puiſſe réparer ma gloire, & dédommager ma vanité qui ſe trouve bleſſée. Mandez-moi tout ce que vous ſavez de regles que l'on doit obſerver pour qu'une Comédie ſoit bonne; car je ne doute nullement, que vous ne ſoyez grec en cela: Et puiſque vous avez eu la patience de lire huit fois tout *Homére* en ſa Langue naturelle, je ſuis ſure, que

vous

vous avez auſſi lu les Tragédies des *Grecs.* Je connois un homme qui dit que les nôtres ne font que blanchir auprès, & que tout ce que les Modernes font, n'eſt que de la crême fouettée en comparaiſon; Son témoignage me paroît un peu ſuſpect; car il eſt tout hériſſé de grec depuis les pieds juſqu'à la tête. Je vous l'avoue, Monſieur, que j'ai un furieux dépit de ne pas ſavoir le grec, quand ce ne ſeroit que pour avoir le plaiſir de lire d'auſſi belles choſes: mais je reſſemble à *Henriette.* Dites-moi donc tout ce qu'il faut ſavoir, non pas pour faire une Comédie, mais pour en juger, & pour me dire à moi même des raiſons, ſi le plaiſir que je trouve à la Comédie, eſt bien fondé; & s'il eſt à propos de rire quand je ris, Voyez, je vous prie, juſqu'où va ma délicateſſe: Je ſuis comme ceux qui ne ſe contentent pas de trouver une ſauce bonne; ils veulent ſavoir de quoi elle eſt compoſée, & la doſe des épiceries qui y entrent: Je crois que le meilleur ſeroit de faire comme j'ai fait juſqu'à mainte-

nant, & de me laiſſer aller à mon panchant; mais enfin je crois que vos réflexions ne gâteront rien. Quand je ſaurai toutes ces choſes, voici encore un point, ſur lequel je voudrois être inſtruite à fonds. On veut me faire un ſcrupule de mon attachement pour la Comédie; Je vous l'avoue que je n'y entends point fineſſe; j'y vais le plus ſouvent, parce que je ſuis deſœuvrée, & que je ne ſais que faire; quelquefois par compagnie. Croyez-vous qu'il y ait grand mal? Mandez-moi ſur cela votre ſentiment; car quoique vous m'ayez déja répondu, que vous n'êtes point Docteur, je ne laiſſerai pas de m'en tenir à votre déciſion. Au reſte, je vous dirai, que je fais profeſſion d'un Chriſtianiſme aſſés auſtere, pour ne vouloir pas mettre mon ſalut en compromis, ni faire une choſe qui ſoit viſiblement mauvaiſe; mais auſſi je ne veux pas me faire des ſcrupules mal à propos, ni me chicaner ſur des plaiſirs innocens. Mettez-moi l'eſprit en repos ſur cela, & croyez qu'on vous honore très-parfaitement. Je ſuis, &c.

LET-

LETTRE

De M. l'Abbé de Bellegarde *à une Dame de la Cour, qui lui avoit demandé, quelques réflexions sur les Piéces de Théatre.*

MADAME,

Si vous m'ordonniez de vous écrire sur d'autres matieres, & qui eussent plus de rapport à mon état, peut-être le ferois-je avec plus de succès; ou si vous me laissiez la liberté de faire mon plan moi-même, & de choisir des sujets proportionnés à mon génie, & à mes connoissances, je travaillerois avec moins de gêne & moins de contrainte, & je pourrois vous dire des choses plus raisonnables; mais je vous avoûrai sans façon, Madame, & sans honte, que je ne fais point de Vers; qu'il y a plus de quinze ans que je n'ai vu le Théatre, ni assisté à aucune Comédie;

 je

je ne sai si c'est scrupule ou faute de goût pour les Spectacles; enfin je suis aussi mauvais Poëte que mauvais Historien, & je doute que je puisse m'acquiter avec honneur de ce que vous m'ordonnez. Il est cependant vrai, Madame, que j'ai lu autrefois la plupart des Livres, qui donnent des regles pour les pieces de Théatre; j'ai feuilleté les Anciens & les Modernes; j'ai examiné les critiques que l'on a faites de plusieurs Comédies, pour me donner quelque idée de la perfection que ces pieces doivent avoir. Je crois, Madame, que vous ne feriez pas mal de lire quelqu'un de ces Auteurs, puisque vous voulez, dites-vous, vous dire à vous-même les raisons pourquoi vous riez ou vous pleurez à la Comédie. Si vous le voulez, Madame, je vous indiquerai les Livres que j'ai lus sur cette matiere, afin que s'il vous en tombe quelqu'un entre les mains, vous puissiez voir les choses dans leur source. *Aristote* a été le prémier, qui a donné des regles pour la pratique du Théatre; ses

regles ont dans tous les temps servi de modele à tous ceux qui ont voulu écrire sur cette matiere ; ce qui est fondé sur la nature & sur le bon sens, dure toujours. La Poëtique d'*Horace* est un Chef-d'œuvre ; & quoiqu'il ait écrit en Vers, cependant on démêle aisément ses préceptes. Avec le secours de ces deux Livres, on sait tout ce qu'il faut savoir pour se former le goût sur les pieces de Théatre, & pour en faire la Critique ; car voilà précisément, Madame, ce que vous demandez. Parmi les Modernes j'estime infiniment *Vida*, de *Crémone*, Poëte, & Evêque d'*Albe* : Ces deux qualités paroissent assés mal assorties ; il a composé sur la Poëtique trois petits Livres en Vers, à l'imitation d'*Horace*. Le Livre que *Castelvetro* a écrit sur cette matiere, est merveilleux, & il le seroit encore davantage, sans l'affectation qu'il fait paroître à combattre mal à propos le sentiment d'*Aristote* : *Ronsard*, *du Bellai*, *Pelletier* qui commençoient à avoir quelques idées de l'Art poëtique, en ont écrit ; mais

mais quelques éloges qu'on ait donné de leur temps à leur Poëfie, elle nous fait pitié maintenant. J'ai lu les fept Livres, dans lefquels *Jules-Céfar de Lefcalle* a examiné toute l'ancienne Poëfie. *Daniel Heinfius* a fait encore un beau Traité fur la Poëtique, où il donne des regles pour faire une bonne Tragédie felon la méthode d'*Ariftote*. La Critique que le célebre M. *de Corneille* a faite de fes propres Ouvrages, vous inftruira mieux, Madame, que toutes les Poëtiques du monde, & vous formera mieux le goût, que tous les autres Livres ne fauroient faire. Lifez fur tout l'Art poëtique de l'illuftre M. *Defpréaux*; il a travaillé felon le goût d'*Horace*; le Moderne a égalé, s'il n'a furpaffé l'Ancien. Ceux qui ne font pas de ce fentiment, ne donnent tant d'éloges au *Romain*, que par un défir détourné d'abbaiffer le *François*: Ce n'eft pas qu'ils fe foucient de rendre juftice à l'Ancien; c'eft que la réputation du Moderne les éblouit & les importune. Voilà, Madame, les Livres, que j'ai lus autre-

autrefois ſur la matiere que vous me propoſez : Mais ces idées ſont maintenant fort effacées de mon eſprit, parce que je me ſuis toujours appliqué depuis à des choſes qui n'y ont nul rapport ; cependant ſi la ſolitude, & le repos de la campagne où je ſuis depuis quelques mois, peut me rappeller quelqu'une de ces anciennes idées, je vous écrirai au haſard, comme dans mes autres Lettres, & ſans ſuivre un ordre méthodique, tout ce qui ſe préſentera à mon eſprit.

Le Théatre qui avoit été enſéveli ſous les ruïnes d'*Athenes* & de *Rome*, s'eſt relevé de notre ſiecle avec beaucoup d'éclat ; ſi l'on donnoit les mêmes récompenſes à nos Poëtes, que donnoient les *Grecs* & les *Romains* à ceux, qui excelloient en ce genre d'écrire, nous en aurions eu ſans doute un plus grand nombre ; mais ce travail immenſe eſt trop mal récompenſé, & ne conduit plus comme autrefois, aux honneurs ſuprêmes ni aux premieres dignités de l'Etat.

Si

Si toutes les femmes étoient d'aussi bonne foi que vous, Madame, elles avoûroient avec la même ingenuité, qu'elles ne savent ce que signifient proprement les termes de *Tragédie* & de *Comédie:* Ce sont les deux especes qui divisent le *Poëme dramatique:* Peut-être que ce mot est encore un mystere pour bien des femmes; cette espece de Poëme est nommée de la sorte, parce qu'il représente quelque action, & il est différent des autres, qui se passent en simples récits. La *Tragédie* tire son nom de deux mots Grecs, qui signifient *Bouc*, & *Chanson*, parce que l'on donnoit un Bouc pour récompense au Poëte qui avoit réussi, & qui avoit bien diverti le peuple par ses chants. Les *Grecs* qui étoient un peuple voluptueux & oisif, passoient toute la journée à entendre des Vers & des Harangues; les Cordonniers, les Forgerons, les Tailleurs, les Massons, ceux qui exerçoient les métiers les plus vils, confondus avec ceux qui remplissoient les prémieres Charges de la République, déci-

décidoient au Sénat & à l'Amphithéatre, de l'esprit & du mérite des Orateurs & des Poëtes, & faisoient valoir par leurs suffrages, ou décreditoient une Harangue ou une Comédie. J'avois oublié, Madame, à vous expliquer ce terme dont vous m'avez demandé la définition, il vient de deux mots Grecs, qui signifient *Village* & *Chanson*, parce que les Faiseurs de Comédies alloient réciter leurs Vers par les campagnes: Dans ces temps grossiers les prémiers Comédiens se barbouilloient le visage avec de la lie; le Poëte *Eschyle* inventa le masque, qui avoit quelque chose de plus honnête, & de plus commode. La Comédie, toute informe qu'elle étoit alors, fit long-temps les délices de la *Grece*; ce peuple jaloux de sa liberté, écoutoit avec de grands applaudissemens, les sanglantes satires que l'on faisoit impunément sur le Théatre contre les principaux personnages de la République.

La Tragédie, à proprement parler, est une représentation serieuse de quelque

que action de grande importance, & qui produit par elle-même la *terreur* ou *la pitié;* ainsi les Pieces, dont l'évènement ou le dénoûment est heureux, ne sont pas des Tragédies; car elles doivent toujours finir par quelque chose de tragique ou de funeste. Son but principal est de plaire en instruisant: Pour cela, il est nécessaire, que le Poëte choisisse quelque beau point d'histoire véritable, ou crue telle; qu'il conserve les bienséances, les mœurs & les caracteres; qu'il exprime les sentimens en termes choisis, nobles, & convenables à sa matiere.

Il y a encore quelques termes de l'Art dont il faut d'abord vous donner quelque idée, & dont je vous parlerai plus au long & plus en détail dans la suite.

On appelle *terreur* en matiere de Tragédie cette suite d'incidens opposés, qui naissent les uns des autres contre l'attente. *Oedipe* apprend la mort de *Polybe*, Roi de *Corinthe*, dont il croit être le fils; il mêle à sa douleur quelque espece de joie, puisqu'il voit tom-

ber

ber par-là cet Oracle, qui lui avoit prédit, qu'il seroit le Meurtrier de son pere ; mais il apprend en même temps, qu'il n'est point fils de *Polybe* ; & cette nouvelle emmene le dernier secret de sa destinée : Il se trouve fils de *Laïus*, qu'il a tué, & de *Jocaste* qu'il a épousée.

La Tragédie est distribuée en cinq Actes ; chaque Acte en Scenes dont le nombre n'est point fixe. Un Acte est une partie de l'action, qui paroit interrompue sur le Théatre, mais laquelle ne laisse pas de se continuer derriere le Théatre, où les personnages agissent toujours, & quelque fois même plus vivement. Une Scene commence à l'entrée, ou à la sortie d'un Acteur, qui ne doit jamais ou entrer ou sortir que nécessairement.

Les mœurs ne sont autre chose, que les inclinations, bonnes ou mauvaises. Ce sont tous ces traits répandus, qui forment le caractere des Personnages ; ainsi dans l'*Iphigénie* tout ce qui entre dans la représentation d'un homme amoureux, mais violent, tel qu'étoit *Achil-*

Achille; tout ce qui sert à nous peindre un Roi fier & ambitieux, tel qu'*Agamemnon*; une mere tendre, une jeune Princesse courageuse, telles que *Clitemnestre*, & *Iphigénie*; c'est précisément ce que nous appellons *mœurs*. Il faut les marquer si vivement, que le Spectateur soit en quelque façon prévenu sur le parti que doit prendre un Acteur. Elles ne doivent ni blesser les bienséances attachées à certain âge, & à certains états, ni alterer les caracteres connus & consacrés par l'Histoire ou par la Fable; qu'*Achille* soit emporté, ardent, fier, inflexible; enfin qu'elles soient égales & ne se démentent point. Ainsi jusqu'à la fin le souvenir d'*Hector* est cher à *Andromaque*.

Il y a dans la Tragédie unité de jour, unité de lieu, & unité d'action. La perfection de ce Poëme demanderoit que l'action ne durât pas plus long-temps dans la vérité que dans la représentation; il est permis cependant de précipiter le temps dans les intervalles des Actes, c'est-à-dire, dans cette partie

de

de l'action qui se passe derriere le Théatre; mais l'action ne peut durer au-delà de douze heures, sans blesser la vraisemblance.

L'action doit être unique, & tous les incidens ou épisodes qui la composent, tellement liés ensemble, & par conséquent tous les Personnages tellement nécessaires, qu'on ne puisse en détacher aucune partie, sans ruïner le tout. Il y a un défaut reconnu de tout le monde dans les *Horaces* de M. de *Corneille*. On peut omettre le cinquième Acte sans détruire l'action principale; il renferme lui-même une action à part, qui feroit le sujet d'une nouvelle Piece; or cette duplicité est toujours très-vicieuse.

Tout ce qui est ajoûté à l'action pour la rendre plus brillante & plus vive, s'appelle *Episode*: lorsque le sujet est choisi, qui doit être un trait éclatant de la Fable ou de l'Histoire, on tâche d'y ramener toutes les actions connues de ses Personnages, & de se servir de toutes les idées qui en peuvent naître.

La

La troisième unité est celle du lieu : L'action se doit passer dans un lieu fixe, en sorte que malgré tous les mouvemens différens, & toutes les allées & les venues, les Acteurs reparoissent & se retrouvent toujours naturellement dans le même endroit. Quelques-uns voudroient, que la présence des Spectateurs fût essentiellement liée à la Piece, dans la vérité, comme dans la représentation ; mais il y a peu de Tragédies qui aient cette exactitude ; cela étoit bon du temps de ces Rois populaires, qui paroissoient si souvent dans les places publiques. S'il ne nous est point permis de changer les mœurs dans les choses essentielles, au moins sommes-nous obligés de rapprocher le cérémonial & les formalités.

Péripétie est un changement de fortune ou le passage d'un état à un autre, contre ce qu'on avoit attendu, différent de ce que nous avons appellé *terreur*. Cette passion naît des Péripéties mêmes, qui sont d'autant plus belles, qu'elles sont moins attendues & plus surprenantes. *Recon-*

Reconnoiſſance eſt un changement ſubit, par lequel les principaux Perſonnages venant à ſe reconnoître, conçoivent de la haine ou de l'amitié, & en deviennent plus heureux ou plus malheureux. Rien n'eſt ſi beau dans la Tragédie qu'un changement de fortune, qui arrive ſur le champ par la reconnoiſſance, & fait le denoûment de la Piece.

La plus belle de toutes les reconnoiſſances eſt, lorſqu'on eſt ſur le point d'agir ſans connoître, & que l'on reconnoît avant que d'agir.

La ſeconde eſt, lorſqu'on agit ſans connoître, & que l'on reconnoît quand on a agi.

Sentimens, c'eſt tout ce qui fait la matiere du diſcours; tous ces traits vifs & éclatans qui excitent les paſſions.

Situation eſt cet état violent, où l'on ſe trouve entre deux intérêts preſſans & oppoſés, entre deux paſſions impérieuſes qui nous dechirent, & ne nous déterminent pas, ou du moins qu'avec beaucoup de peine: Tel eſt ce moment douloureux, où *Rodrigue* ſe

trouve entre ſon amour & ſon honneur, entre ſon pere & ſa Maîtreſſe: Tel eſt encore ce moment, où *Galérius* inſtruit par *Gabinie* elle-même, à quelles conditions il doit l'épouſer, ſe trouve entre elle & ſes Dieux.

Le nœud d'une Tragédie comprend les deſſeins des principaux Perſonnages, & tous les obſtacles propres ou étrangers qui les traverſent: Il va ordinairement juſqu'à la fin du quatrième Acte, & dure quelquefois juſqu'à la derniere Scene du cinquième; ce qui eſt une extrême beauté dans une Piece, qui eſt d'autant plus vive & plus intéreſſante, que l'eſprit du Spectateur eſt toujours ſuſpendu ſur l'événement.

Lorſque les obſtacles ceſſent, que les doutes s'éclairciſſent, & qu'enfin la deſtinée des principaux Perſonnages s'eſt développée, c'eſt alors que commence le denoûment, qui doit toujours naître du fond de la Fable, & qui ne peut être préparé avec trop d'artifice, ni être trop court ni trop ſimple.

Cataſtrophe, c'eſt l'événement heureux,

reux ou funeste d'une Tragédie; c'est la nature du denoûment. Les Catastrophes funestes ont plus de dignité que les autres, si j'ose ainsi parler. Ceux qui prétendent qu'il ne faut jamais ensanglanter le Théatre, ignorent ce que c'est que de l'ensanglanter; il ne faut jamais y repandre le sang de personne, mais on y peut verser le sien, quand on y est porté par un beau desespoir; c'étoit une action consacrée chés les *Romains*.

On peut hasarder sur la Scene, des choses mêmes qui sont contre nos mœurs, & ces sortes de sujets réussiront, si on y apporte tous les ménagemens nécessaires. L'amour de *Phedre* pour *Hippolyte*; celui de *Tiridate* pour *Erinice* sa sœur, n'ont précisément réussi que par-là.

En un mot, il faut exposer son sujet avec art; se hâter de faire agir ses Personnages, amener des événemens extraordinaires, qui se combattent & se produisent les uns & les autres; intéresser, suspendre, tromper le Spectateur; qu'il n'y ait que des caracteres

élevés ; nulles images, nul esprit hors d'œuvre, des chûtes brillantes, des Scenes vives & courtes, heureusement tournées, beaucoup de feu & de mouvement, peu de récits, une action continuelle & qui se précipite à sa fin.

La Fable, ou la composition du sujet, est la partie la plus essentielle de la Tragédie : On l'appelle *Fable*, parce qu'il est libre au Poëte d'inventer les sujets tragiques, qu'il veut exposer sur la Scene, ou d'en altérer les circonstances, quoique véritables, pour les ajuster au Théatre. On ne s'intéresse guères aux avantures des misérables, ou des Personnes de la lie du peuple ; ainsi il faut que le sujet de la Tragédie soit l'action de quelque Roi, de quelque Prince, de quelque Princesse, ou de quelque Personne considérable par son rang, ou par ses emplois, parce que les Personnes infiniment élevées au dessus des autres, produisent des effets bien plus étranges ; & que leurs malheurs font une plus vive impression sur l'esprit, & causent un plus grand étonnement,

ment. Si le Héros que l'on repréſente ſur le Théatre, n'a une grande vertu, on n'eſt que médiocrement touché de ſes infortunes ; la vertu affligée excite cette pitié tendre, qui fait le plaiſir le plus délicat de la Tragédie ; mais ſi le Héros tombe dans la diſgrace par ſa faute, ou par ſon imprudence, ou après avoir commis quelque mauvaiſe action, on ſe ſent indigné contre ſes vices, & peu attendri de ſes maux : La punition d'un méchant homme eſt une choſe ordinaire qui n'excite pas de grands ſentimens. Ce n'eſt pas qu'il faille que le Héros ſoit parfait en toutes choſes, car cela eſt impoſſible ; il faut qu'il ſe ſente des foibleſſes de l'humanité, afin que le Spectateur craigne qu'il ne lui arrive quelque malheur ; car ſi c'étoit un homme accompli en toutes choſes, & d'une vertu parfaite, on ſeroit affranchi de cette crainte qui tient l'Auditeur en ſuſpens, & qui lui cauſe une certaine inquiétude qui l'intéreſſe dans toutes les avantures du Héros. Si ſa vertu ne doit pas être entierement exempte de foi-

foibleſſe, il ne faut pas auſſi que ce ſoit un ſcélérat inſigne ; les *Grecs* qui aimoient à voir la Scene enſanglantée, repréſentoient ſouvent ſur leur Théatre, des hommes fort vicieux, ou du moins qui avoient commis de grands crimes : *Oedipe*, *Oreſte*, *Alcmeon*, *Medée*, *Thyeſte* étoient de ce caractere ; ainſi le Spectateur étoit toujours dans la terreur & dans l'effroi ; mais la pitié eſt incomparablement plus douce, & plus conforme à l'humanité : Ainſi dans le choix que le Poëte fait de ſes Héros, il ne doit point en introduire ſur la Scene, qui ſoit coupable de quelque crime énorme. Si *Phedre* a excité de la commiſération ſur notre Théatre, quoiqu'elle fût criminelle, c'eſt que *Racine*, d'un génie ſupérieur, & Maître de ſon ſujet, a ſi bien ménagé la foibleſſe de cette Reine, qu'il en a fait retomber tout le blâme ſur la confidente, qui abuſoit de la confiance que ſa Maîtreſſe avoit en elle.

Le Poëte ne doit pas donner à entendre, que ſon Héros eſt tombé dans

le malheur pour être ſujet à quelque imperfection; mais pour avoir fait quelque faute, qui mérite d'être punie. Ses infortunes doivent être regardées comme la ſuite de quelque mauvaiſe action; mais il ne faut pas qu'elle parte d'un mauvais fonds, ou d'une ame noire; il faut plutôt que ce ſoit l'effet d'une certaine fragilité, qui n'eſt pas incompatible avec une grande vertu: C'eſt ainſi, que la jalouſie injuſte de *Theſée*, l'infidélité de *Jaſon*, qui abandonne *Médée*, pour prendre une autre épouſe; la préſomption de *Niobé*, qui ſe glorifioit dans le grand nombre de ſes enfans, & qui mépriſoit *Latone*, ont été punies avec juſtice. Ces punitions excitent la pitié, parce que toutes ces Perſonnes avoient d'autres bonnes qualités, & des vertus, qui leur affectionnoient le Spectateur; mais ſi le Héros eſt abſolument vicieux, il faut que la punition de ſes vices ſoit telle qu'elle imprime beaucoup de terreur. Puiſque la Tragédie eſt une inſtruction, pour porter les hommes à la vertu, &

pour les détourner des vices ; la regle générale est, que la vertu soit récompensée & le crime puni. Les Modernes sont beaucoup plus circonspects en cela que les Anciens, puisqu'*Euripide* après avoir représenté la perfidie de *Jason* & la cruauté de *Médée*, qui trempa ses mains dans le sang de ses propres enfans, & qui commit encore plusieurs autres crimes abominables, les laisse sur leur bonne foi, au lieu de soulever contre eux les Dieux & les hommes pour les punir. Les Parricides, les Incestes doivent être suivis de châtimens proportionnés à la noirceur de ces grands crimes ; mais les disgraces des Personnes moins coupables que malheureuses, font une impression plus douce ; c'est ce qui attire ces larmes de compassion qui attendrissent l'ame, & qui causent un plaisir si délicat. Pour exciter ce sentiment dans le cœur du Spectateur, il faut que le Poëte amene avec art, les avantures de son Héros ; & que la perfidie de ceux,qui lui sont unis par les liens du sang, de l'amitié, ou de l'a-

mour,

mour, le faſſent tomber dans le malheur. C'eſt une choſe ordinaire, qu'un ennemi mette tout en œuvre pour ſe vanger d'un ennemi, après en avoir reçu de grands outrages; les mauvais traitemens qu'il lui fait, ne ſurprennent point.

Quoique le Poëte ait la liberté de changer quelques circonſtances de ſon Hiſtoire, d'en ſupprimer une partie, d'en ajoûter de nouvelles; il ne lui eſt pas permis cependant d'altérer les événemens principaux, & qui ſont connus de tout le monde: Il n'eſt pas cependant obligé de ſuivre mot à mot la vérité de l'Hiſtoire, pourvu qu'il ne la corrompe pas dans les points eſſentiels, & qu'il ne confonde point par des changemens notables les idées du Spectateur. Un Auteur ſe rendroit ridicule, s'il faiſoit paroître *Pompée* ſur la Scene, s'applaudiſſant d'avoir vaincu *Céſar* à la Bataille de *Pharſale*: Cette contrariété choqueroit l'Auditeur, perſuadé de la défaite de *Pompée*. De même ce ſeroit une abſurdité inſoutenable de faire

mourir tranquillement *César* au milieu de son Palais dans les bras de son épouse; puisque tout le monde sait qu'il fut poignardé au milieu du Sénat: Mais on n'est pas obligé de dire, qu'il s'enveloppa de sa robe, ni qu'il fit des reproches à *Brutus*; au contraire, le Poëte peut faire parler *César*, pour se plaindre de son ingratitude, parce que ce changement n'est pas considérable, & qu'il n'altere pas le point essentiel de l'Histoire.

Nous n'aimons pas à voir la Scene ensanglantée, & nous sommes en cela beaucoup plus humains, que les Anciens, qui faisoient massacrer leurs Héros sur le Théatre. Ces Spectacles sont odieux, & ressemblent plus à des combats de Gladiateurs, qu'à des querelles de Héros. Je ne doute point que *Sophocle* n'eût fait combattre sur le Théatre devant tout le monde, les trois *Horaces* contre les trois *Curiaces*; il faut que le Spectateur apprenne par des récits, ces avantures cruelles, qui ne lui causent que des sentimens douloureux,

& qui ne lui donnent que de l'horreur. C'est avec raison qu'on a blâmé *Euripide* d'avoir représenté *Medée* qui égorgeoit ses propres enfans ; il faut avoir l'ame barbare pour pouvoir souffrir un Spectacle si horrible. La cruauté qu'*Ulysse* exerça contre *Astyanax* ; les massacres que *Pyrrhus* fit des enfans de *Priam*, les parricides d'*Atrée* & de *Tantale* ; toutes ces actions pleines d'horreur, qui étoient si fort au goût des Anciens, ne seroient pas maintenant souffertes sur notre Théatre, & il faut les dérober aux yeux du Spectateur. *Eschyle*, ni *Sophocle* n'y ont pas regardé de si près ; ils ont représenté *Oreste* poignardant *Clytemnestre* sa mere, sur le Théatre : quelque sujet qu'il eût de la haïr, il n'y a point de raison, qui puisse autoriser un fils à commettre un parricide, & à tremper ses mains dans le sang de sa propre mere. Cependant ces actions, toutes odieuses qu'elles sont, ne peuvent être alterées dans leurs circonstances principales, parce qu'elles sont de notorieté publique, & que tout

le monde sait qu'*Oreste* a effectivement tué sa mere ; mais il faut que ce parricide se commette derriere le Théatre. Il ne faut pas non plus qu'*Egysthe*, Amant de *Clytemnestre*, soit massacré à la vue des Spectateurs ni de son Amante, pour épargner à cette Reine infortunée, un Spectacle si douloureux. Les filles de *Danaüs*, qui assassinent leurs maris, commettent ces massacres à la faveur des ténebres, dans leurs chambres, sans que les yeux des assistans soient blessés par tant de massacres. C'est en quoi le Poëte fait paroître son génie, lorsqu'il produit dans les esprits, les mêmes effets par de simples récits, que par des Spectacles réels. Le récit que *Théramene* fait de la mort de son Maître, dans la *Phédre* de M. *Racine*, est si pathétique, & si touchant, que le Spectateur est autant attendri par cette narration, que s'il voyoit de ses yeux *Hippolyte* trainé par ses chevaux, & *Aricie* pâmée auprès du corps de son Amant qui expire, & qui est tellement défiguré, qu'à peine le peut-elle reconnoître.

noître. Le Spectateur sait bon gré au Poëte, de lui épargner la vue des corps sanglans de ces Héros blessés à mort, & expirans sur le Théatre; mais un Auteur qui se défie de la foiblesse de son génie, & qui craint de ne se pas assés soutenir dans sa narration, pour produire de grands sentimens dans l'esprit de ses Auditeurs, leur met sous les yeux, des corps percés de coups & mourans, pour les émouvoir par la vue de ces horribles Spectacles. Il imite en cela certains Avocats, qui manquant d'art & de génie pour exciter la compassion dans l'esprit de leurs Juges, faisoient peindre les malheurs de leurs Cliens, pour obtenir par ces représentations muettes, ce qu'ils ne croyoient pas pouvoir obtenir par la force de leurs raisons & de leur Éloquence

Afin qu'un événement dont l'issue doit être triste & funeste, fasse tout son effet sur l'esprit du Spectateur; il faut que le Poëte dans les prémiers Actes le remplisse d'espérance & d'une certaine joie, que lui cause la prospérité de

ſes Héros ; un revers qui le fait tomber tout à coup dans le malheur, excite de grands ſentimens par un retour de paſſions contraires. Il eſt encore à propos que ceux qui doivent cauſer la diſgrace du principal Perſonnage, aient été liés d'intérêts avec lui, ou de ſociété, ou d'amitié, & qu'ils ſe ſoient témoigné une confiance réciproque ; le dénoûment, qui ne répond pas à ces heureux commencemens, ſurprend extrémement le Spectateur, & cette ſurpriſe fait l'une des principales beautés de la Tragédie.

Ce n'eſt point un paradoxe, que le Poëte doit avoir plus d'égard pour la vraiſemblance, que pour la vérité trop exacte, & trop ſcrupuleuſe. Cette maxime eſt inconteſtable : Une fauſſeté accompagnée de vrai-ſemblance, & qui ne choque point la droite raiſon, eſt préférable à une vérité incroyable. La vraiſemblance eſt fondée ſur les qualités ordinaires qui entrent dans le caractere des hommes. Il faut, pour faire le portrait d'un Vieillard, le peindre

dre grondeur, de mauvaiſe humeur, d'un commerce difficile, louant le paſſé, cenſurant tout ce que font les autres, & craignant toujours de manquer de biens pour l'avenir, quoiqu'il regorge de richeſſes. Une Amante paſſionnée n'eſtime que ce qui a du rapport à ſon amour, & ce qui le favoriſe; mépriſe ſa réputation, pourvu qu'elle puiſſe ſe ſatisfaire; ſe moque des avis qu'on lui donne, quand ils s'oppoſent à ſa paſſion; ſacrifie ſa gloire & ſa fortune pour plaire à l'objet de ſa tendreſſe. Un homme féroce & ſanguinaire ſe repaît de Spectacles cruels; les plaintes, les cris, les gémiſſemens des malheureux ne ſauroient l'attendrir; il n'eſt point touché des maux qu'il fait ſouffrir aux autres, & il goûte une joie barbare, quand il voit les autres tomber dans de grandes infortunes.

Les qualités naturelles, comme la condition, l'âge, la fortune, la Nation doivent faire agir, & parler diverſement les Perſonnes qui paroiſſent ſur la Scene. *Brutus* ne manquoit pas de ten-

tendresse pour ses enfans, cependant il les condamna à la mort, parce qu'ils avoient voulu remettre les *Tarquins* sur le Trône : le zele de la Patrie l'emporta sur l'amour qu'un pere a naturellement pour ses enfans. Les Personnes de différent païs ont aussi des mœurs toutes différentes. Les sentimens d'un *Asiatique*, nourri dans la mollesse, ne ressemblent guères à ceux d'un *Romain* endurci dans le travail, & accoutumé à une vie frugale. En changeant de fortune, pour l'ordinaire, on change aussi de mœurs, & de sentimens : Ceux qui ont passé d'une naissance obscure aux prémiers emplois de l'E'tat, deviennent fiers & insolens, & persécutent les Personnes d'une naissance illustre.

Rien n'attache plus l'esprit de Spectateur, que la liaison des événemens, qui doivent être comme enchainés les uns aux autres ; en sorte que ce qui a précédé, produise naturellement ce qui suit. Cet enchaînement d'actions & de passions tient toujours l'esprit en haleine, & le fait entrer dans tous les

sen-

ſentimens de l'Acteur. *Racine* a bien menagé cette liaiſon d'événemens dans ſa *Phédre.* Cette Princeſſe conçoit un amour violent pour *Hyppolyte*, fils de *Theſée*, ſon mari: Après bien des combats, elle prend enfin la réſolution de découvrir à ſon Amant une flâme ſi criminelle: Ce jeune homme, plein de vertu, bien loin de répondre à cet amour inceſtueux, eſt épouvanté d'une déclaration ſi peu attendue: L'amour de *Phedre* ſe change en fureur, & dans la crainte d'être prévenue, elle ſe hâte d'accuſer ſon Amant, & ſe réſout à le perdre par une calomnie horrible; enfin elle ſe livre toute entiere à ſon deſeſpoir, & ſe donne à elle-même la mort qu'elle n'avoit que trop méritée. Tous ces incidens ſont parfaitement liés & enchainés les uns aux autres. Le Poëte doit avoir grand ſoin de réſerver le plus tragique pour la fin de la Piece, & pour en faire le dénoûment, afin d'exciter de plus grandes paſſions dans l'ame des Auditeurs. S'il expoſe à la fin de la Tragédie deux grandes actions, l'ame

l'ame partagée demeure incertaine, & ne ſait à quels ſentimens ſe fixer. C'eſt une faute, que les Critiques reprochent à *Euripide* dans ſon *Hécube* ; les plaintes que fait cette mere infortunée, après avoir trouvé le corps de ſon fils *Polydore*, que le perfide Roi de *Thrace* avoit fait égorger, attendriſſent tout le monde ; il faloit s'en tenir-là. Mais le Poëte donne le change au Spectateur, en lui repréſentant *Hécube* acharnée à ſe vanger, & qui arrache elle-même les yeux au meurtrier de ſon fils. Quoique ce Roi barbare eût bien mérité ce cruel traitement, cependant ce triſte Spectacle diminue la douleur, que les infortunes d'*Hécube* avoient cauſée.

Une Tragédie, pour être bonne, ne doit contenir qu'une action principale, accompagnée de pluſieurs incidens, qui y ont du rapport ; de même que toutes les pieces d'une maiſon doivent être proportionnées les unes aux autres, pour faire un édifice parfait ; car ſi l'on bâtiſſoit des morceaux détachés, ce ne ſeroit pas un tout d'une architec-

ture

ture réguliere ; cependant on ne laisseroit pas de pouvoir s'y loger. Les divers incidens qui accompagnent l'action principale, y doivent être tellement liés, que l'on n'en puisse séparer aucun, sans altérer l'économie du sujet. Ces épisodes que l'on ajoûte à l'action principale, marquent la stérilité du génie du Poëte, qui n'a pas la force de continuer une seule action jusqu'au bout, & qui emprunte des sujets étrangers pour remplir le vuide de ses Scenes. Je ne condamne pas absolument toutes sortes d'épisodes ; ils sont même quelquefois absolument nécessaires, pour conduire au dénoûment de l'action principale ; comme dans la Tragédie de *Bajazet*, l'amour du Vizir *Acomat*, & d'*Atalide*, Confidente de *Roxane*, sert beaucoup à nouer l'intrigue, & fait un grand jeu de Théatre.

Le choix du sujet, sur lequel le Poëte entreprend de travailler, est fort important. Il y a des sujets simples, c'est-à-dire, dont le Héros est toujours heureux ou malheureux depuis le commence-

mencement jusqu'à la fin de la Piece. Les *Grecs* qui aimoient à se lamenter, étoient bien aises de voir sur leur Théatre, des Personnes malheureuses pour compatir à leur douleur, & pour donner des larmes à leurs infortunes. Des sujets si uniformes sont languissans; l'ame se trouvant toujours dans la même situation, souffre une contrainte qui la gêne: on se lasse enfin de pleurer toujours, & l'on abandonne un malheureux à son mauvais sort. Il faut donc choisir un sujet, où l'on trouve un mélange de bonne & de mauvaise fortune, & dont le Héros se croyant au comble de ses desirs, est tout à coup précipité dans un abîme de malheurs: ou qui après avoir été long-temps persécuté, & accablé de disgraces, voit cesser tous ses malheurs par un retour de bonne fortune. C'est ce qui surprend, & ce qui frappe le Spectateur, qui se trouve dans un moment, agité par une foule de passions différentes. C'est l'effet de la *péripétie*, ou d'un événement imprévu, qui arrive contre les appa-

apparences, & qui change la face des affaires. Il ne faut pas entaſſer ces grands évènemens les uns ſur les autres; car il n'eſt pas vraiſemblable, que dans l'eſpace de 24. heures, il arrive à la même Perſonne des accidens, qui changent entierement la ſituation de ſa fortune.

La reconnoiſſance eſt auſſi l'un des plus grands agrémens de la Tragédie, & qui cauſe le plus de plaiſir, lorſque l'eſprit, trompé par l'équivoque d'un nom ſuppoſé, ou par quelque obſcurité embaraſſante, vient à lever ce voile, ou à développer cet embarras, qui lui cachoit la Vérité. Il faut que le Poëte place cette reconnoiſſance à propos, en obſervant toutes les regles de la vrai-ſemblance.

La fin des Pieces dramatiques eſt d'exciter en l'ame pluſieurs paſſions tour-à-tour, la triſteſſe, la joie, la douleur, l'eſpérance, le deſeſpoir: Ces paſſions entrent dans l'ame par les oreilles, par les Spectacles, & par les récits; lorſqu'on fait voir au Spectateur, quel-

quelque objet pitoyable, ou qu'on lui raconte quelque Histoire tragique. Le caractere des Poëtes dramatiques est bien different de celui des Avocats, qui plaidoient devant les Juges de l'Aréopage: Il leur étoit très-expressément défendu d'employer aucune figure, qui pût exciter quelque passion dans l'esprit de ces Sénateurs; on se contentoit de rapporter le fait, & d'exposer simplement les raisons qui l'appuyoient. L'emploi du Poëte est tout different; il doit se servir de tout son esprit, & mettre en œuvre toutes les regles de son Art, pour jetter le trouble dans l'ame des Spectateurs, qui entrent dans tous les sentimens du Héros que l'on expose sur la Scene, soit que sa destinée soit heureuse, ou malheureuse. La qualité des personnes qui souffrent, leurs vertus, leur sexe, leur âge, les dispositions de ceux qui les font souffrir, la nature des peines qu'elles endurent; tout cela peut beaucoup contribuer à exciter la compassion. *Euripide* a merveilleusement bien ménagé

nagé toutes ces circonſtances dans la Tragédie d'*Hécube*; il fait parler à *Ulyſſe* cette Reine infortunée, qui avoit perdu ſes E'tats, ſon mari, preſque tous ſes enfans, & qui étoit prête à voir égorgér à ſes yeux ſa fille *Polyxene* ſur le tombeau d'*Achille*; il la fait parler à *Ulyſſe* d'une maniere ſi touchante, qu'il n'y a point d'homme raiſonnable, qui pût refuſer ſes larmes aux malheurs de la mere & de la fille. En effet *Polyxene* tiroit ſa naiſſance de l'un des plus grands Rois du monde, qui venoit de perdre ſon Royaume après une guerre de dix années: Cette Princeſſe n'avoit alors que ſeize ans, & paſſoit pour l'une des plus belles Perſonnes de l'*Aſie*; on vouloit l'immoler aux Manes d'*Achille*, qui l'avoit tendrement aimée, & qui avoit voulu l'épouſer malgré les cabales des *Grecs*; & ce qui devoit redoubler encore la douleur de *Polyxene*, c'eſt que *Pyrrhus*, le propre fils d'*Achille*, étoit celui qui demandoit ce barbare ſacrifice, & qui la poignarda de ſa propre main, à la vue de l'Armée & de tous les Princes de la *Grece*. Si

Si les Héros se plaignent de leurs infortunes, il faut bien prendre garde qu'il ne leur échappe rien qui soit indigne de leur rang & de leur caractere: Si leurs paroles sont lugubres, & conformes à la situation de leur fortune, que leurs sentimens n'aient rien de bas ou de rampant. Il faut que leur douleur soit bien fondée, & causée par quelque grande infortune, capable d'abbattre l'ame la plus intrépide. Les deux plus grands génies de l'Antiquité, *Homere*, & *Virgile*, ont manqué en ce point. Le prémier représente *Achille*, qui remplit l'air de ses cris, & qui se desespere, non pas de la mort de son ami *Patrocle*, mais de ce que les mouches s'attachoient à son corps, & suçoient le sang de ses plaies. Le pieux *Enée* dans l'*Enéide* se lamente à tout propos, & jette les hauts cris à l'approche du plus petit péril. Des sentimens si lâches, & ces allarmes continuelles ne conviennent guères à un Héros, que les Dieux avoient destiné pour être le Fondateur du Peuple Romain.

La Science des mœurs eſt abſolument néceſſaire à quiconque veut entreprendre une Piece dramatique, puiſque les mœurs ſont le principe du bonheur ou du malheur des hommes: Quoiqu'on voie ſouvent des Perſonnes vertueuſes, accablées de malheurs, & des ſcélérats dans la proſpérité: cependant comme le but de la Tragédie eſt d'inſtruire, pour détourner les hommes du vice, & pour les porter à faire des actions vertueuſes; le Poëte ne doit pas repréſenter la vertu toujours opprimée, ni le vice toujours impuni, ou triomphant. Qu'il ne choiſiſſe pas un homme vicieux pour le Héros de ſa Piece; car l'on n'eſt que médiocrement touché de voir un méchant homme tomber dans de grands malheurs, qu'il n'a que trop mérités par ſes crimes; ou ſi la fortune le favoriſe, on ſent un ſecret dépit de voir le vice récompenſé par de continuelles proſpérités. Si *Egyſte* & *Clytemneſtre*, après leurs adulteres & leurs parricides, demeuroient impunis, & s'ils poſſédoient

tranquillement la couronne qu'ils vouloient usurper, on ne pourroit s'empêcher de sentir de l'indignation en les voyant dans la prospérité après tant de forfaits.

Pour bien peindre les mœurs, il faut connoître au juste ce qui convient à chaque état, à l'age, au sexe, au rang que l'on tient. Sur ce principe il ne faut pas sans nécessité, représenter une Fille vaillante qui fasse des actions de Héros; ni une Femme savante qui dogmatise au milieu des Docteurs, ni un Valet instruit des secrets de l'E'tat, qui donne des leçons de la Politique la plus raffinée; car quoique cela puisse arriver, ces exemples choquent la vraisemblance ordinaire.

Si le Poëte fait le portrait d'un Tyran, il n'est pas nécessaire qu'il lui attribue toutes sortes de vices; mais cependant qu'il y ait quelque imperfection, même dans ses bonnes qualités; que son courage soit cruel & féroce; sa prudence artificieuse; sa complaisance pleine de perfidie; que s'il fait des libéra-

béralités à quelques-uns, qu'il raviſſe impunément le bien des autres; qu'il ſoit défiant, fourbe, infidele, ennemi des perſonnes de mérite, dont les bonnes mœurs ſont un reproche continuel de ſes vices.

Le caractere d'un Héros eſt d'être intrépide & courageux: Le Philoſophe eſt prudent & circonſpect: Les femmes doivent être modeſtes. Il faut avoir ſoin de conſerver toujours aux gens le même caractere, c'eſt-à-dire, qu'un Héros ne ſoit pas intrépide dans une occaſion, & lâche dans une autre; un Philoſophe prudent, & étourdi; une femme vertueuſe & coquette, ſelon les occurrences.

L'exemple eſt plus touchant ſur le Théatre, & perſuade bien mieux que les longues moralités, qui deviennent fades & ennuyeuſes, & font languir le Spectateur. Ce n'eſt pas que ſi l'on introduiſoit un Philoſophe ſur la Scene, on ne lui pardonnât quelque ſentence grave & ſérieuſe en faveur de ſon caractere, pourvu qu'il s'énonce en peu

de mots, pour ne pas ſentir le Déclamateur.

Si la diſpoſition du ſujet ou la vérité de l'Hiſtoire ne permet pas au Poëte de récompenſer la vertu, il y faut ſuppléer en quelque maniere par les louanges, que quelques Perſonnages conſidérables de la Tragédie donnent publiquement aux actions vertueuſes, qui demeurent ſans récompenſe. La même regle doit être obſervée pour condamner le vice qui demeure heureux & impuni: Il faut au moins, le menacer de quelque grand malheur, & faire des imprécations qui témoignent qu'on le déteſte. C'eſt ce que *Sophocle* a ſagement menagé dans ſon *Antigone*: *Tiréſias* annonce à *Créon*, que les Dieux vangeront ſur lui & ſur toute la Maiſon Royale, la mort de cette innocente Princeſſe, que ce Roi barbare avoit fait inhumainement maſſacrer.

Quelque méchant que ſoit un homme, il ne laiſſe pas d'avoir des ſentimens vertueux qui le retiennent, & qui

le

le font balancer au moment qu'il délibere de commettre un crime. Il faut que le Poëte exprime & fasse sentir ces incertitudes, pour faire comprendre aux Spectateurs que la raison condamne ces crimes, & que ce sont des effets de la Nature corrompue. Il est bon qu'il découvre les vicieuses inclinations des Personnes qui ont des sentimens dépravés, de peur que leur mauvais exemple ne fasse impression sur des esprits foibles, car le panchant naturel incline plutôt les hommes au vice, qu'aux actions vertueuses.

Voilà, Madame, quelques notions, qui pourront vous donner une idée générale de la perfection de la Comédie, & vous aider à connoître celles, qui sont faites selon les regles de l'Art; mais pour en être mieux instruite, je vous conseille, Madame, de lire le Discours que le célebre M. de *Corneille* a fait sur le Poëme dramatique, & qui se trouve dans le prémier Tome de ses Ouvrages: Il examine cette matiere à fond, selon les regles, que les Anciens

nous ont laissées de la pratique du Théatre, & qu'il entendoit aussi bien qu'eux; du moins on peut dire sans le flatter, que ses Poëmes dramatiques égalent, s'ils ne surpassent pas ceux que l'Antiquité a le plus admirés. Il faut avouer que les Anciens sont inimitables dans les peintures qu'ils font des caracteres, des passions, des inclinations des hommes, & de tout ce qui dépend de la Nature; Mais *Corneille* est allé plus loin; il a fouillé jusques dans les replis du cœur humain, pour déveloper les principes des actions des hommes. Le Théatre des Anciens doit nous faire conclurre, que leurs mœurs étoient sauvages & barbares; ils aimoient à voir sur la Scene des carnages & des massacres: Nos mœurs sont maintenant plus douces, plus polies, plus humaines; nous ne pouvons voir qu'avec horreur la Scene ensanglantée; il faut que l'on ménage notre délicatesse par des récits, qui nous apprennent le détail de ces actions barbares, dont nous ne pouvons souffrir la vue. Je

crois,

crois, Madame, qu'il eſt inutile de vous en dire davantage ſur ce chapitre ; je laiſſe le reſte à vos réflexions ; & vous ferez vous-même aiſément l'application des regles que je vous envoie.

Je ne déciderai point la queſtion que vous me propoſez, ſavoir *s'il eſt permis à une Femme de qualité d'aller à la Comédie?* Je vous dirai ſeulement les raiſons qu'on allegue de part & d'autre ; vous en jugerez vous-même, & vous ſuivrez les avis de votre Directeur. Cette matiere a été agitée depuis quelques années par des Perſonnes d'un grand mérite, qui n'ont rien épargné pour faire leur cauſe bonne, & pour donner de la probabilité à leurs ſentimens.

Ceux qui ont de l'indulgence pour les Spectacles, diſent qu'il en faut raiſonner comme des autres jeux, dont l'uſage n'a rien de criminel, & peut être permis quand il eſt modéré. Les forces de l'eſprit & du corps de l'homme ſont bornées ; on ne peut pas être appliqué toujours à des choſes ſérieuſes ;

on a besoin de tems en tems de relâche pour reprendre son travail avec plus de vivacité & plus de fruit. Or les Casuistes les plus rigides & les plus austeres ne défendent point l'usage de certains jeux pour le délassement de l'esprit; pourquoi donc défendre les Spectacles, quand on y assiste avec toutes les précautions nécessaires? La Comédie est un assemblage de paroles & d'actions réjouissantes, inventées pour le plaisir du Spectateur, & capables de lui délasser l'esprit; mais il faut supposer que ce qu'on voit, & ce que l'on dit au Théatre, ne passe pas les bornes d'un divertissement honnête & permis. C'est sur ce principe, que les Théologiens modernes excusent l'état des Comédiens, & soutiennent qu'ils sont en bonne conscience, pourvu qu'ils n'abusent pas de leur emploi, & qu'ils ne disent rien d'illicite ou de scandaleux, qui pût blesser les oreilles délicates. Ce n'est donc pas l'état des Comédiens qu'il faut condamner, ni la Comédie en soi; on ne peut condamner que l'ex-

l'excès, & l'abus qu'on en fait ; car si tout ce que l'on voit à la Comédie, est reglé par la raison ; si l'on y observe les regles d'une exacte bienséance ; si dans la perfection où elle est maintenant, on pousse cette délicatesse jusqu'au scrupule, pourquoi en défendroit-on l'usage ? Il est vrai que les Peres ont terriblement déclamé contre la Comédie ; & que l'on trouve en plusieurs endroits, des Satires sanglantes contre les Chrétiens relâchés, qui assistoient aux Spectacles : Mais l'on peut dire que les Comédies de ce tems-là ne ressembloient guères à celles que l'on représente aujourd'hui sur nos Théatres ; c'étoient des Spectacles de turpitude où l'on n'observoit nulle bienséance, & & où la pudeur étoit offensée par des postures & des représentations indécentes ; au lieu que les Comédies d'aujourd'hui, bien loin de blesser les bonnes mœurs, contribuent à réformer les vices ; nous l'avons connu par expérience depuis trente ans : L'air précieux avoit infecté *Paris* & les Provin-

 ces ;

ces; on s'étoit fait un jargon ridicule & plein d'affectation, qu'on avoit toutes les peines du monde à entendre: On affectoit des manieres qui jettoient les gens hors de leur naturel, & qui les travestissoient absolument: Toutes les raisons qu'on apportoit, pour faire sentir le ridicule de cet air précieux, ne faisoient que blanchir. La Comédie de *Moliere*, qui exposoit à la risée du Public les *Précieuses ridicules*, les ramena au Bon-Sens; & les fit rentrer malgré elles dans leur naturel. Le *Tartuffe* a dévoilé les impostures des faux Dévots, & révélé les mysteres des Hypocrites, qui abusoient de la Religion, & de la piété, pour faire leur fortune aux dépens des dupes, & pour se donner impunément toutes sortes des licences. Le Public peut donc retirer quelque fruit de la Comédie pour la réformation des mœurs, & pour se guérir de certains défauts, à quoi l'on ne sauroit remédier par une autre voie.

Peut-être que si les Peres, qui ont fait des déclamations si fortes contre

les

les Piéces de Théatre, eussent trouvé la Comédie, telle que nous la voyons aujourd'hui, peut-être l'eussent-ils tolerée comme on la permet maintenant; ou du moins ils en auroient parlé avec plus de modération; ils n'auroient pas fait des invectives si sanglantes contre le Théatre, ni défendu sous des peines si séveres d'y assister: Quelque dépravées que soient nos mœurs, si l'on jouoit maintenant les Comédies que l'on représentoit du tems des Peres, il n'y auroit personne qui n'en fût scandalisé; & l'on ne trouveroit que des misérables, & des gens de la lie du peuple, qui osassent s'y montrer. Quelques paroles trop libres qui échappoient de tems en tems aux Comédiens Italiens, & quelques licences qu'ils se donnoient dans leurs représentations, dont les Personnes délicates étoient allarmées, faisoient crier contre eux le Public, & les ont fait chasser sans ressource. Il ne faut donc pas s'étonner que les Peres aient employé toute la force de leur E'loquence

& toute la véhémence de leur zele, pour décrier les pieces de Théatre; mais l'on n'en peut rien conclurer au préjudice de notre Comédie; parce que les choses ne sont pas égales; comme on le peut voir aisément par les termes qu'ils employoient dans leurs invectives. Les Assemblées du Théatre sont des Assemblées d'impudicité, où l'on voit tout ce qu'il y a de plus infame, où les Comédiens représentent tout ce qu'il y a de plus libre, avec les gestes les plus honteux & les plus naturels; où les femmes perdant toute pudeur font à la vue de tout le monde, ce que les plus emportées osent à peine faire dans leurs maisons; où les jeunes gens se prostituent à toutes sortes d'abominations; où des filles sans pudeur donnent des leçons de libertinage à celles qui n'ont nulle connoissance, ni nul usage de l'impudicité. Plus ces déclamations sont véhémentes, moins ont-elles de force contre la Comédie moderne; non seulement ce n'est pas un Théatre, ni une école d'im-

d'impudicité ; non ſeulement les Comédiens n'y jouent rien d'infame, ni avec des poſtures indécentes : mais même des paroles un peu libres ; des équivoques à qui l'on pourroit donner un mauvais ſens, ſuffiroient pour faire interdire & pour faire ſiffler la meilleure Piéce. Si nos mœurs ne ſont pas plus chaſtes que celles des Anciens ; au moins notre Langue eſt infiniment plus retenue & plus modeſte ; elle ne ſe permet jamais la moindre licence, ſemblable à ces prudes farouches, avec leſquelles on eſt toujours dans le reſpect. Il eſt donc aiſé de voir, que les Comédies anciennes n'ont rien de commun avec les modernes, & que ſi les Peres les ont decriées en termes ſi forts & ſi ſanglans, c'eſt qu'elles étoient en effet très-criminelles, & très infames : Ainſi les conſéquences que l'on tire des raiſonnemens des Peres, portent à faux à cauſe du peu de rapport qu'il y a entre les Comédies anciennes & les modernes ; puiſqu'alors de la liberté des paroles on paſſoit à celle des actions, &

que l'on faisoit dépouiller les Comédiennes en plein Théatre, pour contenter la licencieuse curiosité d'un Peuple impudique. Cet usage étoit ordinaire; de sorte que le sage *Caton* assistant un jour au Théatre, & étant averti que les *Romains* par le respect qu'ils portoient à son caractere, n'osoient demander que les jeunes filles & les jeunes garçons parussent tout nuds sur le Théatre; il se retira, pour ne pas priver le peuple de ce plaisir brutal, & pour n'être pas lui-même témoin de cette infamie, dont la gravité de *Caton* auroit été offensée. Il ne faut donc nullement s'étonner, que l'on ait tant crié contre des Spectacles, qui enseignoient publiquement le libertinage & l'impiété; & où après avoir dit & fait tant de choses contre les bonnes mœurs & contre la pudeur, on s'en prenoit à Dieu par d'horribles blasphêmes: voilà pourquoi les Comédiens dans un Concile furent condamnés comme des excommuniés & des blasphémateurs; mais je crois que l'on ne peut avec justice, se

servir contre les Comédiens modernes de l'autorité de ce Concile, pour prouver que ce sont des Excommuniés, & pour défendre aux Chrétiens d'avoir aucun commerce avec eux ou d'assister à leurs Spectacles. La Comédie en elle-même, & séparée des circonstances, qui la rendoient vicieuse du temps que les Peres déclamoient contre elle, peut être regardée comme une chose purement indifférente ; mais les meilleures choses peuvent devenir criminelles par le mauvais usage que l'on en fait : Les mêmes sucs, & les mêmes herbes dont on compose d'excellens remedes, deviennent des poisons pernicieux, quand on les apprête d'une autre maniere. Ce n'est donc que la corruption du cœur humain qui peut rendre la Comédie mauvaise : En effet à le bien prendre, elle n'est qu'un mêlange de paroles & d'actions agréables, propres à délasser l'esprit de l'homme ; & ce délassement est autant nécessaire à l'esprit, que la nourriture l'est au corps : De sorte que si l'on ne trouve dans la Comédie,

médie, ni paroles ni actions, qui soient contre les bonnes mœurs, ni qui choquent les regles d'une exacte bienséance, ce seroit une sévérité outrée, que de vouloir la proscrire absolument. Ceux qui se fondent sur l'autorité des Peres, ne font pas réflexion qu'ils ont déclamé avec la même véhémence contre les festins, contre le luxe des habits, contre la magnificence des bâtimens & des meubles; cependant personne ne se fait maintenant un scrupule d'être bien logé, de faire bonne chere, de porter de riches étoffes, & de s'habiller selon son état, pourvu que l'on ne dissipe pas son bien, & que l'usage en soit innocent & modéré. Je crois que l'on peut faire le même raisonnement sur les Comédies, & tolérer celles, où l'on ne trouve rien ni contre la piété, ni contre la Religion, & qui peuvent même contribuer à réformer les foibles des hommes en les divertissant. En effet si l'on remonte jusqu'à la source, la Comédie fut inventée pour reprendre plus librement les vices des

Prin-

Principaux d'*Athenes*. *Ariſtophane* qui excella en ſon Art, s'en prévalut, & en abuſa peut être, pour expoſer le pauvre *Socrate* à la riſée des *Athéniens*, qui le condamnerent enfin à boire de la cigüe, quoiqu'il fût le plus ſage, & le plus homme de bien de leur République. La Comédie qui avoit été inſtituée pour corriger les vices des hommes, & pour réformer les mœurs, ſervit bientôt à les corrompre par l'abus que l'on en fit, & par les choſes licencieuſes qu'on y mêla : Mais qu'y a-t-il que les hommes ne puiſſent corrompre, puiſqu'ils abuſent de ce qu'il y a de plus ſaint dans la Morale & dans la Religion, pour favoriſer leur libertinage & leurs erreurs ? La Comédie a été inventée pour rendre le vice odieux, & pour faire aimer la vertu ; pour contenir les méchans par la terreur des ſupplices ; pour porter les hommes à la vertu par l'eſpérance de la gloire, & des récompenſes qui y ſont attachées. Il n'y a rien qui ne ſoit louable dans cette inſtitution : Et ſi l'on a fait dans la ſuite, des

Co-

Comédies pernicieuses, & qui blessoient directement les regles de l'honnêteté, il faut s'en prendre aux Comédiens qui ont abusé de leur Profession ; comme il faudroit punir un Médecin, qui ne se serviroit des regles de son Art que pour composer des poisons. C'est peut-être pour cela que les Comédiens, dans le Digeste de *Justinien*, sont traités comme des infames, à cause qu'ils abusoient de leur Profession pour corrompre les bonnes mœurs, par les infamies qu'ils mêloient dans leurs Pieces, & par les postures honteuses qui accompagnoient leurs Représentations ; mais puisque l'on ne peut rien reprocher de semblable ni à la Comédie, ni aux Comédiens modernes, on ne doit pas regarder leur état, des mêmes yeux qu'on le regardoit au temps de *Justinien* ; car les Comédiens vivent en honnêtes gens ; ils sont soufferts & estimés des plus grands Seigneurs de la Cour, qui les admettent à leurs tables, à leur jeu, dans leurs parties de plaisir ; les Pieces qu'ils donnent au Public,

sont

ſont châtiées, tous les ſentimens en ſont beaux, & portent plutôt à la vertu, qu'au vice & au libertinage. Que ſi l'on trouve quelques Canons de Conciles, & quelques anciens Rituels, qui défendent d'adminiſtrer les Sacremens aux Comédiens, ces Canons & ces Rituels ne cenſurent que les Comédiens ſcandaleux, qui repréſentoient des Comédies infames avec des poſtures indécentes.

Voilà, Madame, à peu près les raiſons dont ceux qui traitent la Comédie avec plus d'indulgence, & qui veulent qu'on lui faſſe grace, appuient leur ſentiment; mais les Cenſeurs de Spectacles ſont intraitables, & n'entendent point raillerie; ils crient, ils tonnent contre les Comédies & les Comédiens, & les damnent ſans miſéricorde. Ils les accablent d'une foule de paſſages tirés des Conciles & des Peres, & même de la ſainte E'criture, qui ſont autant d'anathêmes lancés contre la Comédie; car ils la regardent comme une occaſion prochaine du peché, puiſqu'on y

trouve tout ce qui peut plaire aux yeux, charmer les oreilles, & séduire le cœur; en effet, disent-ils, le but des Comédiens est d'émouvoir les Spectateurs, pour les faire entrer dans toutes les passions qu'ils représentent, & dont les ames foibles se laissent aisément surprendre. Les Censeurs de la Comédie disent qu'elle a commencé par la superstition, qu'elle a été raffinée par le plaisir, & maintenue par la Politique. Le Poëme dramatique a tiré son origine des récits, qui se faisoient à la louange des Dieux, & il se ressent toujours un peu de cette superstitieuse origine. La Danse, compagne ordinaire des Spectacles, vient à peu près de la même source: d'abord elle étoit toute naturelle, & telle qu'elle s'est conservée parmi le petit peuple; mais comme l'on raffine toujours, on en fit un Art, & on y mêla une infinité de pas très-subtils, & d'agrémens, qui ne purent être pratiqués que par un fort petit nombre de gens; & qui ne contribuent pas peu à amollir & à corrompre le

cœur

cœur par les postures qui sont la principale beauté de la Danse.

Si les Peres ont tant déclamé contre les Spectacles de leur temps, ce n'est pas précisément à cause qu'on y commettoit des idolatries; mais c'est à cause que l'on n'y parloit que des faux Dieux; & que tout s'y ressentoit de la fausse Religion des Payens; ce qui se pratique encore aujourd'hui en plusieurs Pieces de Théatre, comme dans l'*Amphitryon*, où *Jupiter* & *Mercure* se cachent sous des figures humaines, pour commettre un adultere.

Il n'est pas nécessaire pour condamner les Comédies, qu'elles soient deshonnêtes, & remplies de sentimens superstitieux; tout ce qui les accompagne; la magnificence du Spectacle, la maniere mondaine, les ajustemens des Comédiennes, la Compagnie qui s'y trouve, la peinture des passions que l'on tâche d'inspirer à tous les Spectateurs, les impressions que ces objets laissent dans l'esprit & dans le cœur des jeunes-gens; tout cela suffit pour rendre

dre l'usage de la Comédie très-criminel. Les *Lacédémoniens*, qui se piquoient d'une Morale si austere, ne voulurent jamais laisser introduire dans leur République l'usage de la Comédie, de peur qu'elle n'amollît les courages, & qu'elle n'alterât la pureté des mœurs. *Solon* disoit à ce propos, que si l'on souffroit la fausseté dans les Spectacles, on la verroit bientôt s'insinuer dans les Sociétés, & dans les affaires les plus sérieuses.

On obligeoit les Comédiens qui vouloient embrasser la Foi Chrétienne, de renoncer à leur métier; & si après avoir reçu le Baptême, ils reprenoient l'exercice de la Comédie, on les excommunioit, & on les retranchoit du nombre & de la Société des Fideles. On regardoit les Comédiens comme des infames; & ils n'étoient pas même reçus à former des accusations. *Saint Louis*, plein de zele pour la véritable piété, chassa de son Royaume tous les Comédiens, comme gens pernicieux & capables de corrompre les bonnes

mœurs

mœurs de ses Sujets. S'il y a eu des temps, où les Docteurs & même les Saints ont toléré ou approuvé la Comédie, c'est qu'elle étoit alors si simple, si informe & si grossiere, qu'il faloit plutôt craindre de s'ennuyer, que d'y trouver trop de plaisir. La Comédie, comme la Peinture, a éprouvé diverses vicissitudes; on a vu des siecles, où les Peintres étoient si ignorans & si grossiers, qu'après avoir achevé leur ouvrage, ils étoient contraints d'écrire au haut du Tableau, *Ceci est un homme; Ceci est un cheval;* afin qu'on les pût distinguer, tant leurs figures étoient mal dessinées: De même la Comédie dans de certains temps, ne consistoit qu'en de simples récits, dont les sujets étoient pris de la Vie ou du martyre de quelque Saint: Ces récits étoient dénués d'ornemens, sans être soutenus de décorations, ni de la magnificence des habits, dont les Comédiens ont accoutumé de se parer maintenant. Les Auteurs de ces Comédies n'avoient nul goût de la Fiction, de la Fable, de la Ver-

Versification ; on ne se paroit point pour aller à ces sortes d'Assemblées ; les Dames n'empruntoient point le secours de l'art, ni des ajustemens, pour relever l'éclat de leur beauté, & pour paroître avec tous leurs avantages comme elles font aujourd'hui : Ainsi il ne faut pas s'étonner, que les Directeurs & les Docteurs de ce temps-là aient toléré des Spectacles, qui n'étoient nullement capables d'exciter les passions dans ceux qui y assistoient. Les choses ne demeurerent pas long-temps dans cet état de simplicité & de grossiéreté ; à mesure que les Pieces de Théatre commencerent à se polir & à se perfectionner, elles commencerent aussi à devenir plus dangereuses par la peinture des passions que l'on introduisit dans les Pieces de Théatre, qui n'ont point d'autre but, que d'exciter un plaisir sensuel dans l'ame des Spectateurs, & de dresser des piéges à la pudeur. Voilà pourquoi plusieurs Docteurs qui ne sont pas même les plus séveres, décident, qu'on ne peut assister sans péché mor-

mortel, aux Comédies, telles qu'on les représente aujourd'hui, par le péril où l'on s'expose: Car quoique l'on en ait retranché les grossieres équivoques, & tout ce qu'il y avoit de trop libre dans les anciennes Comédies; & que les modernes soient plus délicates & plus fines, elles n'en sont pas pour cela moins dangereuses, parce qu'elles sont remplies de sentimens capables d'attendrir le cœur, & d'inspirer toutes les autres passions; sans parler de l'action, des décorations, de la Compagnie, qui ne sont pas d'un médiocre secours pour séduire le cœur. Quoique l'amour que l'on dépeint sur le Théatre, ait souvent une bonne fin, cela n'empêche pas qu'il ne fasse de fort mauvais effets; car il est toujours excessif & outré, & les témoignages passionnés d'un amour même légitime blessent l'imagination des Personnes un peu susceptibles.

Si les Princes & les Magistrats tolerent la Comédie par une espece de Politique, on ne doit pas conclurre pour

 cela,

cela, qu'elle soit permise devant Dieu ; on tolere dans les Etats & dans les Républiques bien d'autres desordres, à quoi il seroit peut-être trop dangereux de remédier. Voilà pourquoi les loix politiques laissent beaucoup de péchés impunis, parce qu'elles ne peuvent les empêcher : Mais cette tolérance ne prouve nullement, que ce ne soient pas des péchés. Les loix civiles ne punissent que les crimes qui sont contraires à la Société humaine ; les faux témoignages, les vols, les assassinats, les blasphêmes, les impiétés publiques, & d'autres crimes scandaleux : Si l'on permet de certaines choses, qui sont visiblement mauvaises, c'est pour empêcher que les hommes ne s'abandonnent à de plus grands déréglemens ; mais la complaisance des Magistrats ne dispense pas de la loi de Dieu, qui condamne tout ce qui porte au péché : Or il est visible que la Comédie, & ce qui l'accompagne, augmente la corruption de la Nature, rend l'homme plus sensuel, & le porte insensiblement à l'oubli

de

de Dieu. Les danses, la Symphonie, les Spectacles, les Vers tendres & passionnés n'inspirent que des sentimens profanes, & directement opposés aux maximes de la Morale Chrétienne, puisque le but de la Comédie, & la principale intention des Comédiens est de donner du plaisir en remuant les passions, & principalement celle de l'amour; car c'est celle qui regne davantage dans les Comédies ordinaires. Ceux qui se vantent d'aller à la Comédie & d'en sortir, sans sentir de mauvaises impressions, ne la justifient pas pour cela; c'est qu'ils ont déja le cœur & l'imagination gâtés; la Comédie ne fait autre chose, que de les entretenir dans leurs mauvaises habitudes.

Ce sont, Madame, à peu près les raisons, dont se servent ceux qui veulent que l'on bannisse la Comédie, parce que c'est une école dangereuse, où la Vérité & les bonnes mœurs se corrompent; où tout ce que l'on voit & tout ce que l'on entend, conduit au relâchement & au libertinage; où l'amour &

toutes les autres passions se glissent par les yeux & par les oreilles. Ces ennemis déclarés des Spectacles veulent, que l'on s'en tienne aux décisions des Conciles, qui ont souvent fulminé contre les Comédies. Le Concile d'*Elvire* déclare formellement, que si les Comédiens veulent embrasser la Foi Chrétienne, il faut qu'ils renoncent auparavant à leur métier ; & s'ils le reprennent après leur Baptême, qu'ils soient chassés & retranchés de l'Eglise. Le Concile d'*Arles* excommunie les Comédiens, tandis qu'ils seront dans l'exercice de leur métier. Il est défendu dans le Concile de *Carthage*, à tous laïques, d'assister aux Spectacles ; Les sentimens des Peres de l'Eglise sont conformes aux décisions des Conciles, & ils ont tous parlé avec de grandes exagérations contre la Comédie & contre ceux qui y assistoient. Les Partisans de la Comédie avouent de bonne foi que les Peres & les Conciles se sont opposés autant qu'ils ont pu, à ces Représentations profanes, où le peuple cou-

roit avec tant d'avidité ; mais ils prétendent que l'on n'en peut rien conclurre au préjudice de la Comédie moderne, où l'on obſerve toutes les bienſéances dans la derniere rigueur, & d'où l'on a banni abſolument toutes les libertés, & toutes les obſcénités de l'ancien Théatre : Ils diſent que non ſeulement la Comédie d'aujourd'hui n'eſt pas une mauvaiſe école ; mais qu'elle peut même contribuer à réformer les mœurs, en expoſant à la cenſure & à la riſée, les vices & les foibles des hommes, ces peintures ſatiriques font ſouvent plus d'impreſſion ſur leur eſprit, que ne feroient des exhortations plus ſérieuſes ; car s'ils veulent bien être vicieux, ils ne veulent point être ridicules. Je vous laiſſe, Madame, le choix du parti que vous avez à prendre, après avoir examiné toutes les raiſons de part & d'autre. Il ſeroit inutile de vous dire plus nettement ce que je penſe ſur cette matiere ; mon ſuffrage n'eſt pas d'un grand poids, & je n'aime pas à décider : Mais ſi vous voulez abſolu-

ſolument, Madame, que je vous en parle ſelon mon cœur, je crois que les Chrétiens ſont obligés de s'abſtenir du Théatre, comme de bien d'autres plaiſirs. Il faut apporter tant de précautions pour conſerver ſon innocence, que le plus ſûr eſt d'y renoncer entierement. La prémiere fois que j'aurai l'honneur de vous voir quand je ſerai de retour à *Paris*, nous pourrons remettre cette matiere en délibération, ſi vous n'ètes point rebutée d'une Lettre ſi longue & ſi ſeche. Je ſuis avec un très-profond reſpect,

MADAME,

Votre très humble & très-obéiſſant ſerviteur, l'Abbé de BELLEGARDE.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

A.

ABELARD, ses avantures. 173
Abus. La plupart des hommes abusent de ce qu'il y a de plus saint dans la Morale & dans la Religion. 257
Achaz, Roi de Juda, implore le secours du prémier Roi d'Assyrie. 79
Acte d'une Tragédie, ce que c'est. 213
Actions qui marquent beaucoup de grandeur d'ame. 102 & suiv.
Affaire. Pourquoi dans la plupart des affaires on se conduit moins par raison, que par tempérament. 10. Dans chaque affaire il y a plusieurs circonstances opposées, qui en changent la situation. 11
Affectation. Les personnes de bon goût sont bien éloignées de rien affecter. 34
Age des prémiers hommes. 146 & suiv. abregé à cause des crimes des hommes depuis le Déluge. 148
Agésilas, sa belle réponse à un de ses amis, à qui il avoit promis une grace. 100
Air précieux qui avoit infecté Paris & les Provinces ; banni. 249
Alaric se rend maître de Rome. 91. épouse Placidie, sœur de l'Empereur Honorius. *là-m.*
Alcinoüs, son Palais & ses Jardins. 1 6

Alexandre, ſa valeur à la Bataille de Chéronée. 82. après la mort de ſon Pere, ſe met à la tête de ſes Macédoniens. 82. 83. attaque Darius & le défait en trois batailles rangées. *là-m.* meurt à Babylone. *là-m.* Comment ſes Etats furent partagés après ſa mort. 84. Rien ne put lui rendre ſuſpecte la fidélité de ſon Médecin. 106

Amante paſſionnée, ſon caractere. 231

Ame, tandis qu'elle eſt comme enveloppée dans la maſſe du corps, dépend des organes. 20

Amour-propre, ſes dangereux effets. 24. eſt un grand ſéducteur. 29. la plupart des hommes en ſont aveuglés. 32

Amour, paſſion que nous ſommes obligés de combattre. 71. Pourquoi l'amour, repréſenté dans les pieces de Théatre, ne laiſſe pas de faire de fort mauvais effets. 265 *& ſ.*

Anciens. L'affectation de louer toujours les anciens, eſt l'effet d'une jalouſie cachée contre les Modernes. 117. jugement ſur leurs Ouvrages. 119 & 120. 121. Ce qu'il faut faire pour juger ſainement des Anciens. 125

Anciens, inimitables dans les peintures qu'ils font des Caracteres des Paſſions, &c. 146 leur caractere. *là-m.*

Apelle, célebre Peintre; ſa réponſe à un Artiſan, qui vouloit cenſurer ce qui lui paroiſſoit défectueux en un tableau. 13

Arioſte, ſes fictions ont renouvellé les idées que l'on avoit des Fées. 137

Ariſtide, ſon procédé en une choſe qui le regardoit. 105. 106

Ariſtophane, excellent Poëte dramatique. 257. expoſa Socrate à la riſée des Atheniens. *là-m.*

Aris-

Ariſtote, inſulte que les Pédans des Univerſités font à la mémoire de cet habile Philoſophe. 122. a donné le prémier des regles pour la pratique du Théatre. 208. *& ſuiv.*
Armée des Grecs en grand danger, par l'imprudence de ſon Chef. 110
Armes, prémièrement inventées pour ſe défendre contre les bêtes, enſuite tournées contre les hommes mêmes. 78
Arrie, femme de *Pétus Cecinna*; ſon grand courage. 193
Art. Les productions de l'Art & de l'invention ne ſont excellentes qu'à proportion que le bon goût y regne. 15. Arts cultivés en *France*. 22
Art poëtique de M. Deſpreaux, à lire. 208
Artaban, meurtrier de *Xerxès*. 82
Arthémiſe, Reine de Carie; rare exemple de l'amour conjugal. 195
Aſiatiques, leur caractere. 131
Aſſyriens, par qui leur Empire fut fondé. 78 ſa durée & ſa ruine. *là-m.* comment apprirent le chemin de la Judée. 79. ravages qu'ils y firent. *là-m.*
Athénaïs, comment les Sciences lui furent utiles & avantageuſes. 169. épouſe Théodoſe le jeune par le moyen de Pulchérie, ſœur de cet Empereur. 187
Athenes, en quel temps devint République. 81 faillit à être accablée par la puiſſance des Perſes. *là-m.*
Athénienne, courage héroique qu'elle fit paroître dans les ſupplices les plus affreux. 197
Attalus, Roi de Pergame, fait le Peuple Romain, héritier de ſes Etats. 86
Avarice de l'Imperatrice, femme de l'Empereur Théophile; comment punie. 110

Aversions naturelles, leur source. 16

Auguste, Empereur, son humanité. 88. devenu maître de la République, après plusieurs batailles, remit le calme dans l'Univers, & ferma le Temple de Janus. *là-m.* adopte Tibere pour son successeur à l'Empire. *là-m.*

Avocats, qui manquoient d'art & de génie, ce qu'ils pratiquoient pour exciter la compassion dans l'esprit de leurs Juges. 229. De quelle maniere les Avocats qui plaidoient devant les Juges de l'Aréopage, en usoient. 238

Auteurs se contentent de peindre les hommes en général. 60

Auteurs Grecs ou Latins, presque tous traduits en notre Langue. 93. Ce qu'il faut faire pour décider du mérite d'un Auteur. 120. Les Auteurs chatiés & exacts sont des génies médiocres, & des Critiques impitoyables. 127. jugement sur les Auteurs anciens. 128

B.

BABYLONE, siége du prémier Empire du monde. 78. Pourquoi son Royaume est très-célebre dans l'Histoire Sainte. 79. Rois de Babylone, vaincus par Cyrus. 80

Barbares, attaquent de tous côtés l'Empire Romain. 89. Ce qui leur donna occasion d'entrer dans l'Empire Romain. 91. leurs funestes ravages. 118

Beauté. Il en est de la beauté du corps à peu pres comme de celle de l'esprit. 135

Bibliotheques fameuses, brûlées par les Barbares. 118

Bienséances changent selon les tems. 125

Bien-

Bienséance du sexe, obstacle qui empêche les femmes de s'appliquer aux Sciences. 172
Bile, son effet. 19
Bizarrerie fait juger de travers. 36
Brutus, son caractere. 231

C.

CAPITAINES d'*Alexandre*, partagent sa dépouille, & massacrent tous ses proches. 84
Carthage, obligée de payer tribut à la République Romaine. 84
Castelvetro, jugement sur son Livre. 207
Catastrophe, ce que c'est. 218
Catilina, son portrait par *Saluste*. 95. forme le dessein d'asservir *Rome*. 87. son parti, ruiné par l'Eloquence de Cicéron. *là-m.*
Caton, sa réponse au grand *Pompée*, qui lui demandoit sa Fille en mariage. 102. assistant un jour au Théatre, pourquoi se retira. 254
Censeurs de la Comédie, sur quoi fondent leur sentiment. 260. 261
Cerveau. Selon les Anatomistes, il y a une conformité parfaite entre le Cerveau de l'homme & celui de la femme. 163
César, son ambition. 87. gagne la Bataille de Pharsale sur Pompée. *là-m.* est massacré dans le Sénat. *là-m.* Ses Commentaires font plaisir à lire. 96
Césars, leur grand nombre fut à charge à l'Empire. 90
Chagrin fait juger de travers. 36
Chéronée, sa Bataille. 82
Christine, Reine de Suede, fut très-savante. 199
Chronologie absolument nécessaire pour avoir une connoissance exacte de l'Histoire. 93

Cicéron, modele des Orateurs. 121. 128. force de son Eloquence sur l'esprit de César. 123. Voyez *Lettres*.

Cléopatre, fameuse par ses avantures. 134. 135

Climat, en quoi contribue à la perfection de l'esprit. 21. 22

Colleges. La science des Colleges rend souvent les hommes sauvages & ridicules. 158

Comédie, espece du Poëme dramatique. 210. d'où tire son nom. 211. a fait long temps les délices de la Grece, *là-m*. S'il est permis à une femme de qualité, d'aller à la Comédie. 247. ce que l'on dit en faveur de la Comédie. *là-m*. Ce que c'est que la Comédie. 248. Les Peres ont terriblement déclamé contre elle. 249. Ce qu'ils disoient des Assemblées du Théatre. 252. pourquoi les Comédies anciennes n'ont rien de commun avec les modernes. 253. 254. si la Comédie peut être regardée comme une chose purement indifférente. 255. Sentiment de l'Auteur touchant la Comedie. 256. 270. pourquoi elle fut inventée. 256. 257. servit ensuite à corrompre les mœurs. *là-m*. sur quoi se fondent ceux qui blâment la Comédie. 259. *& suiv*. preuve que l'usage de la Comédie est très-criminel. 261. 262. comment des Docteurs & même des Saints l'ont tolerée ou approuvée. 263. en quoi elle consistoit anciennement. *là-m*. quelle étoit son ancienne simplicité. 264. de la tolérance de la Comédie, on ne doit pas conclurre qu'elle soit permise devant Dieu. 265. 266. quel est le but de la Comédie. 267. n'est pas justifiée par ceux qui se vantent d'y aller & d'en sortir, sans sentir de mauvaises impressions.

sions. 267. de quelle maniere les Partisans de la Comédie tâchent de la justifier. 268. 269

Comédiens, caractere des prémiers Comédiens. 211. si on peut excuser l'état des Comédiens modernes. 248. condamnés dans un Concile comme des excommuniés & des blasphémateurs. 254. ont abusé de leur profession. 257. pourquoi sont traités comme des infames, dans le Digeste de Justinien. 258. caractere des Comédiens modernes. *là-m.* comment sont traités les Comédiens scandaleux, par quelques Canons de Conciles. 259. 268. à quoi on les obligeoit, lorsqu'ils vouloient embrasser le Christianisme. 262. Saint Louis les chassa de son Royaume. *là-m.* quelle est la principale intention des Comédiens. 267. Conciles qui se sont déclarés contre les Comédiens. 268

Comédiens Italiens, pourquoi chassés sans ressource. 251. 252

Complaisance, quelles qualités elle doit avoir pour être légitime. 33

Condé (Prince de) son courage. 103

Constantin le jeune, épouse *Fausta*, fille de l'Empereur Maximien. 89. reçut humainement son beau-pere, chassé de Rome par son propre fils. 90. embrasse la Christianisme. *là-m.* se retire à Byzance, qu'il fit appeller *Constantinople*. 91. comment en mourant il partagea l'Empire entre ses trois fils. *là-m.*

Constantius-Chlorus, adopté par Dioclétien & Maximien. 90. quel fut son partage. 91

Contes de Fées, quel étoit leur but dans leur principe. 138. comment sont tombés dans le

le décri. *là-m.* fureur avec laquelle on les a lus autrefois en France. 140. extravagance de ces sortes de Livres. *là-m.* pourquoi avoient été inventés. *là-m.* font bannis pour jamais. *là-m.*
Converſations qui ſe trouvent dans les anciens Auteurs, comment doivent être regardées. 66
Converſation des femmes, ſur quoi roule d'ordinaire. 167
Coquetterie délicate, en uſage parmi les Dames de l'Europe. 133
Cordonnier, peint par Apelle. 113
Corneille, ſon diſcours ſur le Poëme dramatique eſt à lire. 245. 246
Cour, ſa décription. 109. avantages de la plupart des gens de Cour. 25. quelles ſont les parties eſſentielles des gens de la Cour. 33. défauts qui leur ſont familiers. *là-m.*
Crimes, punis par les loix civiles, quels. 266.
Critique, que *Corneille* a faite de ſes propres ouvrages. 208
Critiques, gens impitoyables. 29
Croiſés, leurs viſions chimériques. 137
Cumée, Sibylle, différente de la *Cumane*. 141. ſes différens noms. *là-m.* vénération que les *Romains* avoient pour elle. *là-m.* ſes Livres furent brûlés avec le Capitole. 142
Cyrus, ſes grans exploits. 80. ce qu'il permit aux Juifs. *là-m.*

D.

DAMES ſont capables des actions les plus héroïques. 107
Danſe, ſon origine. 260
Daphné, nom de la Sibylle de Delphes, ſelon quelques Hiſtoriens. 141

Darius,

Darius, son élevation sur le Trône des Medes & des Perses. 80. envoie une Armée formidable contre la Grece. 81
Débora, femme choisie de Dieu pour juger le Peuple Hébreu. 189
Dégoutés, leur caractere. 36
Déiphobe, nom de la Sibylle que Virgile a rendu célebre par ses Vers. 141. d'où elle étoit originaire. *là-m.* fut consultée par le pieux Enée. *là-m.*
Délicatesse extrême de certaines gens, est souvent la marque de la foiblesse de leur esprit. 28
Delphes. Voyez *Sibylle.*
Déluge universel, quelle en fut la cause. 77. 129. 144. 145. 148
Démosthene, modele des Orateurs. 122. 128
Desintéressement, marque de sentimens bien élevés. 105
Devoirs. Il ne suffit pas de connoître les devoirs de son état, il faut les remplir. 24
Dioclétien, pourquoi associe Maximien pour Collegue. 89. se démit tout-à-fait de l'Empire. *là-m.*
Dion, son Histoire. 97
Discernement juste & délicat, son effet. 18. 19

E.

ECOLE du monde, en quoi est avantageuse aux femmes. 158
Education, effet de la bonne éducation. 20. 23. à l'égard des femmes. 156. 163. 164. 176. 178. à l'égard des Nations entieres. 164
Egalité, mise par la Nature entre les deux sexes. 163

Elémens, crus habités par certains Philoſophes. 136

Eliſabeth, Reine d'Angleterre; réflexions ſur ſa conduite, & ſur ſon gouvernement. 179

Eloges de contrebande. 33

Empire des Aſſyriens, le prémier de tous ceux de l'Univers, établi à Ninive. 78. ſa durée & ſa ruïne. *là-m.* commencement du ſecond Empire Aſſyrien. 79

Empire Romain, comment devint héréditaire dans la maiſon des Céſars, combien de tems il s'y eſt maintenu. 88. fut démembré par trente Tyrans. *là-m.*

Epicurien fameux; les délices de la Cour de Néron. 35

Epiſode, ce que c'eſt. 215. ce que marquent les Epiſodes ajoutés à l'action principale. 235

Epître. Liberté du genre épiſtolaire. 13

Eponine, femme de *Julius Sabinus*, ſon diſcours à l'Empereur Veſpaſien. 107

Eſprits penſent différemment ſur chaque matiere. 18. d'où vient la différence qui ſe remarque dans les eſprits. 19. quelles ſont les qualités eſſentielles d'un bon eſprit. *là-m.* d'où elles dépendent. *là-m.* on néglige trop le ſoin de former l'eſprit des enfans. 23. comment on peut redreſſer l'eſprit. 25. l'uſage du monde eſt d'un grand ſecours pour former l'eſprit. *là-m.* l'eſprit n'a point de ſexe. 162. la différence qu'il y a entre l'eſprit de l'homme & celui de la femme, vient de l'éducation. *là-m.*

Eſther, Reine, ſon courage pour procurer le ſalut du Peuple Juif. 192

Etude

Etude engendre une craſſe dans l'eſprit, & le gauchit. 27

Evénement, dont l'iſſue doit être triſte & funeſte, comment doit être préparé par le Poëte. 229. la liaiſon des événemens attache l'eſprit du Spectateur. 232. 236

Euripide, de quoi blâmé. 224. 227. 234. où a bien réuſſi. 238

F.

FABLE, partie eſſentielle de la Tragédie. 220. pourquoi eſt ainſi appellée. *là-m.*

Fâcheux, leur caractere. 36. 37

Familiarité. Il eſt dangereux de trop ſe familiariſer. 33

Fées, leur origine chimérique. 135. à qui ce nom fut donné d'abord. 136. en quel tems ſe fortifia l'opinion que l'on en avoit. *là-m.* honorées dans les ſiecles reculés comme des Divinités du ſecond ordre. 137. ſentiment que l'on avoit des Fées. 137. 138. Fées dans leur principe. 138

Femme, qui trouvoit du ragoût à manger des feuilles de chêne. 8. en quoi conſiſte la gloire d'une femme. 40. s'il eſt permis à une femme de qualité d'aller à la Comédie. 247

Femmes. Pourquoi certaines femmes, en ſimples griſettes, paroiſſent plus que d'autres avec des habits relevés d'or. 15. les femmes ſont naturellement intéreſſées. 38. caractere des femmes de ce ſiecle. 39. 129. *& ſuiv.* les femmes ont toujours été de même tempérament. 39. mauvais goût de celles qui ont des manieres évaporées. 40. conduite qu'elles doivent garder. *là-m.* ſur quoi doit être fondée leur réputa-

putation. 41. ne font pas toujours assés maîtresses de leurs sentimens. 109. sont naturellement portées à l'épargne & à l'avarice. 110. mollesse des femmes Greques & Romaines. 131. 132. 133. les femmes n'ont point été appellées, lorsque les hommes ont fait les loix. 154. sentiment d'un Ancien, au sujet des femmes. 155. en quels cas elles pourroient remplir les plus grands emplois. 156. de ceux qui décident sans connoissance de cause; défavorables aux femmes. 156. 157. sentiment de l'Auteur. 157. *& suiv.* ce que les femmes ont par dessus les hommes. 158. 159. une infinité de femmes ont donné dans les occasions, des marques d'esprit, de sagesse & de vertu. 160. 161. ce que les femmes auroient fait, si elles avoient fait les loix. 161. leurs talens ne se renferment pas dans l'enceinte de leur ménage. 162. leurs occupations ordinaires les détournent des Sciences. 164. 200. pourquoi elles y ont de plus grandes dispositions que les hommes. 164. 171. raisons pourquoi les Sciences sont inutiles aux femmes. 164. réponse à ces raisons. 165. les femmes peuvent, comme les hommes, gouverner des Etats & Empires, être à la tête d'une Armée, &c. 166. il n'y a rien de si grand, dont les femmes ne soient capables. *là-m.* d'où vient le peu d'agrément qu'il y a dans la conversation des hommes. 167. la médisance est leur ressource. 168. on les accuse d'inconstance. 171. toutes les femmes, en général, non plus que les hommes, n'ont pas des dispositions heureuses pour acquérir les Scien-

Sciences. 172. pourquoi ne murmurent point de leur état. *là-m.* pourquoi négligent si fort les Sciences. 173. leur amour propre. 174. les amusemens qui les occupent, leur paroissent plus agréables que toute la Science du monde. *là-m.* femmes savantes, regardées comme précieuses. *là-m.* à quelles femmes convient l'étude des Sciences. *là-m.* occupation des femmes. 175. ne sont point inférieures aux hommes par le mérite de l'esprit. *là-m.* quels reproches les hommes font aux femmes. 176. il faut être fort réservé à prononcer sur le chapitre des femmes. 177. 178. exemples de Femmes illustres. 179. *& suiv.*

Festin décrit par Homere. 126

Feu & brillant qui se rencontre dans les yeux des personnes spirituelles. 20. 21

Filles, précautions qu'il faut apporter, pour conserver leur honneur & leur vertu. 173

Financier, d'un médiocre esprit, son opiniâtreté. 12

Flateurs grossiers ne plaisent guères aux personnes de bon goût. 32

Florus, son Histoire. 96

Flotte de Philippe II. Roi d'Espagne, dissipée par les vents. 100

France, les Arts & les Sciences y sont mieux cultivées que par-tout ailleurs. 22. le goût y étoit autrefois fort dépravé. *là-m.* Il faut lire l'Histoire de France. 98

François, leur humeur brusque & impétueuse. 53

Francs entrent dans les Gaules ſous la conduite de Pharamond. 91

G.

GALANTERIE, l'une des choſes, en quoi nous avons de grands avantages par deſſus les Anciens. 129. 130

Galerius, adopté par les Empereurs Dioclétien & Maximien. 89

Gaules envahies par les Germains & par les Francs. 89

Géans, leur origine. 143. ce qu'ils étoient. *là-m.* s'il y a eu des peuples entiers, qui fuſſent Géans. 144. les Géans ſe prévaloient de leur force pour opprimer le reſte des hommes. 144. périrent par les eaux du Déluge. 145. les Hiſtoriens & les Poëtes ont parlé des Géans. *là-m.*

Géographie, abſolument néceſſaire pour avoir une connoiſſance exacte de l'Hiſtoire. 93

Gnomes, Habitans de la terre ſelon quelques Philoſophes. 136

Goliath, Géant des Philiſtins, ſa hauteur & ſes armes. 143

Gots, leur incurſion dans l'Europe. 89. ravagent l'Italie. 91

Goût. Il ne faut point diſputer des goûts; explication de cette maxime. 7. *& ſuiv.* 17. 44. exemples de goûts ridicules. 7. 8. le bon goût eſt d'une grande étendue. 8. il n'eſt pas ſi commun, qu'on le penſe. *là-m.* le goût regle nos ſentimens & nos idées. 9. dépend plus du cœur que de l'eſprit. *là-m.* ſuit pour l'ordinaire notre inclination & notre penchant. *là-m.* comment on peut diſtinguer les perſonnes de bon goût d'avec les autres. 10. en

quel

quel cas le goût est exquis. *là-m.* est l'effet d'une raison droite & éclairée. *là-m.* mille gens se piquent de l'avoir excellent, mais mal à propos. *là-m.* chacun a du goût à sa maniere. 11. le goût entre dans la plupart des actions des hommes. 14. il embellit toutes choses. *là-m.* Il se montre jusques dans les bagatelles. 15. ce que c'est que le goût. *là-m.* juger des couleurs, des odeurs, des Sciences, des habits. *là-m.* il a ses vicissitudes. 22. autrefois il étoit fort depravé en France. *là-m.* peines qu'a eu le bon goût pour y reprendre sa place. 23. pourquoi la plupart des hommes n'ont pas le goût délicat. 23. 24. vouloir reformer le goût de la plupart des hommes, c'est une entreprise bien délicate. 24. condamner tout d'un ton décisif, n'est pas la marque d'un goût exquis. 29. quelle est la marque d'un bon goût. 31. il paroît jusques dans la débauche. 35. le mauvais goût infecte tout. 36. le mauvais goût paroît principalement dans le jugement que l'on fait du mérite. *là-m.* mauvais goût de certaines femmes. 40. plusieurs especes du bon & du mauvais goût. 42. de quelle maniere il faut se conduire, quand on dispute des goûts. 44. en quel tems le bon goût revint. 119. ce que fit un grand Prince de notre tems à quelques gens de la Cour qui n'avoient point de goût. 123. quels Livres il faut lire pour se former le goût sur les pieces de Théatre. 206. *& suiv.*

Gracques, leurs efforts pour renverser la République Romaine. 86

Gravité affectée, ridicule. 34
Grece, fertile en Génies sublimes & en Auteurs célebres. 21
Grecs. Quels sont les Historiens Grecs, leur caractere. 193. 211. 236
M. de Guise, flegme qu'il fit paroître dans une conjoncture délicate. 106. 107

H.

HANNIBAL, ses efforts pour rétablir Carthage dans sa prémiere splendeur. 84. declaré Général des Troupes Carthaginoises, à l'age de vingt-cinq ans, vient fondre sur l'Italie. 85. gagne quatre Batailles sur les Romains. *là-m.* s'empoisonne de desespoir. 86
Harangues incomparables. 128. 129
Harmonie comment produite. 16
Heinsius, son Traité sur la Poëtique est excellent. 208
Hélene, fameuse par ses avantures. 134
Héloïse, ses avantures. 173
Hérodien, son Histoire. 97
Hérodote doit se lire avant Thucydide. 94
Héros. Ce qui rend un Héros recommandable. 62. quel doit être son caractere. 221. & *suiv.* 240. 243
Héros des anciens Romans n'ont rien de naturel. 59. ceux des Modernes sont mieux caractérisés. *là-m.* les Héros ne sont représentés dans les Romans que par leurs beaux côtés. 73. comment ils devroient paroître sur la Scene. 74. quels sont les principes de toutes leurs grandes actions. *là-m.* l'amour des Héros de Romans est exempt de toute grossiéreté. *là-m.*

Hi-

Histoire. Ce qu'il faut faire pour réussir dans l'étude de l'Histoire. 51. nécessité indispensable de finir une Histoire. 67. quel est le but principal de l'Histoire. 68. comment doit être la conclusion de l'Histoire. *là-m.* Par où il faut commencer pour apprendre l'Histoire. 92. ce qui peut embrasser dans la lecture de l'Histoire. 93

Histoire de France, est très-belle de son fonds. 69. mériteroit bien d'être écrite du stile des Mémoires de M. de la Rochefoucault. *là-m.*

Historien peint ses Héros à son gré. 55. ce que doit faire celui qui écrit une Histoire vraie. 56. 61. en quel cas il fait paroître l'élevation de son génie, 56. 60. à quoi il doit le plus prendre garde. 56. il doit être extrémement desintéressé. 64. quel est son emploi. *là-m.* il ne doit pas toujours se servir de tout son esprit. 64. différence entre le rôle de l'Historien & du Héros. 65. Il ne doit pas se servir de la même méthode, à la fin qu'au commencement. 66. aussi bien que dans le corps de l'Ouvrage. *là-m.* défaut des Historiens modernes. 69

Historiettes ont banni les Romans. 53. quel est leur principal but. 65. Voyez *Nouvelles Historiques*.

Homere. Critique de cet Auteur par quelques Modernes. 123. *& suiv.* beauté de son génie. 126. en quoi peut être blâmé. 240

Homme, qui ne pouvant souffrir le chant des rossignols, étoit charmé du bruit des grenouilles; son extravagance. 8. Caractere d'un honnète homme. 31. d'un homme feroce & sanguinaire. 231

Hommes. Le peu de soin que l'on prend de former la raison des hommes, est cause qu'ils n'ont pas le goût délicat. 23. 24. la plupart se conduisent plutot par caprice, que par raison. 24. sont aveuglés par l'amour-propre. 32. ont vécu dans une parfaite liberté l'espace de plus de seize siecles. 76. 83. leur genre de vie. *là-m.* leur méchanceté. 77. en quel temps ils perdirent leur liberté. *là-m.* & 78. les plus grands hommes n'ont pas toujours été les mieux traités. 105. les hommes se sont polis peu à peu 124. ont toujours été également vicieux. 129. quel étoit leur age avant le Déluge. 148. abregé depuis. *là-m.* leur nourriture. 149. ont fait les loix sans y appeller les femmes. 154. 155. la Science des Colleges rend souvent les hommes sauvages & ridicules. 158. injustice des hommes à l'égard des femmes. 167. 176. reproches qu'ils font aux femmes. *là-m.* quels reproches on peut leur faire. 177

Horaces de M. Corneille; jugement sur cette piece. 215

Humeur. Gens qui ont un fonds de mauvaise humeur. 36

I.

JANUS, son Temple fermé par Auguste. 88

Jeunes-gens de ce siecle, fort débauchés. 36

Incidens. La fin des incidens finement maniés, cause un plaisir fort exquis. 60

Inclination. Pourquoi ceux qui ne suivent que leur inclination pour guide, ont d'ordinaire le goût mauvais. 10. on ne sauroit mieux se déterminer qu'en suivant son inclination. 14

Jose-

Josephe, l'Historien, Auteur à lire. 98
Israël, son Royaume renversé par Salmanazar. 79
Italie, fertile en Génies sublimes & en Auteurs célebres. 21
Judée, comment les Assyriens en apprirent le chemin. 79. fut plusieurs fois ravagée par ces peuples. *là-m.*
Judith choisie de Dieu pour délivrer le Peuple Juif, de la désolation & de la servitude dont il étoit menacé. 191
Juifs, emmenés captifs à Babylone. 79
Julius Sabinus, son Histoire. 107
Justin donne une idée de l'Histoire universelle. 94
Juvénal faisoit aux Dames Romaines les mêmes reproches que l'on fait aux Dames de ce siecle. 39

L.

LACEDEMONIENS, au nombre de trois cens, arrêtent au passage des Thermopyles, la nombreuse Armée de Xerxès. 82. pourquoi ne voulurent jamais laisser introduire dans leur République l'usage de la Comédie. 262
Langage, il y faut éviter l'affectation. 34
Langue Françoise, sa retenue & sa modestie. 253
Latin. Utilité de la Langue Latine. 93
Lettres de Cicéron à *Atticus*, ce qu'elles contiennent. 96. si les Lettres de Voiture étoient traduites dans un Latin médiocre, on ne pourroit pas les supporter. 121
Le *Libertinage* a regné de tout tems parmi les femmes. 130

Livre. Quels Livres il faut lire pour se former le goût sur les pieces de Théatre. 206
Loix faites par les hommes sans y appeller les femmes. 154. 159
Louanges, maniere de les recevoir. 32
S. *Louis* chassa les Comédiens hors de son Royaume. 262
Lucrece, femme de Collatin, modele de vertu. 194. 195
Lulli, pourquoi sa Musique est si recherchée. 15
Luzignan (Château de) cru imprenable, cependant pris par les Huguenots. 139

M.

MACEDOINE, durée de son Royaume. 86
Macédoniens destinés à renverser l'Empire des Perses, en quel tems commencerent à se signaler. 82
Marathon, quel fut le sort de la Bataille qui se donna dans la plaine de ce nom. 81
Marguerite de Valois, sœur de François I. appellée la *dixième Muse*. 199
Mari, chef de la famille. 161
Mariage. Les promesses & les conventions du Mariage sont réciproques. 162
Marie (Comtesse) niéce de Philippe Auguste, sa joie extrême lui cause la mort. 109
Marie Stuart, son esprit. 199
Marius son dessein sur la République Romaine. 86
Masque sur le Théatre, par qui inventé. 211
Maximien se démet de l'Empire, & se repeut aussi-tôt. 90
Médecin d'Alexandre, sa fidélité pour lui. 106

Me-

Medes, leur revolte contre Sardanapale. 78. leur Royaume fut très-florissant. 79
Médisance fréquente dans la conversation des femmes. 168. 169
Mélancolie, son effet. 19
Mélusine, Fée, adoptée par ceux de la Maison de Luzignan. 139. ses gémissemens fabuleux, lorsqu'on abbattit la Tour de Luzignan. *là-m*
Mérite a toujours été envié. 105
Mezeray, Historien François, son abrégé est à lire. 98
Minerve, Déesse de la Sagesse & des beaux Arts. 198
Modernes, en quoi sont plus circonspects que les Anciens. 224
Mœurs des Anciens & des Modernes, & s'il y a quelque différence. 117. 128. ce que l'on entend par ce mot *Mœurs*. 213. les Personnes de différens païs ont des mœurs toutes différentes. 232. pourquoi la Science des mœurs est absolument nécessaire à quiconque veut entreprendre une piece dramatique. 241. ce qui est requis pour bien peindre les mœurs. 242
Monarchies, en quel tems ont commencé. 76
Monarchie Françoise, en quel tems s'établit. 92
Monde, son usage est d'un grand secours pour former l'esprit. 25
Muses, quelles elles étoient. 198

N.

NATION. La différente éducation met une grande différence entre les Nations entieres. 164

Nature, ce que c'eſt. 15. elle diſperſe ſes tréſors avec économie. 127
Nemrod eſt le prémier qui ſoumit les hommes à ſa domination. 77
Ninive, ſiége de l'Empire des Aſſyriens. 78. 79
Ninus, Fondateur du prémier Empire, qui eſt celui des Aſſyriens. 78
Noë, ſes enfans furent les Chefs des Peuples qui peuplerent la terre après le Déluge. 77
Noſtradamus; rapport qu'ont ſes Vers avec ceux des Sibylles. 142
Nouvelles hiſtoriques, méthode que l'on y a obſervée. 53. leur avantage ſur les Romans. 57

O.

ONDINS, Habitans de la Mer, ſelon certains Philoſophes. 136
Opiniâtres, leur caractere. 44. *là-m.*
L'*Opinion* publique n'eſt pas toujours une preuve aſſurée d'un véritable mérite. 120
Orateurs, Diſtance qu'il y a entre Démoſthene & Cicéron, & les Orateurs de ce ſiécle. 122
Organes diſpoſés différemment dans la plupart des hommes. 16. leur belle diſpoſition eſt d'un grand ſecours à l'ame pour bien faire ſes fonctions. 20
Ovide fait mention des Géans. 145
Ouvrage. Méthode de l'Auteur, avant que d'entreprendre quelque ouvrage. 6. de quelle maniere il faut parler des Ouvrages des autres. 31

Ouvra-

Ouvrages des Anciens apprennent à penser noblement. 119. mauvaises Traductions Latines d'Homere, de Sophocle & d'Euripide. 121

P.

PAYENS reconnoissoient une différence de mérite & de dignité dans les Dieux qu'ils adoroient. 137. leur vanité à tirer leur origine de quelques Fées. 138

Passions, leur origine. 16. peu de gens cherchent de bonne foi à s'en guérir. 24. font différentes dans tous les hommes. 61. par où entrent dans l'ame. 237. comment leur peinture s'introduisit dans les pieces de Théatre. 264

Patrons, utiles au mérite. 38

Paul-Emile s'empare de la Macédoine. 86

Pausanias assassine Philippe Roi de Macédoine, au milieu d'un festin. 82

Pédant, son caractere. 29

Pédans, des Universités, insulte qu'ils font à la mémoire d'Aristote. 122 comment se rendent incommodes. 158

Peinture, grossiere dans son origine. 263

Peintres, leur adresse. 127

Peres ont terriblement declamé contre la Comédie. 250. 251. 252. 253. 259. 261.

Perfection, par quel moyen on y parvient. 124

Péricles, sa conduite envers un homme qui l'avoit insulté en plein Barreau. 103

Péripétie, ce que c'est. 216. quel est son effet. 236

Perses réunis aux Medes, par Cyrus. 80

Peuple a toujours été la victime du plus fort. 83

Peuples du Nord, caractere de leur esprit. 21. les peuples d'un même païs sont polis & spirituels en de certains siecles, 22. d'où vient la différence de leurs inclinations, coutumes, mœurs, loix. 164: *& suiv.*

Pharsale, sa Bataille funeste à la République Romaine. 87

Philippe, Roi de Macédoine, comment se rendit Maître de toute la Grece. 82. forme le dessein d'abbattre la puissance des Perses. *là-m.* sa mort. *là-m.*

Philippe II. Roi d'Espagne, sa fermeté en apprenant la déroute de sa Flotte. 100. 101

Pieces dramatiques, leur fin. 237. 264

Pinceau. Un bon Pinceau est nécessaire à un Peintre, quelqu'habile qu'il soit. 20

Placidie, sœur de l'Empereur Honorius, épouse Alaric. 91

Plaidoyers incomparables. 128

Plaintifs, gens insupportables. 37

Plutarque, comment doit être lu. 93. 94.

Poëmes qui n'ont point de semblables. 128

Poëme dramatique, pourquoi est ainsi nommé, 210. d'où a tiré son origine. 260. 263

Poësie des anciens Poëtes François, pitoyable. 208

Poëte, jusqu'où s'étendent les libertés qu'il peut prendre. 225. *& suiv.* le caractere des Poëtes dramatiques est bien différent de celui des Avocats de l'Aréopage. 238. En quoi le Poëte fait paroître son génie. 228. comment il doit représenter un événement, dont l'issue doit être triste & funeste. 229. doit avoir plus d'égard pour la vrai-semblance, que pour la vérité trop exacte & trop scrupuleuse. 230. doit avoir grand

grand soin de réserver le plus tragique pour la fin de la Piece. 233. le choix du sujet est fort important au Poëte. 235. quel est l'emploi du Poëte. 238. ce qu'il doit faire, lorsque la disposition du sujet ne lui permet pas de recompenser la vertu. 244. 245

Poëtes François anciens, sont le rebut de la lie du peuple. 125

Poëtique d'Horace, chef-d'œuvre. 207

Politiques, ce qu'ils font en lisant l'Histoire. 111

Polybe, la lecture de ses cinq Livres est nécessaire pour l'intelligence de l'Histoire. 95

Pompée, son ambition. 87

Porcie, fille de Caton d'Utique, & femme de Brutus, ce qu'elle fit ayant appris que son mari avoit été défait aux Champs Philippiques. 108

Princes, s'ils sont obligés de tenir leur parole. 101

Prôneurs en quoi utiles. 38

Prudes outrées. 41

Pulchérie, fille de l'Empereur Arcade, & sœur de Théodose le jeune; sa conduite. 188

Puristes, tous paîtris de phrases insupportables. 35

Q.

QUALITÉ'S, bonnes & mauvaises, partagées entre les hommes & les femmes. 178

Qualités naturelles, quelles? 231

Qualité. Pourquoi les Personnes de qualité ont d'ordinaire plus de vivacité,

que les Personnes d'une condition obscure. 20
Quinte-curse, si c'est une Histoire ou un Roman? 94

R.

RACINE en quoi a excellé. 222. 233
Ragoûts, origine de leur délicatesse. 16
Raillerie piquante & outrée, ses pernicieux effets. 31. le sel de la fine raillerie fait tout l'agrément de la Societé civile. 32. qualités que doivent avoir ceux qui veulent se mêler de railler. *là-m.*
Raison droite & éclairée, son caractere. 10
Raison. Ce que cause le peu de soin que l'on prend de former la raison des hommes. 23. 24
Reconnoissance, ce que c'est. 217. est l'un des plus grands agrémens de la Tragédie. 237
Regulus, sa disgrace. 84
Remarques Historiques, comment se doivent faire. 98. *& suiv.* 111
Répugnance naturelle que l'on sent à convenir que l'on se trompe. 9
Rivaux fameux dans l'Histoire. 87
Royaumes au nombre de trois, se formerent du débris de l'Empire des Assyriens. 79. Royaumes, devenus Provinces Romaines. 86
Rois, à quel sujet furent bannis de Rome. 81. 82
Romans ont fait long-tems en France les amusemens & les délices de tout le monde. 52. ce qui en a causé le dégoût. 53. 54. défauts où tombent les faiseurs de Ro-

Romans. 57. quels ressorts y remuent les passions. 58. les Héros des anciens Romans n'ont rien de naturel. 59. ceux des Modernes sont mieux caractérisés. *là-m.* si la lecture des Romans doit être permise à une femme de la Cour, qui a passé vingt-cinq ans. 69. 70. ce que c'est proprement qu'un Roman. 70. *& suiv.* ce qui en rend la lecture pernicieuse. 71. les Faiseurs de Romans excusent tout en faveur de l'amour. 71. c'est perdre le tems, que de lire ces sortes de Livres. *là-m.* par quel endroit ils peuvent mériter quelque estime. 71. à quelles Personnes la lecture peut être permise. 72. On pourroit retirer la même utilité de la lecture des Romans, que de la Tragédie. 73. comment les Héros des Romans y sont représentés. 73. les Romans doivent être lus avec quelque précaution. 74. Romans sérieux, quels? 76

Rome, par qui & en quel tems fut fondée. 80. en quel tems devint République. 81. gouvernée par des Consuls. 81. prise par Alaric. 91

Romains forment le dessein d'abattre la puissance de Carthage. 84. sont quatre fois battus par Hannibal. 85. défont à leur tour tous ceux qui oserent se déclarer pour Hannibal. 86. Attalus Roi de Pergame, les fait par son Testament, héritiers de ses Etats, *là-m.* les divisions intestines les mirent souvent à deux doigts de la perte de leur République. *là-m.* leur Histoire est plus belle que celle de Grecs. 94. caractere des prémiers Romains. 118. leur profusion & leur magnificence dans leurs plaisirs 131. *& suiv.*

S.

SALAMANDRES, Habitans du feu, selon certains Philosophes. 136
Salamine. Armée navale de Xerxès, battue auprès de Salamine. 82
Salmanazar renversa de fond en comble le Royaume d'Israël. 79. 80
Saluste, heureux à bien peindre les hommes. 63. est un Historien agréable & fleuri. 95
Sang, son effet. 19
Sapho, ses Ouvrages admirés de toute l'Antiquité. 199
Sardanapale, sa mollesse est cause de la ruïne de l'Empire des Assyriens. 78. est contraint de se brûler avec ses femmes. 79
Savans, souvent n'ont nul goût de tout ce qui regarde les agrémens & les bienséances de la vie. 26. ont l'entretien pesant & fastidieux. 27. leur mérite devient facheux & incommode. *là-m.*
Saveurs, leurs impressions différens sur l'organe du goût. 18
Savoir, à quoi peut être utile aux hommes. 175
Savoir-vivre, ce que c'est. 27. *& suiv.*
Scene où commence. 213. 214. la Scene ne doit pas être ensanglantée. 226. 246
Science, qui apprend à vivre parmi les honnêtes gens, préférable à toutes les autres. 27
Sciences, si elles sont inutiles aux femmes. 161. 164. effet de la Science, quand on en fait un bon usage. 165. à quelles femmes convient l'étude des Sciences. 174

Scipion à quel dessein porte la guerre en Espagne. 85. exploits qu'il y fit. *là-m.*
Sens, comparé aux esprits. 18
Sensations, origine de leur plaisir. 16
Sentimens, ce que c'est. 217
Sertorius, dans l'Espagne prend les armes contre Rome pour l'asservir. 87. fut battu par le grand Pompée. *là-m.*
Sibylles, leur nombre. 140. celle de Delphes a été l'une des plus fameuses. 141. appellée *Daphné* par quelques Historiens. *là-m.* au tems de Sylla, le Sénat fit ramasser tout ce que l'on put des Vers des Sibylles. 142. ce qu'étoient les Sibylles. *là-m.* rapport de leurs Vers avec ceux de Nostradamus. *là-m.*
Sicle, sa valeur. 143. 144
Siecles d'Alexandre, d'Auguste, de Louis le Grand; siecles heureux. 22. ont été polis ou grossiers, à proportion qu'ils ont eu de l'estime ou du mépris pour les Ouvrages des Anciens. 118
Situation, ce que c'est. 217
Soldat qui pria l'Empereur Auguste de le défendre contre l'injustice de ses ennemis. 101
Solon, quel étoit son sentiment touchant les Spectacles. 262
Sophocle en quoi est à louer. 244
Sot. Le nombre des Sots est plus grand que celui des Personnes raisonnables. 72
Soumission de la femme à son mari, est volontaire. 161
Soupireurs éternels, bannis du commerce des femmes. 38

Spec-

Spectacles que les Romains donnoient; marque de leur magnificence. 131. les Spectacles des Anciens enseignoient publiquement le libertinage & l'impiété. 254. Voyez *Comédie*.

Statue de Vénus, érigée par une Courtisane. 131. ce que Diogene le Cynique en dit. *là-m.* Statues antiques, modeles de beautés parfaites & accomplies. 133

Suétone, Auteur de la vie des douze prémiers Cesars. 96

Sujet. Le choix du sujet, sur lequel le Poëte entreprend de travailler, est fort important. 235. des sujets uniformes sont languissans. *là-m.*

Sylla, son dessein sur la République Romaine. 86. devint le Tyran de sa Patrie. 87. renonça à la Dictature & se remit dans l'ordre de simple Citoyen. *là-m.*

Sylphes, Habitans de l'air, selon quelques Philosophes. 136

Sympathie, en quoi consiste. 16

T.

TABAC, effet de son odeur sur quelques femmes. 17

Tableaux des Carraches, des Titiens, *&c.* pourquoi si fort recherchés. 14

Tacite, faute dans laquelle il est tombé. 65. ses Annales sont à lire. 97

Tasse, ses fictions ont renouvellé les idées que l'on avoit des Fées. 137

Temple de Salomon pillé par les Assyriens. 79. Cyrus permit aux Juifs de rebâtir le Temple de Jerusalem. 80

Terre

Terre partagée entre les trois enfans de Noé. 77
Terreur en matiere de Tragédie; ce que c'est. 212, 216
Théatre enséveli sous les ruïnes d'Athenes & de Rome; s'est relevé de notre siecle. 209
Théophile, Empereur, comment punit l'avarice de l'Impératrice sa femme. 110
Thermopyles, passage fameux par la valeur de trois cens Lacédémoniens. 82
Tite-Live est le plus sensé & le plus agréable de tous les Historiens. 95
Tour. Gémissemens fabuleux de Mélusine, lorsqu'on abattit la Tour de Luzignan. 139
Tour de Babel, à quel dessein fut bâtie. 146
La *Traduction* n'est pas un bon moyen de juger du mérite d'un Livre. 120. Voyez *Ouvrages*.
Tragédie, espece du Poëme dramatique. 210. d'où tire son nom. *là-m.* ce que c'est que la Tragédie. 211. 223. quel est son but. 212. sa division. 213. il y a trois unités dans la Tragédie. 214. ce que comprend le nœud d'une Tragédie. 218. que doit faire celui qui compose une Tragédie. 220. ce qu'une Tragédie doit contenir pour être bonne. 234. quel est le but de la Tragédie. 241
Traits tirés de l'Histoire ancienne & moderne. 99. *& suiv.*
Triumvirat après la mort de César. 88
Tyran comment doit être représenté. 241

Tyrans,

Tyrans, leur expulsion de Rome & d'Athenes. 81. Tyrans au nombre de trente, qui demembrerent l'Empire Romain. 89

V.

VANDALES occuperent une partie de la Gaule & de l'Espagne. 91

Vanité sotte, ce que c'est. 28. ses mauvais effets. *là-m.*

Velleius Paterculus est inimitable à bien peindre les hommes. 97

Vertu doit toujours être louée. 224. la Vertu héroique & militaire s'est trouvée en quelques femmes dans un éminent degré. 160

Vertus des femmes, sont plus douces & moins farouches, que celles des hommes. 108

Vers des Sibylles, leur rapport avec ceux de Nostradamus. 142. on y trouve des prédictions assés claires touchant la venue du Messie, *&c.* *là-m.*

Vice comment doit être dépeint. 68. doit toujours être condamné. 244

Vida, Poëte fort à estimer. 207

Vieillard, son portrait. 230

Vin, effet de son odeur sur quelques hommes. 17

Virgile en quoi peut être repris. 240

Voiture, si les Lettres de ce galant homme étoient traduites dans un Latin médiocre, à peine pourroit-on les supporter. 121

Vrai-semblance, en quoi consiste. 55. sur quoi fondée. 230

X. XAN-

X.

XANTIPPE, Macédonien, Général des Carthaginois, bat Regulus & le fait prisonnier. 84

Xerxès, ses efforts pour vanger l'affront que les Perses avoient reçu dans la Plaine de Marathon. 81. par qui sa formidable Armée fut arrêtée. 82. son Armée Navale battue auprès de Salamine. *là-m.* sa mort cruelle. *là-m.*

Y.

YEUX, s'ils sont autant de verres taillés diversement, qui changent les couleurs des objets. 18

Yvrognerie frequente parmi les jeunes gens. 36

Z.

ZENOBIE, Reine des palmyréniens, son portrait. 182

Fin de la Table des Matieres.